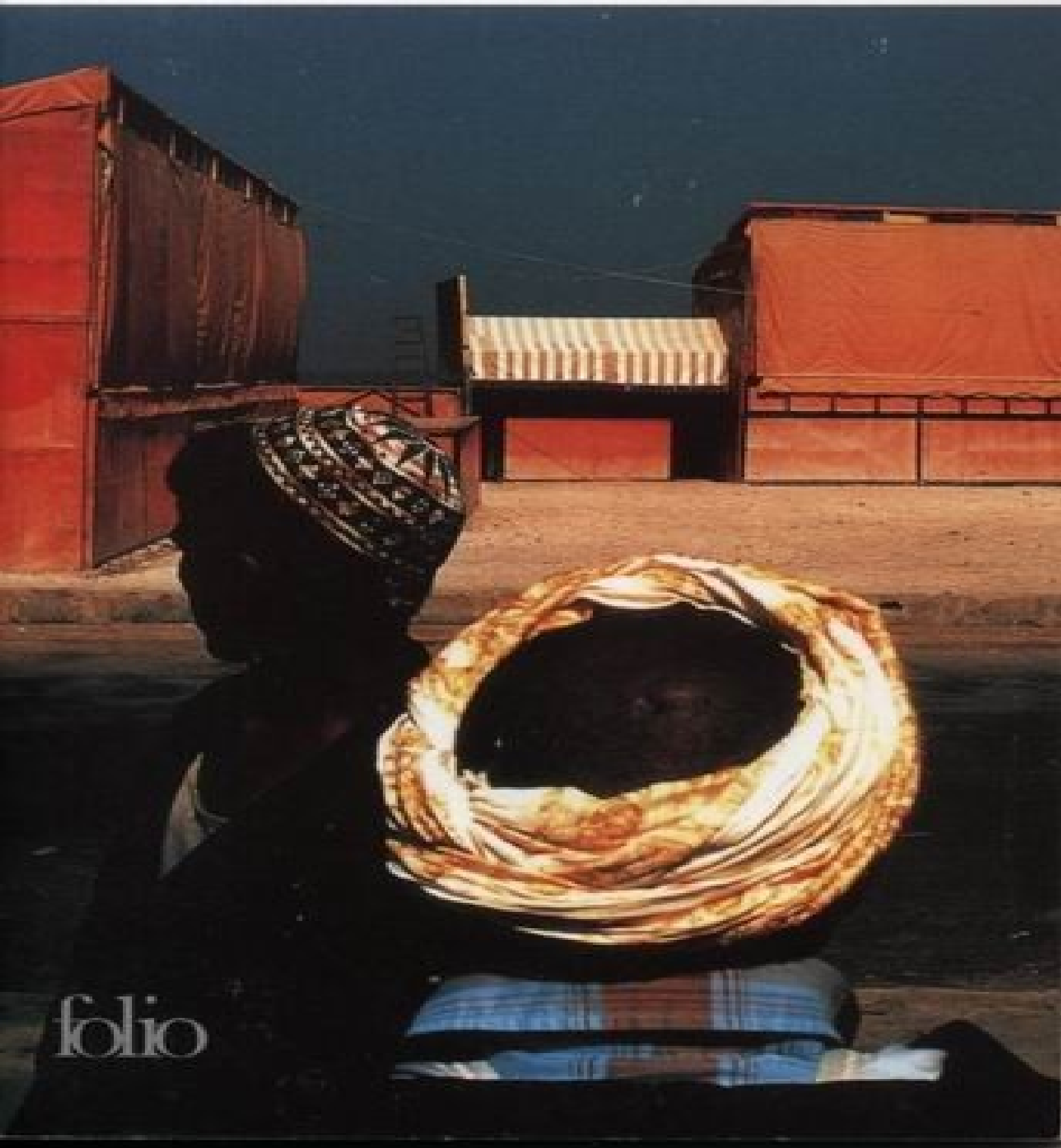


Driss Chraïbi

Vu, lu, entendu



folio

COLLECTION FOLIO

Driss Chraïbi

Vu, lu, entendu

Denoël

© Éditions Denoël, 1998.

Driss Chraïbi est né en 1926 à El-Jadida. Après des études secondaires à Casablanca, il étudie la chimie en France, où il s'installe en 1945. À l'âge de vingt-huit ans, il publie *Le passé simple* qui fait l'effet d'une véritable bombe. Avec une rare violence, il projetait le roman maghrébin d'expression française vers des thèmes majeurs : poids de l'islam, condition féminine dans la société arabe, identité culturelle, conflit des civilisations. Enseignant, producteur à la radio, l'écrivain devient peu à peu un « classique ». Son œuvre, abondante et variée (romans historiques, policiers, etc.), est marquée par un humour féroce et une grande liberté de ton.

Driss Chraïbi est mort le 1^{er} avril 2007.

Je dédie ce livre à Lhoussâin El-Mhammedi,
mon compatriote du Rif.

D.C.

Je remercie la vie. Elle m'a comblé. En regard d'elle, tout le reste est littérature, pour ne pas dire solitude. À mon âge – soixante et onze ans déjà – je remonte à pas paisibles le chemin parcouru, sans notion de temps ou d'espace. Je me tourne vers mon passé. J'essaie tout au moins. À George Bernard Shaw, mon regretté confrère d'outre-Manche, une dame d'un âge certain avouait, le rose aux joues, qu'elle avait trente ans. Ah bon ! répondit le vieux pince-sans-rire, mais à quel âge êtes-vous née ? » Toutes proportions gardées, c'est la question qu'il aurait pu me poser. Non que je sois une femme : vous me connaissez. Mais il subsiste un léger doute quant à la date de ma naissance, un certain décalage entre l'oral et l'écrit. On ne récuse pas l'écrit, surtout s'il est officiel. Quant à l'oral...

Considérons la version officielle. J'ai vu le jour au Maroc, à El-Jadida (Mazagan à l'époque du Protectorat), au bord de la mer. Le lieu de naissance ainsi précisé, reste à déterminer la date. Chez nous, les « indigènes », il n'y avait pas d'état civil. Et, comme on l'a écrit et affirmé souvent depuis les Croisades, dans le monde arabo-musulman le temps ne compte guère, en dépit de la passion des Marocains pour les montres de haute précision. Mais il nous fallait nous « civiliser », selon le manuel français d'Histoire, celui-là même qui vantait mes ancêtres gaulois. Pour entrer au lycée Lyautey de Casablanca, je devais avoir une carte d'identité – et donc un âge légal. Vêtu d'une djellaba blanche et accompagné de deux témoins dignes de foi qui lui devaient de l'argent, mon père me conduisit par la main au commissariat de police. C'était un après-midi torride, au début de la Seconde Guerre mondiale. Gravement, il déclara au commissaire que je m'appelais Driss avec deux « s » s'il vous plaît, Idriss en arabe mais on prononce Driss, que j'étais bien son fils et qu'il était content de moi, oui, monsieur, sage, obéissant, studieux...

— Son âge, dites-vous ? Oh ! c'était l'époque des moissons quand, avec l'aide de Dieu, il est venu au monde.

— Quelles moissons ? demanda le commissaire qui transpirait à grosses gouttes. Orge, avoine, maïs, blé dur ?

— Blé dur, dit mon père.

— Parfaitement, renchérirent les deux témoins d'une seule et même voix. Nous étions avec lui.

— En juillet alors ?

— C'est ça, répondit mon père. En juillet.

— C'est ça, répétèrent les témoins. En juillet.

— Au milieu de juillet ? proposa le commissaire. (Il s'épongeait la face, la nuque.) Le 15 ?

— Pourquoi pas le 15 ? dit mon père.

Les yeux du policier me jaugèrent des pieds à la tête et d'une épaule à l'autre. Si j'ai toujours été maigre – disons svelte –, ce jour-là, dans ce commissariat, à vue d'œil, je devais mesurer un mètre soixante centimètres. Après de rapides calculs opérés sur un buvard avec une plume Sergent-major, on me nantit d'une date de naissance officielle, certifiée et tamponnée par un officier de police : 15 juillet 1926. J'ai donc soixante et onze ans à l'heure où je commence la rédaction de ces Mémoires. La preuve par 9, c'est que mon frère Abdel Hak, mon cadet de quatre ans, en a soixante-quinze. Je ne sais pas s'il

s'est adressé au même commissaire, avec les mêmes témoins dignes de foi. Il n'a jamais fréquenté que la contre-école de la rue, mais il avait besoin d'un permis de conduire. Il mesure deux mètres. L'habit fait le moine, il existe une montre humoristique dont les aiguilles avancent à reculons, d'après un conte de Mark Twain, la taille fait l'âge – et les paperasses la civilisation. J'en sais quelque chose : je suis écrivain.

Considérons la version de ma mère (elle est morte, la chère âme, mais sa parole demeure) : la pâte à pain venait de lever quand elle avait ressenti les premières douleurs, il était donc entre huit heures et dix heures du matin ; le citronnier du patio était en fleur, c'était indiscutablement le printemps : mars, avril ou mai ; sa cousine Meryem était en pèlerinage à Moulay Yacoub, elle s'en souvenait avec sa mémoire émotive et associative. Je serais par conséquent né en mai, avril ou mars 1930, 31 ou 29, au choix selon la concordance élastique de l'ère chrétienne et de l'ère hégirienne, une équation algébrique à deux inconnues en quelque sorte. « Mais comme cela est loin maintenant, mon fils ! » disait ma mère en éclatant de rire.

Venons-en pour conclure à la déclaration officielle et péremptoire de l'officier *marocain* d'état civil auquel j'avais réclamé un extrait de naissance à El-Jadida, ma ville natale, et qui trois jours durant avait sué sang et eau pour déterrer les archives :

— Rien, cher ami. Rien de rien. Aucune trace. Vous n'existez pas.

Ce qui revient à dire que je suis un écrivain fantôme. Et qui résout la question.

J'aime mon pays. Si loin que j'en sois de par le monde, je n'ai qu'à fermer les yeux pour le voir et l'entendre, le sentir et le ressentir. Ici, on l'appelle « le Maroc » ; sur l'autre rive de la Méditerranée, nous le nommons « Al Maghrib Al Aqsa », l'Extrême-Occident.

Je suis aussi curieux que l'inspecteur Ali, mon personnage fétiche. Il m'est souvent arrivé de poser une petite question identitaire aux citoyens du pays voisin. Réponses, au choix : « *Je suis kabyle* », « *Je suis arabe* », « *islamiste* », « *oranais* », « *anti-islamiste* », « *fichez-moi la paix, je ne fais pas de politique* »... Interrogez un bourgeois de Fès, un paysan des Doukkala, un montagnard du Rif, un juif comme l'écrivain Edmond Amran el-Maleh. Ils vous répondront sans l'ombre d'une hésitation : « *Je suis marocain.* » Interrogez-moi. Le Maroc est mon rêve éveillé, mon foie, ma demeure. On peut renoncer à tout, sauf à l'enfance. Le chemin qui mène vers l'espace affectif rejoint celui du temps.

L'espace. Au Moyen Atlas, à quelque distance de la ville de Khénifra, une route étroite, escarpée et tout en lacets, mène vers la montagne. Le djebel Roumyat culmine à quelque deux mille mètres d'altitude. Mais, avant de le voir, à deux ou trois kilomètres de là, vous entendez un orage continu, assourdissant. Pourtant, il n'y a aucun nuage au-dessus de votre tête. Et ce que vous voyez bientôt, ce que vous entendez de plus en plus cataractant, ce qui va vous emporter la vue et l'intellect, vous ramener instantanément vers l'aube de la création, c'est ça : le djebel calcaire et nu, sans un arbre ni un arbuste, hormis quelques buissons de buis d'où fusent, tels des projectiles, des écureuils de roche ludiques ; de roche en roche, des mouflons se poursuivent en amour et en bonds aériens ; à main gauche, par-delà le ravin, un piton avec juste un œuf blanc, gros comme un melon de Cavaillon, qui va devenir dans quelques saisons un gypaète emplissant le ciel de ses ailes déployées ; les ors, les ocres, les améthystes et les Siennes du soleil levant ; et, en bas de la falaise tombant à la verticale, l'abîme à mille voix : des lombes de la montagne en rut, avec toute la force de l'âge, jaillit sa semence puissante et grondante, les quarante sources de l'Oum-Er-Bia. Ici, nulle trace de pollution, nul signe de ratiocination. On se sent renaître, naître, débarrassé des gangues de la civilisation technicienne et déshumanisante. Il n'y a plus de fossé entre l'homme et son instinct. La première aube est là, tangible. Tout est à découvrir, à aimer. Et d'abord soi-même.

C'est ici qu'avec un peu d'imagination j'ai conçu la trame de mon roman *La Mère du printemps* : le général Oqba ibn Nafi à la tête de ses cavaliers, en l'an 680 de l'ère chrétienne, au moment même où les

croyants se massacraient là-bas, à Kerbala, au nom de la nouvelle religion de tolérance. Il avait tourné le dos à l'Orient, voulait fonder une communauté nouvelle. Il était certain, de science certaine, qu'un jour le soleil se lèverait à l'ouest, en Occident.

Franchis les hauts plateaux, les vallées et les plaines, voici l'estuaire du fleuve Oum-Er-Bia, à Azemmour, là même où Oqba ibn Nafi était parvenu au « bout de la terre ». Sanglotant, il était entré dans l'océan jusqu'à ce que les flots eussent baigné les flancs de son cheval. Il avait rendu grâce à Dieu, avait proclamé d'une voix enrouée : « La guerre est terminée. Il ne nous reste que celle de l'esprit. » Comme lui, l'Atlantique toussait, perplexe devant l'immensité de la vie.

D'Azemmour à El-Jadida, la rade me saute à la gorge chaque fois que je longe sa frange d'écume. Elle a une présence charnelle sur une distance de douze kilomètres, de l'estuaire du fleuve aux remparts ocre du vieux château portugais, une voix bien à elle qui m'interpelle du fond de ma lointaine enfance. Ce gamin qui plonge tout habillé dans les eaux du port, est-ce moi ? Que rêvais-je alors ? Et peut-on quitter son pays, un jour, au nom d'une autre civilisation et au nom de la littérature – et puis... et puis y revenir longtemps plus tard comme si rien ne s'y était passé en ton absence, comme s'il n'avait pas eu besoin de toi ? De l'horizon pers comme les yeux d'Aphrodite, cette vieille déesse de l'Amour, monte une vague dandinante, puissante. Déferle. Une autre vague vient par-dessus la première et la recouvre. Une autre encore. Chacune d'elles ajoute sa vie à la vie. Toutes ont la même voix, répètent le même mot : *paix, paix, paix*. Et ces voix-là, multiples et semblables, je les ressens comme celles des hommes de l'autrefois, des hommes des générations qui ont précédé la mienne et qui ont déposé dans mon sang leurs peines, leurs joies, leurs espoirs, goutte à goutte.

El-Jadida. C'est à l'heure du laitier que j'aime le plus ma ville natale, peuplée uniquement et pour quelques instants encore de besogneux lève-tôt par nécessité : éboueurs, marins-pêcheurs, marchands de beignets, dévots, maraîchers, gardiens de fours publics. L'un après l'autre, ils me souhaitent une « *journée de lumière* » tandis que je déambule dans les rues et les ruelles. Entrez avec moi, je vous prie, dans la cité portugaise où le passé a été restauré dans les moindres détails. Regardez : sur cette aire pas plus vaste qu'une esplanade, côte à côte voisinent une mosquée, une église, une synagogue.

Tanger, au confluent des deux mers, à la frontière de l'Afrique et de l'Europe. C'est de cette ville qu'en l'an 711 s'était embarqué Tariq ibn Ziyad, avec quelques centaines de partisans, pour la conquête de l'Espagne. C'était un Marocain. Son rêve fou, il l'avait réalisé pour des siècles : l'Andalousie multiethnique, multiconfessionnelle, une société ouverte, florissante en arts et en sciences, à un degré tel que la majorité des musulmans des temps présents s'en souviennent en leur mémoire collective en tant que notre âge d'or. Je suis un descendant de ces Andalous-là. J'ai hérité d'eux ma première culture. Et l'un de mes enfants, né en Vendée, se prénomme Tariq. Une question me hante lorsque je considère l'ensemble du monde musulman de cette fin de siècle : aurons-nous un jour un autre avenir que notre passé ?

Le Sahara. Savez-vous ce qu'est le désert ? Et qui vous dira jamais ce qu'est le désert ? L'avez-vous entendu chanter ? Il chante, réellement, quelques instants avant l'aurore, pour peu qu'on lui prête l'oreille. Grains de sable par myriades chauffés à blanc toute une journée par un soleil de fournaise, puis frigorifiés brutalement au cours de la nuit. Poussière impalpable soulevée à hauteur de ciel et hésitant à retomber sur le sol. Gouttes de lumière tombant dru des étoiles et se transformant en gouttes de rosée. Congélation de la rosée. Gelure des pierres. Racines des dattiers puisant l'âme liquide de la terre. Respiration lente de la terre, comme celle d'une femme qui allaite. Sève circulant de méat en méat le long des troncs durcis par des générations de sécheresse. Souffle des vents anciens, frais et bénis. Caravanes, voyageurs qui avaient traversé le désert et dont les rumeurs avaient laissé derrière eux des résonances d'échos : joies, peines, espoirs. Méharis si chargés d'expérience qu'ils ne pouvaient plus dire un mot. Poètes disparus. Leur souvenir vivace dans les mémoires, leur parole transmise de bouche à oreille au fil

des âges. Et le silence – ce silence plein de toutes les existences du temps. Lumière et obscurité, minéral, humain, végétal, passé et présent, langage, chaque particule émet une note infime, un signe infinitésimal : le suprême avenir étendu sur tout l'écoumène de sable et de reg. Avez-vous entendu chanter le désert ?

Au cours d'une enquête en Grande-Bretagne, ce farfêlu d'inspecteur Ali, de la police marocaine, avait fait la connaissance d'une jeune compatriote, employée dans un grand hôtel londonien. Elle n'avait pas oublié sa langue maternelle, mais elle avait un accent britannique. C'était délicieux. L'inspecteur ne posa pas de questions – aucune. Il se contenta de parler de Fès, sa ville natale, telle qu'elle l'avait connue dix ou quinze ans auparavant. Il se garda bien de parler de l'essor économique qui avait modernisé, bouleversé la cité, comme presque toutes celles du pays – on avait même pavé les ruelles de la vieille médina... Il fit un double nœud à sa langue pour ne pas faire mention des Marocaines de cette fin de siècle : conseils en communication, physiciennes, avocates, journalistes, médecins, architectes, biologistes, informaticiennes. L'inspecteur Ali parlait-il en mon nom ? Certainement ! Il ne fallait pas étrangler la nostalgie. Il ne fallait surtout pas nager à contre-courant des idées reçues, déschématiser les médias d'Europe ou d'Amérique. Les volées d'écolières qui se dirigent au petit matin vers leur établissement scolaire me rajeunissent.

La créatrice de mes jours vient de mourir. Un beau jour, elle a fait sa sieste quotidienne et ne s'est pas réveillée. Elle était analphabète, en arabe et en français. Elle a eu une vie heureuse (quatre-vingt-cinq ans), en ce sens qu'il n'est venu à l'idée d'aucun de ses descendants de la placer dans un foyer pour personnes âgées, cette espèce de mouroir. Chez nous, dans toutes les classes sociales, la tradition demeure : ceux qui ont donné la vie doivent être pris en charge jusqu'à la fin de leur existence par leurs enfants et leurs petits-enfants. Elle avait beaucoup voyagé de par le monde. Elle a été enterrée dans notre ancienne ferme d'Aïn Kaddid, au bord de l'océan Atlantique, comme elle l'avait souhaité.

Si notre passé est intensément présent dans nos actes quotidiens, pourrait-il rejoindre l'avenir, en tracer la voie tout au moins ? Dans la modernisation galopante du Maroc, pourra-t-on comme autrefois faire une place digne aux pauvres – et sauvegarder les témoins des temps anciens ? Je pense aux *Gnaoua* en particulier, ces Noirs marocains qui rythment les saisons au son de leurs claquettes et de leurs tambours depuis le fond des âges. Leur nombre s'amenuise de décennie en décennie. Et la plupart de ceux qui subsistent, on les a édulcorés pour amuser les touristes sur la place Jama'El-Fna à Marrakech. Je pense à ces légions d'exclus par voie d'audit économique et qui ne font même pas de politique. Je pense à l'argent souverain des temps modernes. Je pense à ces virtuoses de la musique andalouse, Abdel Krim Raïs entre autres, dont les orchestres ancestraux réunissaient en convivialité parents et amis autour d'une table, avant le repas. J'espère bien qu'on ne va pas les remplacer par une bouteille de whisky, afin de délier les cœurs. La gastronomie (oh ! le couscous n'est qu'un plat ordinaire) restera encore l'un des purs fleurons de notre culture, j'en suis persuadé. Mais l'inspecteur Ali et moi-même avons constaté l'intrusion de quelques MacDonalds ici ou là. Le livre, cet autre fleuron, pourrait-il échapper au danger qui le guette : devenir un jour un produit exotique, sinon un produit de marché ? Loin dans le temps, avec un peu d'imagination je revois Badruddin ibn Zoubair, l'émir de Cordoue. Il campe dans un hameau de tentes sous les remparts de la ville, au milieu de son clan et de sa garde prétorienne. Il est assis en tailleur au centre d'un cercle de livres. Quand il en a terminé un, il le referme et le remet en place, ouvre le suivant en poussant un soupir d'aise. Il a fait le serment de ne sortir de ce cercle qu'en cas de nécessité absolue. Autour de lui, à portée de vue et d'ouïe, l'Andalousie musulmane est en train de s'édifier pierre à pierre, entreprise des hommes. Lui, l'émir Badruddin, désire embrasser toute la science des hommes. C'est sa seule subsistance terrestre, jour et nuit, même dans ses rêves. « *Si tu ne sais pas ce qui s'est passé avant ta naissance, tu resteras toujours un enfant...* » Calligraphié en caractères araméens, le traité qu'il tient sur ses genoux emporte la vue et la raison. Pour s'en pénétrer, il faut une concentration

totale, ce même recueillement absolu dont l'auteur l'a conçu au terme de sa vie. Il est mort voici très longtemps, avant l'avènement de l'Islam. Mais son esprit demeure, plus fertile que jamais. « *Si tu ne sais pas ce qui s'est passé avant ta naissance, tu resteras toujours un enfant...* » Se peut-il qu'un homme qui a vécu des siècles auparavant ait eu connaissance de ces traits de lumière sur lesquels les exégètes du Coran se cassent le cerveau, les dents et la foi ?... Mais alors, la religion ne serait qu'un reflet, une pâle lueur du fleuve Vérité ?... Comme des phares dans la longue nuit de l'humanité, de tels êtres, musulmans ou non, relient la terre au ciel et le passé au présent. Donnez-moi des livres et laissez-moi rêver.

Je suis né dans une famille bourgeoise, originaire de Fès. Argent et culture. Culture arabe, bien entendu. S'il y avait le régime du Protectorat, nous l'ignorions totalement. C'était un autre monde dont pas un représentant n'était visible dans notre environnement, sous quelque forme que ce soit. Même la plage, à hauteur du casino sur pilotis, était délimitée par un grillage en deux zones : d'un côté, les Européens et ce qu'ils appelaient Mazagan ; de l'autre, El-Jadida, c'est-à-dire la Ville Nouvelle qu'ils persistaient à dénommer « la Médina ». Le quartier juif qui était le centre historique des quartiers arabes, la cité portugaise, le vieux port, les remparts, les échoppes où l'on trouvait de tout, y compris les premières machines à coudre Singer, les ateliers de filature, de tapis et de broderie sur soie, les galeries de troc, les places publiques avec des carrioles, des ânes et des chevaux, les édifices religieux, le cimetière où l'on se promenait comme dans un jardin.

Orphelin à quinze ans, mon père se devait d'élever ses frères et sœurs. Il était l'aîné. Il exerça divers métiers : menuisier, ébéniste, distilleur d'essence de rose, enseignant, calligraphe, généalogiste... Puis, la bourse pleine, il descendit à El-Jadida en dépit des objurgations de ses proches et de ses amis. En regard de Fès, El-Jadida était considérée comme une ville de paysans illettrés, sinon de roturiers. Il acheta une maison, quelques terrains jonchés de cailloux et un entrepôt route de Marrakech, le nouveau quartier des affaires. Et il se lança dans le négoce du thé, se lança sur les routes et les pistes à bord d'une charrette tirée par un mulet et surchargée de caisses de thé de Chine. Entre ses pieds, une balance à trébuchet. Il vendait en gros, parfois en demi-gros, selon l'importance des villages où il plantait sa tente : Tnine Chtouka, Had Soualem, Souk Larbaâ et d'autres bourgades qui ont disparu depuis pour laisser place nette aux routes nationales et aux grandes exploitations agricoles des parvenus. On le respectait autant pour sa probité en affaires que pour la qualité de son thé garanti d'origine : directement de l'Empire du Milieu au consommateur, sans conditionnement, en vrac et à l'air libre. Mee Lee, Sow Mee, « demi-cheveu », tant d'appellations dont je garde la nostalgie. L'un des intimes de mon père était consul de Grande-Bretagne à El-Jadida. Durant les heures creuses, ils jouaient aux échecs – une invention d'un Persan du nom de Santraj, affirmait mon père. La trentaine passée, il prit femme, une descendante d'une illustre famille désargentée de Fès, les Zwitter. Elle avait la moitié de son âge.

Ces quelques renseignements, je ne les ai obtenus que longtemps plus tard, lorsque j'eus du poil au menton et que, mon père et moi, nous avons pris l'habitude de converser des soirées entières, d'homme à homme. À grand-peine et en usant de subterfuges, tels ces syllogismes de Platon dont il était si friand. S'il écoutait les autres avec la plus grande attention, il n'aimait guère parler de lui. Et, durant mon enfance et la moitié de mon adolescence, je n'ai rien su de lui ni de ses occupations qui remplissaient notre maisonnée d'abondance. Et je ne m'interrogeais nullement sur ces va-nu-pieds qui peuplaient les rues et y dormaient par légions et sur les mendiants qui assiégeaient notre demeure et que ma mère nourrissait avec les restes des tagines et des chaudrons. C'était ainsi, socialement et philosophiquement.

Des denrées étaient régulièrement livrées à domicile : jarres d'huile et de miel, sacs de farine et de semoule, paniers de fruits secs et régimes de dattes, pains de sucre, bouquets de menthe, de coriandre et de persil, gros sel, viandes et poissons au gré des ventes à la criée au marché du port. Ma mère n'avait par conséquent nul besoin de sortir, je trouvais cela tout naturel. Et il y avait un gamin âgé d'une dizaine

d'années qui était assis toute la journée devant notre porte et qui se chargeait d'apporter au four public les pains ronds qu'elle confectionnait à l'aube, fleurant bon le levain. Elle lui donnait un sou en cuivre, percé d'un trou. Il était tout content. Il s'appelait Laarej. Je devais avoir quarante ans quand je suis entré un jour dans un restaurant marocain, dans le cinquième arrondissement de Paris. Un vieux monsieur en tablier et toque blanche s'est précipité vers moi, m'a serré dans ses bras. « Driss ! » J'ai interrogé mes souvenirs, vainement. « Laarej. Tu me remets ?

— Non. »

L'eau était puisée du puits, dans un recoin du patio, juste devant la cuisine. Elle était un peu « dure » à avaler, disons saumâtre, chargée d'oligo-éléments peut-être bien. Mais elle était bien fraîche, et c'était notre eau. Elle servait à tout : pour cuire les aliments, pour la lessive et le lavage, pour nos ablutions. Un Gnaoua livrait de l'eau de pluie, contenue dans une outre, exclusivement pour le thé. Je n'en ai jamais goûté. Des années plus tard, j'ai bu de l'eau du robinet, chez l'un de mes copains du lycée : elle m'a semblé assez curieuse.

Hormis la table ronde des repas, il n'y avait pas de meubles. Coussins et poufs à profusion, tapis que l'on descendait ensoleillés de la terrasse. Dans les chambres, des coffres. Comme ils étaient en bois d'arar, les vêtements sentaient fort bon, un mélange de santal et de résine. En tout cas, ils échappaient à la curiosité des mites. Les fenêtres étaient munies de barreaux à l'extérieur ; à l'intérieur, un double jeu de vitres montées sur des châssis qui pivotaient sur des gonds : verre transparent par temps maussade, verre cathédrale bleu, rouge et vert par grand soleil ou la nuit. La cuisine était un domaine où je ne devais pas mettre les pieds, une sorte de jardin secret, agrémenté de pots de plantes odoriférantes : basilic, estragon, romarin, thym... Par-ci par-là, de petites corbeilles chargées d'épices. Aux murs étaient suspendues des tresses d'oignons. Et, là-haut, le « maître de la maison » veillait sur sa progéniture et sur nous, un gros pigeon blanc sans âge. Nombre de ses descendants avaient achevé leur existence accommodés de petits pois ou dans la confection d'une *pastilla*. Lui était toujours vivant, telle une baraka de Dieu. Ma mère le protégeait comme la prune de ses yeux. Parfois elle lui parlait.

Je n'étais qu'un bambin lorsque je suis entré à l'école coranique, selon la coutume. J'y ai appris quelques sourates du Coran et les bases de l'arabe classique, une langue qui ressemblait vaguement à la nôtre. Trois années assez éprouvantes dans ma vie. Le maître ne souriait jamais et, moi, je pleurais. C'est comme si l'on avait voulu mon bonheur et par voie de conséquence mon salut à coups de bâton. Encore maintenant, je ressens ce que je ressentais alors : une sorte de sevrage par rapport à la parole de Dieu. Au terme de mes études, un jury de barbus me déclara savant. Autant dire croyant. Ne récitais-je pas par cœur des chapitres coraniques comme ceux du « Trône » ou de la « Lumière » ? On m'acheta des habits neufs, on me fêta, je me gavai de gâteaux, on me promena par toute la ville à dos d'un cheval d'apparat. Des nuits durant, je fis des rêves dont je me réveillais en sursaut : j'étais un ange tout nu, mais avec des ailes et une barbe. Je ne sais ce qu'en aurait conclu Daniel Bordigoni, un ami psychanalyste, si je lui en avais parlé. Mais ceci est une autre histoire, comme disait Rudyard Kipling.

À l'âge de six ans, mon père m'envoya comme interne à l'institut Guessous, une école privée à Rabat. Le directeur était Ahmed Balafrej, l'un des artisans de l'indépendance. Au cours des négociations qui devaient se dérouler des décennies plus tard avec le gouvernement Edgar Faure, il s'était constamment tenu dans l'ombre, alors que tant d'autres se projetaient sur le devant de la scène. Mohammed V l'avait nommé par la suite ministre des Affaires étrangères. Pour quelques mois. Et c'est ainsi qu'Allah est le plus grand. J'y reviendrai en temps voulu.

À l'institut Guessous, j'appris le français par le commencement : l'alphabet. Il était sous-développé. Comparé à notre alphabet à nous, il lui manquait plusieurs lettres, les sons « gh », « ts », « th », « dz », « a' », et j'en passe. Notre professeur était très patient avec moi, répétait en souriant : « Ce n'est pas une traduction de l'arabe. C'est une *autre* langue. » Lorsqu'il me fallut allier des consonnes et des voyelles

pour former des mots, ce fut l'incompréhension totale. Habitué à écrire de droite à gauche, j'écrivis de droite à gauche, en toute logique. Quelque chose comme : *ssirD tse mon noM*. Le professeur se montra habile devant ce cas de figure. Il se saisit d'un miroir et rétablit la phrase dans le bon sens : *Mon nom est Driss*. C'était simple. Le monde des Européens, à commencer par leur langage, était l'inverse du nôtre. La preuve, c'est que le planisphère accroché près du tableau représentait le globe terrestre à l'envers de la carte géographique d'Al-Idrissi : l'Europe en haut et l'Afrique en bas alors que ce devrait être le contraire, l'Orient à droite et l'océan Atlantique à gauche ! C'était insensé, mais c'était ainsi. Je devins gaucher du jour au lendemain. Et je crois bien que c'est à cette époque que ma tête a commencé à tourner.

Il y avait deux cours parallèles et simultanés, en arabe et en français, assurés par le même professeur – M. El-Manjra, autant que je m'en souviens. Il nous apprit jour après jour à identifier les objets concrets qui nous entouraient et à leur donner leur équivalent dans le vocabulaire de nos « protecteurs » d'outre-Méditerranée : *madrassa* = école, *koursilla* = chaise, *calame* = plume, *midad* = encre... et ainsi de suite. Certains mots hésitaient à franchir la frontière culturelle, se braquaient tel un âne entêté. « Oiseau » par exemple. Invariablement, je prononçais et écrivais ce terme dans ma langue maternelle : *asfour*. Peut-être pensais-je à ma maison natale et au pigeon blanc. De toute évidence, il était de la famille des oiseaux. El-Manjra décapuchonnait son stylo, faisait mine de le remplir avec « l'encre verte de mes yeux ». J'éclatais de rire, lui aussi.

Les équivalences s'établirent d'elles-mêmes lorsque nous abordâmes les textes des récitations. Ce Jean de La Fontaine était l'un de nos cousins et ses fables rajeunissaient celles de *Kalima wa Dimna*, la plupart d'entre elles tout au moins. Je retrouvais mes animaux familiers : le lion qui ne pouvait être que roi (père, *pater familias*), le singe auquel je m'identifiais, la gent trotte-menu... Je n'étais pas tout à fait d'accord avec le fabuliste français quant à sa façon de traiter l'âne, « ce pelé, ce galeux ». Chez nous, ce solipède était prisé comme un être plein de sagesse et de patience – les deux vertus essentielles prônées par l'Islam. La preuve, c'est qu'il supportait les brimades de la vie. À lui aussi je m'identifiais. Il lui arrivait parfois de ruer dans les brancards. Le reste du temps, il riait avec ses grandes dents. Bref, mon horizon s'ouvrait, non pas mentalement, mais sur le plan affectif. Le monde des Européens ne me faisait plus peur. Ses écrivains conversaient avec les nôtres depuis des siècles. Ils n'avaient pas grand-chose en commun avec ces colonialistes qui nous gouvernaient depuis Rabat ou Paris – et que ma mère qualifiait de suppôts de Satan, sans avoir jamais vu un seul d'entre eux.

Leur jour férié était le dimanche. Ils l'appelaient le « jour du Seigneur ». Pourtant, Jésus-Christ avait vécu ici-bas bien avant le Prophète. Et notre jour férié à nous était le vendredi. Ce n'était pas très logique. À moins qu'il n'y ait une explication évidente...

— Nous sommes en avance sur eux, m'sieur.

— Comment cela ? demandait El-Manjra.

— Ils ont quarante-huit heures de retard sur nous.

— Peut-être bien, dans l'ancien temps. Mais ils nous ont rattrapés. Et même dépassés. As-tu fini ta soustraction ?

— Presque, m'sieur.

L'arithmétique ne posait pas de problème. C'étaient les mêmes chiffres, arabes, y compris le zéro. Et puis, la quatrième de couverture de nos cahiers donnait le corrigé des opérations, de 1 à 10, et des additions aux divisions. Il suffisait d'apprendre les tables. Mais l'arithmétique devenait absconse lorsqu'on l'appliquait à la vie réelle, des cheveux coupés en quatre par les Français. Ils poussaient le pointillisme jusqu'à l'abstrait. Avait-on jamais vu un centimètre de pain ou un millilitre d'eau ? Cela ne pouvait nourrir ni désaltérer personne, fût-ce un saint. Quant au temps, pourquoi fallait-il le diviser en secondes, voire en dixièmes de seconde ?

— Pourquoi, pourquoi... Arrête de poser la même question, me disait M. El-Manjra. Poses-en

d'autres.

— Lesquelles ?

— Quand ? Comment ? Tu pourrais ainsi comprendre le monde.

Deux ou trois fois par an, un inspecteur de l'instruction publique venait contrôler nos connaissances. Ce n'était jamais le même, mais il avait un chapeau. Il posait son chapeau sur le bureau du maître et celui-ci, d'une chiquenaude, l'envoyait rouler sur le plancher. Et alors de deux choses l'une : si le visiteur (l'hôte) ramassait son couvre-chef et le posait ailleurs, nous coopérions gentiment avec lui, dans sa langue maternelle ; nous levions tous le doigt et récitions avec ensemble « chou, pou, genou, caillou » ou une fable de son choix. S'il remettait le bitos sur le bureau, nous lui parlions uniquement en arabe, M. El-Manjra aussi.

Notre nouveau professeur d'arabe s'appelait Othman Jorio, l'un des premiers Résistants comme je l'appris par la suite. C'était un homme souriant et rigoureux. Il était convaincu que la langue du Coran était la mère de toutes les langues, la plus belle et la plus claire, inégalée, indépassable. Partant d'un exercice de conjugaison ou d'un extrait de *Kalima Wa Dimna*, il remontait invariablement vers la racine des mots, c'est-à-dire la foi. C'était ardu de le suivre dans ses développements, mais il dialoguait avec nous. Je commençais à comprendre – et non plus à subir passivement – cette religion qu'on avait essayé de m'inculquer à l'école coranique comme un ensemble de dogmes et de mystères. Un jour, des soldats en armes vinrent le chercher en plein cours et l'emmenèrent avec eux. Un voile noir tomba aussitôt dans ma mémoire. Je refusai la réalité.

Je retournais chez moi pour les vacances. Pour aller à El-Jadida en passant par Casablanca, j'avais le choix entre trois compagnies de cars : les cars Laghzaoui, la C.T.M. et la Valéna. Les trois engins partaient à la même heure, chargeaient en cours de route les voyageurs des bourgades et des hameaux, eux et leurs volailles et leurs ballots et jusque sur le toit, mais les chauffeurs avaient à cœur de coiffer leurs concurrents sur le poteau, de sorte que les cars arrivaient à El-Jadida *de front*, ou peu s'en fallait. Cela était ainsi : le graisseur (personnage important) tournait la manivelle à la force du poignet, lançait le moteur dans un nuage de fumée, s'installait à côté du chauffeur et, durant tout le trajet, surveillait attentivement les bas-côtés de la route.

— En voici un, lançait-il. Freine.

— C'est impossible. Il n'y a plus de place, répondait le chauffeur. C'est complet.

— On va tasser, disait le graisseur. Stoppe !

Tout le monde parlait à bord. J'écoutais, je m'instruisais. Certaines expressions rurales me faisaient dresser les cheveux sur la tête. « Tu voyages tout seul, petit ? » s'inquiétait mon voisin de siège. Je lui livrais tout, en vrac, en arabe et en français : l'institut Guessous où j'étais interne, les notes que j'avais obtenues, mon patronyme... « Tu es le fils de Haj Fatmi Chraïbi ? Écoutez, vous autres. » À El-Jadida, on me raccompagnait en procession. Tout le monde connaissait mon père de nom. Je pavanais tel un paon, moins la queue...

J'obtins le certificat d'études primaires, qui était à l'époque le diplôme *nec plus ultra*. Je croyais que j'étais parvenu au faîte du savoir. Mais mon père en avait décidé autrement. Il fit plusieurs choses à la fois : il transplanta son négoce à Casablanca, la nouvelle capitale économique ; il nomma un gérant pour son commerce à El-Jadida ; il me fit entrer au lycée Lyautey, c'est-à-dire dans le « monde européen » ; il fonda le monopole des importateurs de thé de Chine, avec M. Tber et deux compatriotes

de confession juive, M. Tolédano et M. Pinto. C'étaient quatre amis à toute épreuve dont la parole donnée valait n'importe quel acte notarié. Ils se rendaient à tour de rôle à Londres, siège des affaires internationales, y passaient leurs commandes. De retour à Casablanca, ils prenaient livraison de la marchandise sur le port, la chargeaient sur des camions Fargo, en fixaient de concert le prix au demi-gros. Je me souviens d'un immense cargo, le *Durban Maru*, battant pavillon britannique. En 1958, les autorités jetèrent leur dévolu sur cette affaire juteuse. Elles en firent un monopole d'État.

(Varsovie, 19 juin 1997, colloque sur la francophonie. Dix-sept officiels venus de Paris et même du Québec, vingt-trois professeurs spécialistes de la chose francophone, deux écrivains, dont moi. J'ai subi. L'ambassadeur du Maroc en Pologne a sans doute eu pitié de moi. Il m'a invité dans sa résidence. Il s'appelle Abdel Adim Tber. C'est le fils du défunt associé de mon père. Le déjeuner a été à la hauteur des temps anciens : tajine de pieds de veau au blé et aux pois chiches, suivi d'un autre de viande séchée au soleil, du thé Sow Mee, musique andalouse. Nous avons évoqué le passé. C'était au tour de Pinto et Tolédano de partir pour Londres, munis de cinq millions de dirhams que leur avaient confiés leurs deux amis, Tber et mon père. Ils sont allés en Israël et n'en sont jamais revenus. C'était en 1956. En me livrant ces informations que j'ignorais totalement, l'ambassadeur n'avait nulle amertume dans la voix. Je ressens une certaine gêne en les couchant noir sur blanc. Mais les mots sont les mots.)

Mai 1997. Je revenais des États-Unis d'Amérique, cette démocratie politiquement correcte. Impossible de regarder une jolie fille sans être aussitôt accusé de harcèlement sexuel. Impossible d'allumer une cigarette, même à bord de l'avion. Arrivé à l'aéroport Mohammed V de Casablanca, j'ai vu un flic devant l'entrée de l'aérogare : il fumait tranquillement. Je lui ai donné l'accolade et nous avons fumé tout un paquet. Du coup, mes poumons se sont encrassés, mais mon regard est redevenu droit, les vannes de ma sensibilité se sont ouvertes. C'était comme si ma longue absence n'avait constitué qu'une brève parenthèse dans mon univers affectif.

Dans la rangée de taxis, j'en ai repéré un, pas trop civilisé, âgé en quelque sorte. J'ai jeté mon sac de voyage sur la banquette.

— Derb Soltane !

Le chauffeur m'a examiné d'un œil perplexe : étais-je ou n'étais-je pas un touriste ? Là était la question.

— Je peux te conduire vers la Corniche. Il y a des hôtels numéro un là-bas.

— Je vais au Derb Soltane. Tu connais ?

— Hay Laayoune, tu veux dire ? Il a changé de nom, moi pas.

— Moi non plus. Allons-y !

— On est partis. *Bismillah* !

Et il a comme décollé. Les roues tournaient, la route défilait. Ai-je fermé les yeux comme nous entrions dans la ville ? Je n'en sais rien. Ces larges avenues, ces immeubles modernes plus vrais que nature ne réveillaient aucun écho dans ma mémoire. Je n'avais pas parcouru le monde pour me retrouver dans cette métropole en plein essor économique. J'étais à la recherche de mon passé.

Angle rue d'Angora et rue Ait Yafelman, la demeure familiale construite en 1938, haute de deux étages, façade passée au lait de chaux une fois l'an. Pour nous tous qui y avons vécu, pour les voisins comme pour mes copains du lycée, c'était Dar el-Beïda, la « maison blanche ». C'est un maçon espagnol du nom de Sagarul – Jose-Luis Sagarul – qui l'avait construite, tout seul, pierre de taille après pierre de taille. Dans les fondations, j'avais mis un sou en argent pour appeler la baraka de Dieu – et ma mère un noyau d'olive. L'olivier n'a jamais poussé et, toute ma vie, j'ai été en butte aux basses contingences terrestres. C'est dans cette maison que, par défi autant que par amour, j'ai situé l'action du *Passé simple*, celle aussi de *La Civilisation, ma mère*, deux livres écrits sous les frimas. C'est ici que trôna le premier poste de T.S.F. de tout le quartier, une espèce de bahut pesant et trapu. D'une lieue à la ronde, les mélomanes de Casablanca venaient écouter ce qu'il diffusait à plein volume du matin au soir : les chansons romantiques d'Oum Kalthoum et de Mohammed Abdel Wahab et, au-delà de la musique, la magnificence des poèmes d'Ahmed Shawqi ou d'Ahmed Rami. Les écoutant, j'ai appris l'arabe classique, parallèlement au grec et au latin qu'on m'enseignait par ailleurs. Mentalement ou à mi-voix, je comparais les sonorités des deux poésies, l'une française, l'autre égyptienne. J'essayais de traduire en arabe « Le dormeur du val » d'Arthur Rimbaud, par exemple, et « La jeunesse, la beauté et l'espoir » de Shawqi en français. C'était d'autant plus difficile que l'une et l'autre s'ignoraient. Elles s'ignorent encore

de nos jours, souverainement. Peut-être finiront-elles par se rencontrer sur Internet – dont les voies sont aussi insondables que celles de la Providence...

Quelques-uns de mes professeurs du lycée Lyautey étaient reçus chez nous en imités de marque : ils me donnaient des leçons particulières à domicile. Ils repartaient en fiacre, béats, repus des bonnes choses de la vie. (Je crois bien que la France était alors occupée par les armées allemandes.) Les dialogues qu'ils avaient avec mes parents, avec ma mère surtout, étaient à la fois enrichissants et jubilatoires. Dois-je dire que M. Bechlein, mon prof d'allemand, se croyait obligé de parler à table dans la langue de Goethe ? Son accent guttural n'avait rien à envier aux âniers de la médina. « C'est peut-être trop épicé pour son goût, hasardait la créatrice de mes jours. Un pot de miel lui adoucira le gosier, je crois bien... Va chercher la bassine des ablutions : il a envie de cracher mais il n'ose pas... »

Tout était dans la rue, à l'air libre : les éclanches de viande, les poules attachées patte à patte, des paniers de fruits secs et d'épices multicolores, l'apothicaire sous une tente, le coiffeur avec juste une chaise en guise de salon, le conteur public, la pythonisse, les joueurs de cartes professionnels qu'on appelait les « maîtres de la main », les braseros sur lesquels rôtaient les brochettes enrobées de crépinette, le quatuor des Gnaouas, le porteur d'eau avec son gobelet en cuivre et son outre en peau de bouc en travers du ventre à la manière des sacs-bananes des temps présents, le courtier qui proposait à voix de stentor le troc de n'importe quoi contre n'importe quoi, le rabbin de la médina qui tapait le carton avec le passementier en attendant la fin du sabbat, des gamins en train de jouer au foot entre les étals, voix, cris, rires enchaînés les uns aux autres comme une succession de marées montantes et descendantes, toute une humanité mêlée, mélangée dans le quotidien. Tout le monde se connaissait, depuis les ancêtres jusqu'aux cousins au quatrième degré, ceux qui avaient quitté la vie, ceux qui allaient bientôt naître. Zineb, la sage-femme, était chez elle dans toutes les maisons. Et il y avait toujours des femmes qui attendaient un heureux événement et qu'on nommait les « goûteuses » : oui, à six ou sept mois de gestation leur goût est si fin dans l'appréciation des mets à mi-cuisson. (*Ajoute une gousse d'ail rose au tajine, ma fille ! juste le temps de frémir...*) Quand une maîtresse de maison confectionnait du couscous ou de la soupe marocaine, c'était à plusieurs mains, depuis la cuisine jusqu'au seuil en passant par le patio. C'était aussi pour les autres, pour les pauvres surtout. Le vendredi, on étalait des tapis et des nattes dans la rue. Parfois, le sultan Mohammed ben Youssef survenait à cheval, mettait pied à terre et se prosternait avec nous.

Il ne me fallait pas aller bien loin pour acheter une cigarette, une seule cigarette, vendue au détail comme le thé ou le sucre. Et, au coin de la rue, dans une échoppe, je me procurais rame par rame les aventures de Fantômas, les tout premiers livres policiers de la collection « Le Masque ». Mais c'étaient surtout les vieux papiers qui enveloppaient les graines de citrouille dont j'étais friand : j'y découvrais des trésors de faits divers et de culture – et même de mathématiques appliquées. Le plus souvent, ces renseignements étaient incomplets, coupés en bas de page, mais j'y suppléais par l'imagination. Et il y avait des bouts de publicité arrachés à la hâte dans les catalogues Manufrance ou Lanoma, une robe dont il manquait le haut ou le bas, un costume trois-pièces qui ne comportait plus qu'une pièce et demie, ou peu s'en fallait. Dans les feuilles volantes de l'almanach Vermot, j'appris à tout vent quelques morceaux choisis – et déchiquetés – des éphémérides dont je n'ai jamais su la fin.

Périodiquement, on nous livrait trois ou quatre quintaux de blé dur. J'en prélevais le contenu d'un baquet pour les pigeons ; et le reste, sac après sac, je les apportais à la minoterie, une sorte de cave presque entièrement occupée par un moteur Diesel. La farine, ma mère la tamisait à l'aide d'un chinois, récoltait le son qu'elle allait vendre au volailler : autant d'argent de poche au gré de son humeur et de nos résultats scolaires. Ces jours-là, ses cheveux étaient tout blancs, ses cils aussi. Et elle toussait en riant, va savoir pourquoi.

Le dimanche, j'endossais un veston noir, chaussais des lunettes d'intellectuel pour être à la hauteur de

ma tâche : écrivain public. J'officialais chez le marchand de beignets, cerné de quémandeurs, enveloppé d'odeurs de friture. La machine à écrire sur laquelle j'assenais les lettres de plomb avait les dimensions d'une salamandre, la forme aussi peut-être bien. Tel litige à mettre noir sur blanc à l'intention du caïd, des doléances à transmettre à tel petit chef du Protectorat (autant dire dans l'autre monde), la traduction écrite d'un accord oral entre deux parties (mais il fallait des mots dactylographiés en langue française), des salamalecs aux cousins et amis immigrés chez les Nazaréens... Le plus épistolaire de tous était un certain Bendegha, gérant du petit cinéma tout proche. C'est ainsi que je découvris d'autres chevaux, ceux des cow-boys, bien nourris, bien gras. Basil Rathbone était mon héros, Conan Doyle me vengeait de cet insipide Boswell dont on me bassinait au lycée. À l'âge de treize ans, j'étais amoureux fou de Ginger Rogers. J'écrivais des lettres enflammées à Mireille Balin, mon autre « fiancée », et je les postais dans mon tiroir...

La maison est grise, le Derb Soltane est délabré, le soir tombe, les gens rentrent chez eux. Seul le ciel est rayonnant au coucher du soleil. Glanant quelques informations, je me suis laissé dire que des promoteurs n'allaient pas tarder à moderniser ce quartier : immeubles de bureaux, logements sociaux à des prix à faire fuir les habitants à l'intérieur des terres, eux et leurs bardas. J'ai poussé la porte de la demeure familiale et je suis entré.

Je suis entré et un homme m'a accueilli sur les marches de l'escalier qui mène au premier étage. Mon frère Abdel Hak. L'escalier était sombre. Mon frère aussi. On venait de lui couper le courant. Et il devait une note vertigineuse à l'administration du téléphone. Il m'a montré son costume du dimanche qui pendait triste dans une armoire déglinguée. Et une paire de souliers noirs, qu'il chaussait lorsqu'il lui arrivait de sortir. Dans ce qui fut ma chambre, il n'y avait rien. Rien. Et dans ce qui fut la chambre de nos parents, deux matelas se faisaient face, nus. J'étais tombé sur une période de malchance. Il n'avait à m'offrir qu'un verre d'eau. Je n'ai pas prononcé un mot. Il avait tout vendu, tout ce qui pouvait se vendre. Et la maison était hypothéquée jusqu'aux fondations. Je ne pensais pas à lui, mais à mon père défunt, chevalier d'industrie s'il en fut. Je pensais au destin du monde arabe dans son ensemble...

Les ombres s'en vont les premières, suivies du chagrin et de ses résonances. Le temps chevauche le temps et je me retrouve âgé de dix ans dans cette maison toute neuve, blanche et baignée de soleil. Elle sent le crépi encore frais et l'huile de lin dont on a nourri les volets à l'état brut. Ma mère prend possession de sa nouvelle demeure, organise, agence avec des éclats de rire et de voix, monte et descend à la découverte, suivie par mes trois frères qui étaient nés en mon absence. Parfois, elle fait une halte dans l'escalier, s'assoit sur une marche pour allaiter le puîné, sans cesser de parler et de chanter. Là-haut, sur la terrasse, roucoule d'un gosier éraillé le vieux pigeon blanc, compagnon de ma prime enfance. La semaine dernière, il s'est sauvé à tire-d'aile. Je suis allé le chercher à El-Jadida, sa ville natale, distante de quelque quatre-vingt-dix kilomètres. Dix heures durant, j'ai longé la côte de l'océan Atlantique. Je ne pouvais pas me perdre. Au retour, j'ai pris le car de nuit. Le chauffeur m'a embrassé, m'a attaché sur mon siège avec son turban et a foncé à tombeau ouvert. Mon père m'attendait à la gare routière, place de l'Horloge, entouré de policiers. Il avait les yeux secs. Je lui ai montré le volatile blotti dans mon couffin.

— Je l'ai retrouvé, lui ai-je dit triomphant. Je lui ai arraché les plumes. Il ne risque plus de s'envoler.

Il m'a donné une gifle qui m'a renversé par terre. Puis il m'a relevé, soulevé, m'a serré dans ses bras. Fort, très fort, sans dire un seul mot. Ce fut la seule fois de sa vie où il m'a frappé. La seule aussi où il m'a étreint. Par la suite, les témoignages d'affection ou de réprimande ne se sont manifestés de sa part que par la parole, à travers des dissertations à deux voix nourries d'aphorismes et de maximes de deux cultures.

Suis-je un « grand » à présent ? Je le crois sans peine. J'ai ma chambre et mon bureau au premier étage. Les rayons de ma bibliothèque se meublent peu à peu de livres : manuels scolaires et romans. Les premiers étaient écrits par un auteur et son inséparable acolyte, pour chaque discipline : Michard et Lagarde, Malet et Isaac, Chevassus et Fialip, pour ne citer que ceux dont je me souviens encore. Leur tenaient compagnie des œuvres de fiction, rares au début, puis de plus en plus nombreuses au fil des semaines et des mois : S.S. Van Dine, Claude Farrère, Roger Martin du Gard, Maurice Leblanc, quantité d'écrivains qui sont encore chers à mon âme. En guise de serre-livres, j'encadrais les volumes à l'aide du Petit Larousse illustré et de son homologue arabe, le *Qamous*. Deux ans plus tard, la littérature jonchait le sol.

J'eus droit à une paire de lunettes et à un costume deux-pièces fait sur mesure par un tailleur arménien de la ville européenne. Aux pieds, des chaussures Bata à semelle de crêpe comme devait en être chaussé Sherlock Holmes ; elles ne faisaient aucun bruit. C'est dans cet accoutrement que mon père m'emmena un jour au lycée Lyautey. Lui était entièrement vêtu de blanc, avec des babouches blanches. Il fleurait bon l'eau de Cologne. Mes cheveux étaient plaqués sur le crâne, bien gominés. Le proviseur nous a reçus dans son bureau, tous stores baissés. Il s'appelait M. Roby, un homme très vieille France. Il m'a caressé la joue, a souri lorsque mon père dans un français approximatif lui a déclaré tout de go qu'il ne voyait pas grande différence entre un Marocain et un Métropolitain et que la civilisation n'avait pas de frontière – car, n'est-ce pas, on étudiait Platon dans toutes les langues, tant et si bien que ce vieux philosophe avait fini par perdre sa nationalité grecque et m'est avis qu'il en sera de même pour Jean-Jacques Rousseau ou Montaigne dans quelques siècles... C'est pourquoi il dépêchait son fils que voilà dans le monde nouveau,

de quoi régénérer un tant soit peu notre monde d'origine, et loin de la politique qui divisait les hommes et les nations ! Parlant de la sorte, il avait les yeux pleins de bonté et d'honneur. L'écoutant, M. Roby était de plus en plus ravi. Il accepta volontiers l'invitation qui lui était faite de venir souper un soir chez nous. Il ne fut nullement question d'inviter Mme Roby, si du moins celle-ci existait. Ils se serrèrent longuement la main. Je n'osais pas trop les regarder. Je comptais mentalement les jouets neufs qu'ils venaient de m'offrir de concert : le français, les mathématiques, l'histoire et la géographie, les sciences naturelles, le latin et l'anglais. Et tout cela dès la rentrée scolaire. Sans compter le grec et l'allemand que j'allais étudier dans deux ou trois ans.

Sur le chemin du retour, mon père me dit avec un sourire qui lui plissait le nez :

— J'ai lancé dans la conversation des noms d'oiseaux dont j'ignore à peu près tout. Mais tu vas bientôt m'apprendre qui sont ce Rousseau et ce Montaigne, hein, mon grand ?

On était à la mi-août. Dans les jours qui suivirent, il fit fonctionner le téléphone arabe à plein rendement (le laitier connaissait le teinturier qui connaissait la bonne, etc.). Il obtint des renseignements détaillés sur mes futurs professeurs, leur honorabilité, leurs opinions politiques sur les Arabes, leur situation financière. Il leur rendit visite. Quelques-uns acceptèrent avec joie de me donner des leçons particulières à domicile. Ce n'était pas la question des honoraires qui entraînait dans la ligne de leurs références, mais le devoir, une sorte de mission sacrée qu'ils allaient assumer auprès du jeune adolescent que j'étais, ainsi que le leur avait expliqué mon père. Cet Adolf Hitler cherchait la bagarre, et ce Chamberlain et ce Daladier ne lui inspiraient pas confiance. Il était presque persuadé que la guerre n'allait pas tarder à éclater aux quatre horizons, avec pour conséquence la régression de l'humanité. Les enseignants qu'ils étaient se devaient de préparer l'avenir, n'est-ce pas ? C'était leur honneur de Français. Si son vocabulaire était plus que pauvre dans la langue de ses interlocuteurs, il savait trouver un accent ouvert pour envelopper les mots.

Il allait au-delà de mes désirs, me traçait la voie. Pour un peu, il l'eût empruntée lui-même. Mais j'étais fier de lui, parce que j'étais fier de moi. Je n'ambitionnais rien d'autre que de lui faire plaisir, mériter sa confiance. Le reste de l'été, je le passai à apprendre mes manuels scolaires par cœur, ou peu s'en fallait. Le jour de la rentrée, le prof d'anglais posa cette question :

— Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui parle anglais ?

Je levai le doigt.

— Moi, m'sieur.

Et je récitai tout à trac, la main sur le cœur, avec la prononciation française :

Thé ski is blu (The sky is blue)... *i âme Driss* (I am Driss) Je sais aussi compter : *aune, tvo, très, four, five...*

On m'appela longtemps « l'Angliche », surtout ceux qui allaient devenir des amis très chers au fil des trimestres : By, Lucien Averseng, Frioux, André Doudot, Pérez, Corraze, François Patrimonio. Une vie d'adulte plus tard, que sont-ils devenus ? Ils sont rentrés en France. La plupart d'entre eux, je les ai perdus de vue, mais non en souvenir. Corraze était devenu professeur de philosophie, discipline à laquelle rien ne le destinait ; Lucien Averseng juge à la Cour de cassation (il était féru d'Arthur Rimbaud) ; Pérez a fait de l'import-export, je crois ; Frioux a servi dans la marine nationale, vice-amiral ; François Patrimonio, avocat à la Cour de Paris, est mort récemment à l'île d'Yeu, Vendée, au cours d'une randonnée en V.T.T., crise cardiaque, telle qu'elle me guette selon mon cardiologue. Quant à André Doudot, Dédé pour les intimes, je l'ai revu voici peu, en Suisse où je faisais une tournée de conférences. Ma visite avait été annoncée dans les journaux et il m'a rejoint un soir dans un restaurant où je me régalais de viande des Grisons. Râblé, courtaud, le cheveu rare, sanglé dans un costume-cravate

gris, attaché-case de banquier. Je me souvenais d'un adolescent filiforme, avec des yeux rêveurs de poète et une mèche blonde qui lui tombait sur le front. Comment relier le présent au passé ? Toute ma vie et toute mon œuvre n'ont eu qu'un seul et même thème : la trajectoire du destin. Le destin des êtres et des peuples.

Ils venaient souvent chez moi, deux par deux, par trios ou tous ensemble – et alors, du patio à la terrasse, toute la maison fleurait bon la menthe, le miel chaud et les petits pains à l'anis. François Patrimonio était le préféré de ma mère parce qu'il lui embrassait la main en l'appelant *Lalla* (Madame) et la vouvoyait en arabe, ce qui l'obligeait à reprendre sa salive tandis qu'il s'empêtrait dans ses conjugaisons, surtout au futur et au passé composé : le vouvoiement est inconnu dans ma langue maternelle. Mais François avait été habitué à vouvoyer ses parents dès sa prime enfance. Ce fut la créatrice de mes jours qui l'avait surnommé Tchitcho, eu égard à Cicéron qui avait un grain de beauté en forme de petit pois sur le nez, tout comme mon camarade. Oui, elle nous avait entendus un jour réviser à haute voix un extrait des *Catilinaires* et comparer nos points de vue sur cet orateur des temps antiques. Ce fut le seul mot latin, *tchitcho*, qu'elle emmagasina dans sa tête. Elle aussi voulait s'instruire. « Au revoir, Tchitcho, lui disait-elle en le raccompagnant jusqu'à la porte. À demain, Tchitcho ! » Il se cassait en deux, lui faisait un baise-main, le feu aux joues, reprenait son vélo après en avoir regonflé les pneus. C'était invariablement ainsi : peut-être par jeu, peut-être par jalousie (mais je n'en croyais rien), l'un de mes frères dégonflait les pneus dès que l'occasion s'en présentait. Aucun d'eux n'allait au lycée. Mohammed, l'aîné, fréquentait l'école primaire des fils de notables.

Nous n'étions que trois indigènes au lycée Lyautey, sur un effectif de près de mille élèves : le fils d'un pacha, Ali Yata et moi. Ali Yata redoublait sa sixième, comme il devait redoubler la plupart des classes supérieures. Il se présenta trois ou quatre fois au baccalauréat, sans résultat. On finit par lui faire cadeau de ce diplôme tant convoité. Et, par la suite, il devint secrétaire général du Parti communiste marocain. Je le revis dans les années cinquante. C'était à Paris, dans un bureau du journal *L'Humanité*. Il ne se souvenait nullement de moi, mais il avait entendu parler de mes œuvres. Quant au fils du pacha, il a hérité de son père, les fonctions y comprises. Si je me suis lié d'amitié avec eux, ou tout au moins avec l'un d'eux ? J'ai essayé. Eux aussi. Je n'y suis pas parvenu. Eux non plus. Nous étions trois adolescents arabes, du même milieu. Et c'était comme si nous nous connaissions depuis notre naissance et n'avions plus rien à apprendre mutuellement. Et il y avait cette non-transparence dans nos relations, quelque chose de flou qui engendrait le double langage. À un certain moment, je me suis même demandé si chacun d'entre nous n'attendait pas l'autre au tournant. À quel âge commence le discernement ?

Presque en même temps que mes copains, entrèrent dans la maison les représentants emblématiques de la civilisation occidentale. Ce fut d'abord une cuisinière à bois. Ma mère ne lui adressa pas la parole. Elle la recouvrit pudiquement d'une nappe brodée. Le four, elle y rangea ses bagues et ses bracelets qui traînaient un peu partout, sa ceinture tissée de fils d'or, son peigne en corne et ses ciseaux japonais avec lesquels elle prétendait me couper un bout de langue quand je disais des gros mots. Quant au tuyau de la cuisinière qui faisait des arcs et des arabesques, elle y suspendit des bottes d'oignon et d'ail, des bouquets de menthe et d'aromates. Et elle retourna à son brasero familial. Restaient les bûches qu'on lui avait livrées. Oh ! ce fut un problème de courte durée, un simple détail : elle les assembla en un banc de sa composition, posa dessus une peau de mouton et s'assit.

Ce fut ensuite le téléphone mural, qu'un spécialiste en djellaba vissa dans le vestibule – probablement par manque de câble. Ma mère avait les jambes vives et une langue très communicative. Elle se mit donc à téléphoner du matin au soir, surtout à Fès pour s'enquérir des nouvelles de ses cousines à n'importe quel degré. Elle appelait la demoiselle de l'inter par son prénom (« *Moi, c'est Habiba* »), lui posait quelques questions en attendant la communication. Ai-je dit qu'elle avait l'odorat très fin ? Elle lançait à brûle-pourpoint à sa correspondante : « *Quitte pas, je reviens tout de suite* », se

ruait en direction de la cuisine où le tajine était sur le point de cramer, revenait au pas de charge, reprenait l'écouteur : « *Qu'est-ce que je disais...* »

À quelque temps de là, on installa deux carillons dans le patio, à hauteur d'homme, face à face. S'ils étaient du même modèle (Westminster) et du même millésime, et s'ils sonnaient le quart, la demie, les trois quarts et l'heure avec une musiquette allègre, ce n'était jamais en même temps. Il s'en fallait de quelques secondes de réflexion, disons d'écho. Mais ils apportaient une note d'exotisme dans le concert ambiant : les cinq appels quotidiens du muezzin, la rumeur du souk tout proche, les litanies des mendiants, le roucoulement des pigeons sur la terrasse, le boniment des marchands ambulants. Ce fut bien simple : la créatrice de mes jours bloqua un jour les carillons à l'aide d'une allumette et se frotta les mains comme si elle les lavait au savon. « *On ne pouvait plus s'entendre dans cette maison. Et d'abord, qu'ai-je besoin de savoir l'heure ?* »

Elle accueillit avec faste et honneur le poste de T.S.F., un mastodonte Blaupunkt couleur de teck qu'elle appela familièrement Monsieur Kteu. Elle l'installa dans la chambre des parents, nous interdit d'y toucher. C'était son ami, avec trois boutons : l'un pour le volume du son, l'autre pour la recherche des stations, le troisième pour les ondes. C'étaient surtout les ondes courtes qui l'intéressaient. Londres, Berlin, Hilversum, Le Caire... Ah ! Le Caire ! C'est de cette ville lointaine et mythique, par le truchement de cette boîte magique, que d'un seul coup et durant toutes les soirées de mon adolescence s'est déversé le romantisme le plus pur, à flots, celui qui m'a nourri comme nul feu au monde : les poèmes classiques d'Ahmed Shawqi, mis en musique et chantés par Mohammed Abdel Wahab...

(Le temps a chevauché le temps. Soixante ans plus tard, je me suis retrouvé à Tanger, face à un monsieur de mon âge. Il souriait. Moi aussi. Je ne pouvais pas entrer dans son échoppe : il pouvait à peine s'y tenir debout. Je me suis adressé à lui en ces termes :

— Je suis un vieux ringard et je suis fier de l'être. Heureux de l'être. Le rock a envahi la planète entière, d'ici à Djakarta, en passant par l'Europe et des îles que j'ai visitées naguère. J'imagine qu'on l'entend également à La Mecque, mais je ne suis jamais allé en pèlerinage ; allez savoir pourquoi. J'ai essayé de comprendre le rock, sur le conseil de mes enfants. Ma tension artérielle a atteint un chiffre alarmant, en raison du bruit et de la violence qu'on qualifie de musique. Et je ne vous parle pas du raï et des trémolos de misère. Je suis un homme du passé et, si je suis encore en vie avec toutes mes dents et tous mes cheveux dont pas un n'a encore grisonné, c'est parce que j'aime mon passé, la culture de mon passé et sa musique pour l'exécution de laquelle il ne fallait ni synthétiseur ni sono. Pas même un micro. Juste une voix d'or et des notes de guitare. Et un poème. Je suis à la recherche de la simplicité la plus élémentaire et de l'émotion la plus pure, telles que les diffusait Radio Le Caire sur ondes courtes, par la voix de Mohammed Abdel Wahab. *La Chanson du blé*, par exemple, *Les Riverains du fleuve*, *La Patience et la foi*, *Sa poitrine en remontrerait en beauté aux gazelles*, si possible. Je les sais par cœur, mot pour mot, note par note. J'ai vainement essayé d'intéresser mes éditeurs français à la traduction de ces joyaux de la langue arabe que sont les poèmes d'Ahmed Shawqi, d'Ahmed Rami ou de Beram Tounsi. Aucun d'entre eux n'a dressé l'oreille, allez savoir pourquoi. Auriez-vous par hasard dans votre boutique une ou deux cassettes de ce temps-là ?... Pourquoi pleurez-vous ?

Il s'est mouché. Il s'est essuyé les yeux. Il m'a dit :

— Allez faire un tour dans la vieille ville. On n'a pas encore tout démoli. Et revenez me voir d'ici une petite heure, mettons deux heures. Trois pour ne pas nous presser. J'ai bien quelques disques 78-tours qui traînent par-ci par-là. Ils sont couverts de poussière, mais je vais les essuyer avec une peau de chamois.

Il n'a jamais voulu accepter le moindre dirham. Il m'a expliqué pourquoi :

— Les disques sont toujours là. Je n'ai fait que les copier sur des cassettes de Michael Jackson et autres Cheb Khaled...)

(CONTREPOINT.

20 octobre 1997. Je viens de recevoir un coup de téléphone de l'université d'Alexandrie. On y étudie *La Mère du printemps*, au département de français. Le livre, exemplaire unique, est photocopié (à domicile) pour la dizaine d'étudiants qui s'y intéressent. On m'invite en Égypte, mais à titre privé. Les étudiants et leur professeur se cotiseraient pour le billet d'avion. Pourquoi ce luxe de précautions ? La censure, tant au niveau du gouvernement que des intégristes. Bien qu'il s'agisse d'un ouvrage de fiction, *La Mère du printemps* leur apparaît comme une voix personnelle, hors des normes officielles, d'autant que je n'y ménage guère l'Islam et que je mets en scène un personnage historique, Oqba ibn Nafi, conquérant arabe de l'Afrique du Nord. Ce sont ces « singularités » qui ont touché mes jeunes lecteurs égyptiens. Bien entendu, il est hors de question de traduire ce roman en arabe. Je suis tombé des nues. L'Égypte de mes jeunes années (1940) n'était-elle qu'un rêve culturel ? Mon correspondant m'a dit qu'il n'y a aucune commune mesure avec les pays de la liberté que sont la France et... le Maroc.)

Dans mon bureau, deux fauteuils en cuir blanc se font face. Mon père est assis dans l'un d'eux. Il ne parle pas, ne me regarde même pas. Sa présence est à la fois rassurante et gênante. Je suis à ma table de travail. Je bâche sur une version latine. Cette langue n'est pas si morte qu'on le prétend. Il suffit d'appliquer ses règles grammaticales pour la rendre vivante. C'est ce que nous a expliqué notre prof. Il nous a dit : « Vous avez un texte d'Ovide à traduire, n'est-ce pas ? Une fois la traduction terminée, vous la relisez. Très souvent, vous n'y comprenez rien. Et vous en concluez que cet Ovide est un idiot, n'est-ce pas ? Mais c'est vous qui l'êtes, idiots. Vous n'avez pas tenu compte des règles. » Mordillant un crayon, je me demande pourquoi elle est morte, alors que l'Empire romain rayonnait de par le monde. Et ses dieux n'étaient-ils que des mythes ?...

(Le temps a chevauché le temps. Et le passé a rejoint le présent. Crest, Drôme. 6 octobre 1997. Je viens de feuilleter le nouveau dictionnaire de latin publié par le Vatican, enrichi de 15 000 néologismes. Vie moderne oblige, j'y apprends, entre autres, que les toilettes sont une *cella intima*, qu'une cassette vidéo est un *instrumentum telehornamentis exceptorium* et qu'un spray se définit en latin comme un *liquor nibilogenus*. Quant aux play-boys, ce sont des *juvenes voluptarii* qui boivent du *vischium* (whisky) et fréquentent des boîtes de nuit pour assister à des spectacles de *sui ipsius nudatores* (strip-teaseuses).)

Mon père ne s'anime que lorsque je fais mes exercices d'algèbre. Alors que je me débats avec les inconnues, lui, tranquillement, il lâche « $x = 0$ », après avoir jeté un vague coup d'œil sur l'énoncé du problème. Et c'est la solution exacte. Encore faut-il la démontrer. Mais pourquoi démontrer l'évidence ? S'instaure alors entre lui et moi une sorte de dialogue civil, qui part de la science des nombres pour aboutir dans le cul-de-sac des mots. C'est surtout moi qui parle, vert comme du raisin vert. Lui, il écoute. Puis, sans placer un mot plus haut que l'autre, il pose une question lapidaire, de quoi renverser les certitudes imprimées dans mes manuels scolaires et, partant, toute la civilisation occidentale. Ce n'est

pas pernicious de sa part, mais judicieux. Je m'instruis auprès de lui, même si je m'énerve. Exemple : « Si ton livre d'histoire enseigne que la France est une démocratie, alors c'est une démocratie fermée. Si elle était ouverte, elle ne serait pas venue nous coloniser. Qu'en pense ton dictionnaire encyclopédique ? » Comme je ne trouve pas de réponse, je m'énerve de plus en plus.

Il me dit un jour :

— Si l'occasion s'en présente, soumetts donc ce problème à ton professeur de mathématiques. Écoute bien. Un cheikh arabe quitte la vie. Il laisse 17 chevaux à ses trois héritiers. L'aîné doit avoir la moitié de ces 17 chevaux, le second le sixième de ces 17 chevaux et le troisième le neuvième de ces 17 chevaux. Les savants consultés leur ont dit : « C'est impossible. On ne peut pas couper un cheval. » Et puis un ermite a fait le partage, selon les termes mêmes du défunt, mathématiquement. Comment a-t-il fait ? Renseigne-toi auprès de ton professeur et transmets-lui mes salutations distinguées.

Ce casse-tête arabe m'a tenu éveillé presque toute la nuit. Au terme d'une semaine de cogitations à hue et à dia, j'ai fini par l'exposer à qui de droit, par écrit. Le prof y a jeté un coup d'œil, a froncé le sourcil, a assumé son cours d'un air distrait. Quand la cloche a retenti pour la récréation, il n'est pas sorti avec nous. Pourtant, il aime bien griller une cigarette dans les toilettes du corps enseignant. Je l'ai revu deux jours plus tard. Il ne s'était pas rasé. Ses formules sur le losange et le parallépipède s'enchevêtraient quelque peu sur le tableau noir. À un certain moment, il a saisi un bâton de craie et il a tracé une opération, quelque chose comme : $\frac{17X}{2} + \frac{17Y}{6} + \frac{17Z}{9}$... Il a tout effacé d'un geste nerveux. C'était un monsieur très gentil. Au pied de l'estrade, la corbeille était pleine de bouts de papier roulés en boule. Il était gentil et consciencieux. Le vendredi soir, j'ai attendu qu'il ferme son cartable pour lui souhaiter une bonne fin de semaine. Il m'a dit : « Forte tête, hein ? » Pourquoi me parlait-il sur ce ton ? N'étais-je plus son chouchou ?

De retour chez moi, j'ai fait une halte dans la cuisine, le temps d'embrasser la main de ma mère et de tremper un morceau de pain dans le jus de la marmite qui mijotait sur le brasero. C'était le *goûter*, au sens littéral du terme. « L'assaisonnement te convient ? » m'a-t-elle demandé. « Il n'y a rien à rectifier. Le dîner s'annonce succulent, ai-je répondu. Mon père est là ? – Sur la terrasse, je crois. Attends un peu avant de monter le rejoindre. » Il venait de jeter son mégot dans la rue. À lui aussi, j'ai embrassé la main. Il n'aimait pas fumer en notre présence. Où cachait-il ses cigarettes Abdullah ? Je lui ai dit :

— Il est malade.

— Qui est malade ?

— Le prof.

— Pourquoi ?

— Il n'a pas encore trouvé la solution des chevaux.

— Forcément. C'est un Français et le problème est de conception arabe. Mais, toi qui es arabe, tu dois trouver aisément, n'est-ce pas ? Oublie que tu fréquentes le lycée et la solution s'imposera à toi.

Et elle s'est imposée quelques heures plus tard. C'était la simplicité même. L'ermite a dit aux héritiers du cheikh : « On ne peut pas couper un cheval pour faire le partage. J'ai un cheval, je vous le prête. 17 chevaux plus le mien = 18. La moitié de 18 = 9. Toi l'aîné, voici ta part, 9 chevaux. Et toi, le second fils, tu auras le tiers de ces 18 chevaux, c'est-à-dire 6. Et toi, le puîné, tu auras le neuvième, c'est-à-dire 2 chevaux. Récapitulons : 9 + 6 + 2 = 17 chevaux, comme à l'origine. Je reprends le mien et le compte est bon. »

Mon père m'a donné un billet de banque.

— C'est ta récompense. Et, chaque fois que tu obtiendras de bonnes notes au lycée, tu en seras gratifié. C'est un contrat verbal entre toi et moi. Entre toi et toi-même surtout. À propos : évite d'acheter des cigarettes.

Par esprit d'émulation, par défi ou tout simplement parce que mes professeurs me stimulaient à qui mieux mieux, je décrochais souvent le « tableau d'honneur » (avec accessit, encouragements, félicitations), ce qui se traduisait par de l'argent de poche. Beaucoup d'argent. Je le dépensais sans compter, en séances de cinéma et en achats de livres. Au Vox et au Colisée, dans la ville européenne, le spectacle était permanent. Je me repaissais de trois ou quatre films par semaine. Dans les salles obscures, je découvris le pouvoir des ombres. La plupart du temps, c'étaient des copies de copies, hachurées de blanc et tremblotantes sur l'écran. Mais je riais à gorge déployée face à l'air ahuri de Bud Abbott et Lou Costello, apprenais l'argot avec Pépé le Moko, perdais la raison dès qu'apparaissaient ces zigotos nommés Laurel et Hardy : ils figuraient si bien le chef et le sous-chef de chez nous. Charlot ne déclenchait aucune réaction chez les spectateurs, habitués qu'ils étaient au comique *élémentaire* des conteurs publics. Sir Basil Rathbone, qui interprétait le rôle de Sherlock Holmes, me ressemblait trait pour trait. Je voulais fonder une agence de détectives pour mener des enquêtes de par le monde. Mais il fumait la pipe en vieil habitué, alors que moi, je venais de goûter ma première cigarette, une Job. Ann Baxter, Viviane Romance, Dany Robin, Ginger Rogers, que de femmes j'ai aimées ! Oh la la ! comme disait Arthur Rimbaud. Apercevant un bout de sein dans le feu de l'action, je me remémorais un bout de poème appris en classe :

*Et c'est pourtant pour ces éclanches
Que j'ai rimé !...*

Le con ! Lui était-il arrivé d'aller au ciné ? Il écrivait ce qu'il ne pouvait pas vivre. Et Jacqueline Delubac, pourquoi s'était-elle mariée avec ce vieux saltimbanque, le dénommé Sacha Guitry ? Décidément, la nature profonde des femmes était un mystère pour moi. J'avais pourtant douze ans d'âge. Je lui avais écrit, un poème venu du fond du cœur – quelque chose comme : « *Je vous aime comme la rose, la rose pour un jour, et vous pour toujours.* » Mais bah ! une de perdue, dix de retrouvées. Je tombai raide amoureux de Veronica Lake. Sa chevelure blonde lui cachait la moitié du visage. Je rêvais d'écarter ces cheveux-là, un à un, pour découvrir son jardin secret, très exactement comme on épluche un artichaut, feuille par feuille, tendrement, délicatement ; et puis, on arrive aux poils, que l'on écarte soigneusement à leur tour, pour enfin se trouver face à face avec la pulpe intime. Hormis les ombres des actrices, je n'avais jamais vu de femmes. De quoi nourrir mon imagination. Ai-je eu des accès de fièvre de cheval ? Consulté, le Dr Philippe Kasseb, notre médecin de famille, parla de crise de croissance et me prescrivit des fortifiants.

J'achetais les livres au jugé : neufs, à la « Lanterne Bleue », tout près de chez Tchitcho, boulevard de la Liberté ; d'occasion le plus souvent, chez un bouquiniste au marché de gros, là où l'on vendait aussi bien du bétail sur pied que des céréales au quintal. Peut-être était-ce pour cette raison que le libraire en djellaba me consentait de temps à autre une remise. Paul Féval, Pierre Souvestre et Marcel Allain qui écrivaient à quatre mains tout comme Erckmann et Chatrian (Ah ! *L'Histoire d'un paysan* !), Joseph Peyré, tous les romans de George Sand ou peu s'en fallait (Tchitcho me soutenait mordicus qu'il s'agissait d'un homme et je ricanais en guise de réponse), Maurice Leblanc, *Journal d'une femme de chambre* et *Le Jardin des supplices* d'Octave Mirbeau, Pierre Louÿs naturellement, le merveilleux Romain Rolland, Stéphane Mallarmé, livre de chevet s'il en fut, Drieu La Rochelle qui était le maître à penser à l'époque, quantité d'autres œuvres qui se sont effacées de ma mémoire, j'ignore pourquoi. Et, pour faire bonne mesure – pour ne pas m'écarter de la norme, comme disait mon père –, des biographies des auteurs étudiés en classe : de Molière, de Victor Hugo, de cet abscons de Racine, de l'innommable Rousseau et même d'un certain Boswell dont notre professeur d'anglais nous détaillait le style et la profondeur de pensée. Quel style ? Quant à la pensée, elle atteignait une telle profondeur qu'elle n'arrivait pas à en émerger. (Pour le bac, j'optai pour l'arabe classique, comme langue étrangère.) Et je découvris un beau jour la collection « Le Masque ». J'en dévorais les titres, au fur et à mesure de leur

parution. Comparés aux classiques compassés, ces polars sollicitaient le lecteur dès la première page, l'aiguillaient vers la solution de l'énigme et le piègeaient de chapitre en chapitre. Il y avait de l'action, des dialogues en français courant, du suspense. Je haletais en les lisant – et comment pouvais-je haleter devant ce « *Rodrigue, as-tu du cœur ?* » et autres « *Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?* » ? « Admirez ces s à répétition », nous disait M. Loichot, notre professeur de français. Ouais, comme « *Persienne, persienne, persienne...* », ce poème avec un seul et même mot qui faisait se pâmer mes camarades.

Bien sûr, il y avait mon père. Il surveillait mes études d'autant plus qu'il ne disait rien. Il ne fallait pas qu'il tombe sur ces ouvrages de fiction qu'il qualifiait de chimères et de sornettes. Bien sûr, son français était à peu près nul, mais il avait une bonne vue. Il pouvait reconnaître un livre à couverture jaune, écrit par un certain W. Holt par exemple, et me demander ce qu'il faisait là, entre les *Contemplations* de Victor Hugo et un tome du Littré. Les séances de cinéma et les polars aidant, je munissais ces romans suspects d'un protège-livre en papier bleu nuit, avec une étiquette : « Explication de texte », « Vie de Lamartine », « Corrigé du brevet, académie de Paris »... et autres joyeusetés. Je les lisais la nuit, à imagination abattue. Mon père éteignait dans ma chambre. « Tu lis trop. Cela va t'abîmer les yeux. » J'ouvrais grande ma fenêtre et lisais tranquillement à la lumière du réverbère, dehors. Il surgit une nuit, m'arracha des mains *L'Arrestation de Jack Yenmeurde*, un policier passionnant. Encore maintenant, en 1997, j'ignore qui était l'assassin, malgré toutes mes recherches. Y compris chez l'éditeur. Ouvrage épuisé.

La porte d'entrée est ouverte. Les fenêtres aussi. J'ai grand-peine à me frayer un chemin à travers la foule massée devant notre maison, oreilles tendues, bouche bée. Lancée à plein volume, une voix presque sans accent clame dans notre langue maternelle, sur ambiance de canonnades et de vrombissements d'avion :

— *Ici Berlin. D.N.B. Le Docteur Funk vous parle. La Kriegsmarine a envoyé par le fond douze bâtiments ennemis. Les armées franco-anglaises sont encerclées à Dunkerque. La Wehrmacht se dirige vers Paris. Tels sont les titres de votre journal. Avant de vous en donner les détails, je vous invite à écouter avec moi un extrait du Coran chanté par le cheikh Aboul Inan Sha-i-shaa. Et vive l'Islam ! Vivent les Arabes !*

Des youyous fusent dans tout le quartier, des voix reprennent à l'unisson la sourate de « L'Ouverture », des pétards éclatent jusque tard dans la nuit. Au-dessus de ma tête, l'étoilée est un abîme.

Pourquoi, dans la ville européenne, les gens sont-ils devenus comme furtifs du jour au lendemain ? Les terrasses des cafés se sont clairsemées, et pourtant c'est dimanche. Ceux qui y sont attablés ne s'adressent presque pas la parole, séparés les uns des autres par leur journal qu'ils lisent lentement, *La Vigie* ou *Le Petit Marocain*. Devant eux moussent des chopes de bière dans le soleil radieux. Ils les ont commandées très civilement : « S'il vous plaît, monsieur », « Merci beaucoup, monsieur. Gardez la monnaie. » C'est ce que j'ai entendu de mes deux oreilles. Je croyais que tous les barmen de chez nous s'appelaient Ahmed. Et d'où sortent ces bérets qui ont remplacé les casquettes et les chapeaux familiers ? Est-ce la nouvelle mode en France et, par voie de conséquence, dans notre pays ? Je n'ai vu aucun petit cireur dans les parages. D'habitude, ils sont légion.

Le soir, je suis allé à un concert de variétés. Mon ami Tchitcho m'y avait invité. Il portait un crêpe noir sur la manche gauche de sa veste. Je lui ai demandé s'il venait de perdre un de ses proches. Il s'est jeté dans mes bras en sanglotant. J'étais gêné. Sur scène, les cheveux bouclés et les yeux exorbités, un certain Charles Trenet se trémoussait et chantait à tue-tête : « *Ya de la joie !...* »

Le nom d'un autre Charles fut mentionné le lendemain par notre professeur de français, M. Loichot (des garnements, dont j'étais, le surnommaient « le canard froid »), celui-là même qui, des décennies plus tard, devait être l'un des rédacteurs de la Constitution de la cinquième République française. Ce mot « Charles » glissa en quelque sorte de sa bouche, incidemment, au milieu d'un exposé sur Sainte-Beuve. Et puis M. Loichot alla ouvrir la porte, jeta un coup d'œil de part et d'autre du couloir, referma la porte et reprit son cours comme si de rien n'était. M. Bechlein, le prof d'allemand, germanisa nos noms – afin d'être dans l'ambiance, dit-il. Certains de mes camarades comme Paul, Gaston ou Henri devinrent Paulus, Gaëtan, Heinrich. Salomon resta Salomon, je ne sais pourquoi. Moi, je fus Dritz, Dritz Schreiber. M. Bechlein était un homme très vieille France, Alsacien jusqu'au bout des ongles. De retour chez moi, j'annonçai fièrement ma nouvelle appellation.

— Tu entres dans la modernité, m'expliqua mon père. Tu passeras peut-être à la postérité, qui sait ? En tout cas, tu fais honneur à nos grands penseurs de l'Andalousie musulmane. Oui, de l'autre côté de la

Méditerranée, on ne connaît pas Ibn Rushd. Averroès, si. Et pourtant c'est le même homme. Il en est ainsi d'Ibn Tufayl, nommé Abu Bacer ; d'Ibn Bajja, dit Avempace, ou d'Ibn Sina, connu en tant qu'Avicenne. Tu diras à ton ami Salomon que son lointain ancêtre philosophe a gardé son identité : Isaac Albalag. Apprends tout ce que tu peux, Dritz.

Je fis tant de progrès dans la langue de Goethe (Ah ! ce terrible « Ich auch » qu'il avait prononcé pour la condamnation à mort d'une jeune paysanne infanticide...) que tout ce qui en est resté dans ma mémoire à l'heure qu'il est, ce sont deux vers d'une chanson qui faisait fureur à l'époque. Les voici :

Ich hatten Kameraden,

En bessern findest du nicht...

Éducation physique et sportive, culte du corps, *mens sana in corpore sano*, amitié virile et dieux du stade, salut au drapeau le matin, dans la cour du lycée. J'avais honte de montrer mes jambes où commençaient à pousser quelques poils. Tout comme mes condisciples, je devais porter un short et une espèce de petit foulard kaki noué autour du cou. Mon père me dit : « Viens avec moi. » Avec un demi-sourire, il fit valoir au proviseur que l'Islam s'opposait à toute représentation emblématique, fût-ce un drapeau tricolore. Et c'est ce qu'avait fait le maréchal Lyautey, le premier Résident : respecter nos croyances pour établir un bon Protectorat, n'est-ce pas ? Peut-être mon père plaisantait-il devant ce cas de figure ? Je fus dispensé de patriotisme – et de gymnastique – jusqu'à la fin de mes études.

Quelques-uns de mes professeurs, le censeur, les pions, le surveillant général, le *chaouch* arabe (ancien militaire de l'armée française), mes copains et leurs parents étaient presque du même avis : Pétain était un roublard de première force. Ne l'avait-il pas montré à Verdun ? Il gagnait du temps, qui était le meilleur allié d'un stratège comme lui ; son premier objectif était de libérer les prisonniers de guerre ; ensuite ce vieux de la vieille allait rouler proprement dans la farine ce péquenot d'Adolf Hitler. La preuve, c'est que son subordonné, le général Noguès, tenait fermement les rênes à Rabat, comme Résident. Et l'Empire était sauf, sous la direction de fer de gouverneurs qui suivaient les directives du Maréchal. « *Maréchal, nous voilà !* », chantaient les patriotes sur les places publiques. Qu'ils viennent, ces Boches ! Ah oui, qu'ils viennent donc ! On va leur montrer de quel bois on se chauffe... Ils retrouvaient leur suprématie envers les indigènes, à ceci près que leur arrogance de jadis n'était plus franche. Elle était comme déviée par une certaine ambiguïté.

Dans la ville arabe, c'étaient des commentaires sans fin, des voix enchaînées les unes aux autres du Derb Ghalef au Derb Omar, en passant par le port – dans les cafés, les tramways, les échoppes, au coin de n'importe quelle rue où s'attardaient des groupes d'hommes jusqu'au soir tombant, debout, gesticulant et parlant tous à la fois. J'allais au lycée, proche de Mers-Sultan, j'en revenais après les cours et je ralentissais le pas, ramassais quelques bribes de paroles. Quelque chose comme :

« ... Écoute voir... Les chefs de l'armée française ont été battus à plate couture, la déroute et la chiasse sauf ton respect... Les élus du peuple sont allés tirer de son lit le maréchal que voilà là-bas pour redresser la situation et le maréchal que voilà pas du tout l'a eu dans l'os... Aux dernières nouvelles, il s'est rendu dans une petite gare appelée comme ça Montoire et il a demandé l'*aman*, le pardon si tu préfères, à “notre oncle Haj” Adolf Hitler. Une toute petite gare de chemin de fer pas plus grande que celle de Settat, parce que “notre oncle” Hitler n'a pas voulu le recevoir à Berlin, ni même à Paris. Mais le maréchal que voilà la queue entre les jambes a gardé son képi sur la tête : peut-être qu'il y est vissé depuis le temps, hey ? Et c'est ce même type qui naguère, dans les années 20, a trahi l'émir Abdel Krim... Que je te rafraîchisse la mémoire, parce que l'Histoire n'est pas à sens unique, glorieuse pour les Français et dérisoire pour nous autres. Donc, Abdel Krim, le chef rifain, avait flanqué une belle dérouillée à l'armée espagnole de Franco. Et Franco a appelé à la rescousse son cousin Pétain, même

politique, mêmes intérêts : écraser le patriotisme et la révolte d'où qu'ils viennent. On a lâché des bombes incendiaires et des bombes à gaz sur les montagnes du Rif. Que voulais-tu qu'il fasse, Abdel Krim, malgré sa bravoure légendaire et ses sept ou huit cents partisans ? Il est sorti de sa caverne, il a demandé l'*aman*, il a signé le traité de paix. Pétain lui a juré sur l'honneur qu'il aurait la vie sauve et digne d'un soldat. Total chez l'épicier : Abdel Krim a été garrotté et engeôlé dans une forteresse... Je crois bien qu'il y est mort, le pauvre !... Mais Allah est grand ! Voilà ce traître de Pétain engeôlé à son tour, dans son propre pays !... Dis donc, ce chef allemand, Guderian qu'il s'appelle, il ne serait pas un de nos cousins berbères ? Quatre jours, il ne lui a fallu que quatre jours pour conquérir le pays de nos maîtres... Ils avaient dressé à la frontière un mur de canons. Alors lui, il a fait le tour, tranquillement, à moto !... Peut-être nos frères va-nu-pieds qui se sont engagés dans l'armée française et qui sont tombés entre les mains des Allemands, peut-être qu'ils seront bien traités ? *Incha Allah* ! Ils n'ont rien fait, eux, ils n'ont pas déclaré la guerre à Hitler. C'était rien que du bétail à deux pattes, ils ne savent ni lire ni écrire, ils n'avaient plus de terre, plus rien – expropriés ! Alors ils se sont engagés pour la bouffe, les cons ! “Oui, sergent, oui, capitaine”, en première ligne pour protéger leurs compagnons d'armes français... Mais va pas croire que ce Pétain est vaincu pour nous autres. Il a son représentant à Rabat, à la Résidence, le général Noguès. Et partout ailleurs, les gouverneurs à sa dévotion tiennent l'Empire. Conclusion : rien n'a changé dans notre pays... Ça marche bien, le commerce, mon frère ? Moi, j'ai déjà tout écoulé en une semaine. Les Français n'arrêtent pas de stocker les denrées : farine, sucre, riz, patates, boîtes de sardines... Évidemment que j'ai doublé les prix ! Ils râlent, chipotent, mais ils finissent par payer. S'ils ne sont pas contents, ils n'ont qu'à rentrer chez eux. C'est pas à nous de les nourrir, en plus de les consoler... C'est ce que j'ai dit pas plus tard que ce matin à un colonialiste accompagné de sa bande de chiens. Je lui ai dit : Qu'est-ce que tu attends donc pour aller défendre la terre de tes ancêtres ? Pourquoi tu restes ici ?... Quoi ? pour nous civiliser ? On n'a pas envie d'être civilisés, nous autres. Commence par te civiliser toi-même et ramène plus tes clébardes dans ma boutique... »

Les oreilles toutes chaudes et l'âme en point d'interrogation, je suis rentré chez moi et j'ai consulté le Petit Larousse illustré. Rien sur ce dénommé *Abdel Krim*, pas un mot. L'orthographe étant sujette à variations d'une langue à l'autre, j'ai tourné les pages du dictionnaire. Rien non plus sur *Abdul Krim*, *Abdulkarim*, *Abd Al Karim*... Il y avait une photographie de Pétain Philippe, moustache en guidon de vélo, képi avec des feuilles de chêne, médailles et chamarrures, grand pacificateur s'il en fut. Il avait débarrassé sa patrie des hordes teutoniques. Puis il avait débarrassé la nôtre de cet Abdel Krim jusqu'à rayer son nom de l'Histoire...

(C'était un soir d'été. Fenêtres ouvertes, je dégustais *Consuelo* de George Sand. Et resurgit brusquement dans ma mémoire ce que j'avais occulté depuis ma prime enfance. Rabat, institut Guessous où je faisais mes classes primaires. Des soldats ont fait irruption en plein cours d'arabe, ont menotté M. Othman Jorio, notre professeur. Ils l'ont fait sortir à coups de crosse. Comme il se débattait, ils l'ont encapuchonné à l'aide d'un sac en jute. Ils l'ont jeté en travers de la plate-forme d'un camion. Le camion a démarré en trombe. Ce jour-là, mon vocabulaire s'est enrichi d'un mot nouveau : « Nationaliste. »)

Sur les quais du port s'élèvent des montagnes de céréales et d'agrumes, en vrac. Nu-pieds, vêtus de sarraus, les dockers les enfournent à fond de cales. Sirène hurlante, un cargo demande l'entrée au port, un autre s'apprête à partir, un autre encore... Je n'en ai jamais vu autant. Je rêve d'horizons lointains, de sternes et de rieuses qui accompagnent les poèmes. Le drapeau tricolore flotte au vent avec l'allégresse d'un Te Deum.

On a institué les cartes de rationnement. À l'usage des Européens. Les indigènes n'y avaient pas droit, au motif qu'ils n'étaient pas inscrits à l'état civil des services municipaux, à de rares exceptions près. On découvrait fort à propos qu'ils avaient une juridiction à eux, coutumière : les caïds, les pachas, les vice-pachas et autres chefs de clan ou de quartier. Avec ses contrôleurs civils et ses commandants de cercle, l'administration du Protectorat se révélait une simple teinture, facile à délayer à la moindre occasion – le rationnement par exemple.

Mais rationner quoi au juste ? On ne manqua de rien, surtout dans notre maisonnée. Les jarres étaient pleines d'huile d'olive, de farine de blé dur et de miel. Les poules continuaient de pondre comme par le passé et il y avait autant de poissons aux étalages, de viande de mouton, des oranges, des fruits secs et des légumes à la baraka d'Allah. Si l'on rationna les pommes de terre, les pâtes, le riz, le chocolat et les saucissons, ce fut un coup d'épée dans l'eau : ces articles n'entraient pas dans la ligne de références des Arabes. Ils ne connaissaient pas. Les épiciers de chez nous proposèrent à leurs clients français des produits du terroir, cent pour cent marocains : pois chiches, fèves, figues de Barbarie bien garnies de leurs piquants, têtes de mouton à l'état brut, fenugrec, beurre rance du bled, kif pour remplacer le tabac, piments, graines de sésame. Ils ne connaissaient pas. Nous étions donc à égalité. Pas tout à fait cependant...

Le cuir et le textile se raréfièrent au fil des mois, puis disparurent de notre environnement. Passe encore pour les chaussures : les babouches perduraient en tout bien tout honneur, même si les semelles étaient à présent découpées dans un morceau de pneu. Mais le textile était une autre histoire. À l'exception des djellabas, tout ce qui concernait l'habillement et le linge de maison était en provenance de France, Roubaix-Tourcoing, Vosges, Lyon, Cholet. Notre professeur d'histoire-géo nous avait fait un exposé détaillé sur les filatures et l'essor économique de la métropole, dont les débouchés naturels étaient ses possessions d'outre-mer. Comme il n'y avait rien de semblable chez nous, les vêtements en laine tissés main montrèrent progressivement leur trame, jusqu'à devenir des loques.

Je me souviens d'un printemps particulièrement pluvieux. Il fut suivi par un été précoce, torride à l'extrême. Les gens pris de rhume toussaient, se mouchaient sans mouchoir, avec leur pouce et leur index de part et d'autre de leur nez. En carrioles, en camions, à dos d'âne, les ruraux débarquaient en masse à Casablanca, mendiaient le jour, dormaient la nuit dans leurs guenilles en plein air. Un matin en me rendant au lycée, j'ai vu deux morts rigides sur le trottoir. Longuement vu. J'étais vêtu d'un complet-veston en tweed fait sur mesure par un tailleur grec. Une petite fille d'une dizaine d'années me demanda timidement l'aumône. Je déversai dans ses mains réunies en coupe le contenu de mes poches. Elle avait un corps décharné et des yeux immenses. Des nuits entières, j'ai rêvé, fiévreux. J'étais à la place de mon père. Cette gamine était la princesse au bois dormant. Je lui faisais couler un bain chaud, je la lavais, la coiffais, je la faisais sourire puis rire à gorge déployée. Et je m'enfuyais avec elle au bout du monde, dans une île déserte, là où Allah était le dieu du bonheur et de la joie. Comparées à elle, les actrices de cinéma qui m'avaient enflammé n'étaient somme toute que des ombres.

C'est à cette époque que mon père a acheté à Ain Kaddid des hectares de terrains vagues jonchés de ronces et de pierres, sur la route côtière d'El-Jadida, à treize kilomètres de Casablanca. Deux ans plus tard, c'était un paradis de verdure, des tomatiers à perte de vue. L'image est toujours là, vivante dans ma mémoire : mon père est assis en tailleur sur le sol ; ses babouches sont emboîtées l'une dans l'autre près de lui, à main droite ; il regarde l'eau ; l'eau monte de la terre, puisée à trente-deux mètres de profondeur par un moteur Diesel et une pompe aspirante et refoulante ; elle se déverse dans une citerne à ciel ouvert et, à partir de cette réserve sans cesse renouvelée, elle s'écoule bouillonnante dans les rigoles de terre rouge que des ouvriers creusent à mesure entre les plants de tomates ; il regarde l'eau qui abreuve les tiges, les feuilles, les fleurs et les fruits embryonnaires. Tout revit, même les tuteurs en roseau. Son buste est droit, son regard aussi. Lentement, doucement, il sourit. Très lentement, très doucement, il me dit :

— La lumière n'est pas à la surface de la civilisation, mais au fond. Où que l'on se trouve, il y a de l'eau. Il suffit de creuser. Creuse, Driss, creuse !

(25 novembre 1997. C'est là, dans cette ancienne ferme devenue parcours de golf ceinturé d'un grillage, que j'ai fait halte par cet après-midi de vent et de houle océane. Mon fils Yassin, 16 ans, m'accompagnait depuis Tanger. M. Retnani, mon éditeur marocain, avait mis à notre disposition une voiture avec chauffeur. Le chauffeur avait nom Mustapha. Mustapha a écouté mes vieux souvenirs. Il a interrogé ses repères. Il s'est arrêté. Il m'a dit :

— C'est ici.

Ici, à l'entrée du parcours de golf, c'est un petit mausolée aux murs échaulés, avec un toit de tuiles vertes. C'est ici que ma mère repose en éternité. Par-delà le mausolée et la voiture dont je ne suis pas descendu, des paquets de mer s'écrasent sur la chaussée. J'ai gardé mes émotions dans mon silence intérieur. Yassin m'a dit :

— Mon âme s'est ouverte.)

C'est un salon de coiffure, à mi-chemin de la ville européenne et de la médina, un local assez vaste avec un miroir ovale, des étagères en verre garnies de flacons de parfum, d'un jeu de ciseaux, d'une boîte à poudre de riz, d'un blaireau et d'une tondeuse à main. Dans un coin, il y a un balai. Derrière le balai, un monceau de cheveux. Il y a aussi une chaise. J'y suis assis. Les autres sont debout, une dizaine d'hommes (clients, amis, curieux) en demi-cercle derrière un paysan installé dans un fauteuil avec une serviette autour du cou. Le coiffeur vient de lui savonner le crâne à l'aide d'un cube de savon de Marseille. La coupe doit être rase selon la tradition, la boule à zéro. Et maintenant il affûte son coupe-chou sur une lanière en cuir dont une extrémité est clouée au mur. Il n'en finit pas de l'affûter.

On se passe la pipe de kif de bouche en bouche pour une brève bouffée, on rit, on commente les événements. Quelqu'un pose une question :

— Où se trouve donc cette Libye ?

— Va savoir ! répond le maître des lieux.

Et tout à coup il découvre ma présence. Le rasoir brandi, il me demande à brûle-pourpoint :

— Tu vas à l'école, toi ?

— Oui, monsieur. Au lycée français. Je suis en cinquième.

— Dieu te garde, fils ! Dieu allonge ta vie ! Et où est-ce qu'elle est, cette Libye ?

— Entre la Tunisie et l'Égypte.

— Dessine-moi ça.

Il me tend un bout de papier et un crayon. Je m'exécute.

— Parfait. Excellent. Tu es l'avenir de la science. Suivez-moi bien, vous autres. Approchez. Je vais vous montrer le champ de bataille comme si vous y étiez.

Et, avec son coupe-chou, il se met à reproduire sur le crâne du paysan la carte géographique des pays méditerranéens que je viens d'esquisser. Il a un œil sur le crâne, l'autre sur le morceau de papier. Des pans de cheveux sont rasés au pas de charge. Du plat de la main, il les fait tomber afin que les spectateurs aient un aperçu clair et net de la configuration du terrain. Si l'homme de la campagne ne réagit guère, c'est probablement par flegme. Il en a vu d'autres. Les coiffeurs du bled, là-bas dans son douar, sous la tente, n'ont même pas de savon. Et s'il apparaîtrait soudain une estafilade sur sa tempe, il ne s'en émeut pas non plus. Mais, pour le figaro, c'est la mer Rouge. Il ne l'a pas fait exprès, son rasoir a quelque peu déraillé. Volubile et hilare, il explique à l'assistance :

— Alors le maréchal Rommel a pris les Alliés à revers. Il a débarqué ici avec l’Afrika Korps. Ici, en Tunisie. Ils l’attendaient en Syrie ou à Bagdad peut-être bien. Mais il s’est pointé là.

Et, du pouce, il appuie sur le pariétal du paysan. Celui-ci ne dit rien. Seules, ses oreilles commencent à bouger. Quelqu’un demande :

— Comment ça, il a débarqué ? Et la marine anglaise, qu’est-ce que t’en fais ? Elle contrôle toute la Méditerranée, de Gibraltar à Suez.

— Pfff ! fait le coiffeur. La Méditerranée ? Il l’a ignorée, comme si elle n’existait pas. Regardez ! La nuque du paysan est ratiboisée suivant une ligne échanquée.

— Et alors, comment il est venu ?

— En avion. Hommes, matériel et tout le barda.

— Les chars aussi ? lance une voix forte. Les Anglais en ont plein dans le secteur. Il n’a pas pu les transporter par la voie des airs. Ça pèse lourd, comme tu sais.

Le coiffeur émet une sorte de hennissement. C’est sa façon de rire. Il dit :

— Il en a fabriqué sur place. En bois. Des faux chars, si vous préférez. Et il s’est mis à remuer le sable du désert pour faire croire à l’ennemi qu’il avait toute une division blindée. Comme ça...

Il saisit une paire de ciseaux, à toute vitesse coupe les cheveux sur l’occiput. Il souffle dessus. Les cheveux voltigent. Du fond de son gosier fuse une suite discontinue d’onomatopées.

— Vroum-vroum-vroum ! Il dit à ses alliés italiens d’aller se rhabiller, que c’est une guerre pour de vrai. Et le voilà tout seul avec sa ruse et ses coriaces de soldats de l’Afrika Korps, tak-tak-vroum-bzzz ! Il gagne la bataille de Bizerte, fastoche. (Du pouce, il montre Bizerte, rasée quelque part sur l’occiput.) Bouge pas, toi, arrête de gigoter. Relève la tête, un chouia à droite... Et voilà ce brave général Alexander qui tombe dans le panneau avec ses Anglais, là où ce renard de Rommel remue le sable et du vent. Total : les Allemands foncent vers Alexandrie, haha !

Et il donne joyeusement un bon coup de poing sur le crâne du client. L’homme de la campagne jaillit debout, les yeux exorbités, sort en courant avec sa serviette autour du cou. Ses imprécations résonnent dans tout le quartier. Je me lève à mon tour et m’éclipse sans dire un mot.

(Août 1978. Je me trouvais à Harris, dans les Hébrides, Écosse. La date de mon mariage approchait, ma tignasse avait besoin d’un « rafraîchissement ». Je suis entré dans le salon d’un *hair dresser*. C’était un tondeur de moutons, avec des flocons de laine épars sur le sol. Il ne m’a pas tondu tout à fait. J’ai retardé de deux mois la cérémonie des noces.)

Le thème était : « À la manière de François Villon. » M. Rousseau a gardé ma copie pour la fin. Je me tasse sur mon siège. Il réclame notre attention, s’éclaircit la voix. Puis il se met à déclamer :

Je fus jadis amoureux

D’une dame jeune et jolie.

Lors lui donnai sur les lieux

Où elle faisait l’endormie

Quatre venues de reins joyeux.

Elle me dit d’une voix esbaubie :

— Encore un coup, le cœur le veut !

— Encore un coup ? Bon gré, ma mie !

*Mais, par sainte Marie,
Il ne fait pas toujours qui peut.*

Il marque une pause, puis reprend de plus belle :

Envoi

*Prince d'amour, je t'en supplie,
Si plus ainsi qu'elle m'accueille,
Fais que ma lance jamais ne plie !
Mais, par sainte Marie,
Il ne fait pas toujours qui peut.*

Il relève ses lunettes sur son front, me regarde pensivement. Même son sourire est pensif. Tout le monde me regarde. Il y a quelques ricanements, des rires francs ou gênés. Je ne suis pas le seul à être rouge de confusion.

— J'ai fort prisé votre prosodie, jeune homme, jusqu'aux tournures en vieux français. Villon doit en frémir d'aise dans sa tombe, il me semble. Ah ! ce *cœur le veut* ! Quant au fond...

Après le cours, il m'a pris à part, a quelque peu tourné autour du pot, le nez dans sa cravate.

— Si je puis me permettre... hmmm !... je ne voudrais pas être indiscret, mais hmmm !... la curiosité est un vilain défaut... hmmm ! quel âge avez-vous, mon garçon ?

— Quatorze ans, m'sieur.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Je vous dirais que le ministère de l'instruction publique m'a nommé dans ce pays de lumière et de soleil voici une dizaine d'années. Mais je vous avoue que je ne suis pas encore arrivé à appréhender la mentalité profonde des Arabes, en particulier leur développement, vous saisissez ?

— Oui, m'sieur. (Je ne comprenais rien à ces circonlocutions.)

— Je suis un fervent admirateur de Madame de Staël, 1766-1827. Elle disait : « En apprenant la prosodie d'une langue, on entre plus intimement dans l'esprit de la nation qui la parle. » Néanmoins, l'esprit arabe m'échappe tout à fait. Voudriez-vous éclairer ma lanterne ? Rien ne vous oblige à me répondre, naturellement.

— Oui, m'sieur, avec plaisir. (Non seulement je nageais pour de bon, mais je ne savais pas nager.)

— Vous êtes un bon garçon. Hmmm ! voilà... Sans vouloir le moins du monde heurter votre pudeur d'adolescent ou votre... comment dirais-je ?... votre sensibilité de musulman, j'aimerais vous poser une petite question : votre religion a pour objet, pour finalité, l'éducation, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. L'éducation.

— Physique ?

— Oui, monsieur. La patience, l'endurance. C'est le principe du jeûne du mois de ramadan.

— Ah ! je me disais aussi. Car, voyez-vous, à la lecture de votre texte, j'en ai conclu que vous étiez bien en avance sur vos condisciples européens. Je vous félicite, jeune homme.

Il a relevé la tête, m'a adressé un sourire entendu. Je l'ai regardé fixement. Et puis j'ai éclaté de rire. Je venais enfin de comprendre le contexte particulier qui avait conduit son raisonnement alambiqué. Comment le détromper ? Et que lui dire en vérité, sinon que ces choses-là personne, jamais, n'en parlait dans mon monde, et surtout pas mon père ?... et que moi, quatorze ans, j'ignorais absolument comment était constituée une femme, hormis ces deux renflements au niveau du buste qu'Allah gonflait de lait lors de la naissance d'un enfant ? Je riais de plus belle et le prof se mit à rire à l'unisson. Il était content de sa perspicacité. Il me serra longuement la main, d'homme à homme.

Bien sûr, cela me travaillait, en perte sèche. L'imagination galopait à bride abattue, précisément parce que je vivais dans l'inconnu le plus total. Je rêvais de prénoms – Aphrodite, Pénélope, Juliette, Yseult, Houriya, Abla, Diane, Ginger, Moira, Tiffany, Tess... –, de participes passés au féminin comme « émue », « enamourée », « éprise », de chevelures chatoyantes, de longs cils frémissants, d'aveux doux à mi-voix, de mains entrelacées, d'attentes de la fin de l'attente.

(Le rêve et la réalité peuvent-ils être vécus au même instant ? L'âge venu, je n'ai pas changé. Et, tout au long de mon existence, en Europe comme en Amérique, on m'a *expliqué* les Arabes, et plus particulièrement les Marocains dont l'ancêtre biologique serait un âne ou tout comme : bien montés, luxurieux et traitant leur épouse comme un objet sexuel ou au mieux comme une reproductrice. La preuve, c'est que l'Islam autorisait, recommandait la polygamie. Et, si ces gens-là voilaient le sexe faible, c'est parce qu'il était faible, C.Q.F.D. Ces étiquettes différentielles étaient le fait des hommes, de mâles constitués comme moi. Aucune des femmes que j'ai connues ne m'a jamais fait sentir ma différence d'Arabe, sous quelque latitude où je me sois trouvé. Et que n'ai-je fait pour affirmer mon identité en tous lieux et en toutes circonstances ! Mais loin de la connotation sexuelle, affirmation issue du doute ! La méconnaissance de tout un monde remontait loin dans le temps, jusque dans l'expression artistique. Et l'art n'a pas de frontières, n'est-ce pas ? En 1995, un mensuel m'a demandé un article pour le centenaire d'Eugène Delacroix. J'ai imaginé un dîner en tête à tête entre ce peintre « orientaliste » et un dénommé Fleun (« Untel » en français), censé être le conseiller culturel du sultan Moulay Abdel ar-Rahman, c'est-à-dire bien avant l'établissement du Protectorat. Voici l'article :

J'avais rédigé un long rapport à mon maître, le souverain de l'Empire chérifien, que Dieu le glorifie ! Et puis, réflexion faite, je l'ai brûlé dans l'encensoir qui avait parfumé de benjoin et d'aloès le sieur Eugène Delacroix en signe de bienvenue dans ma demeure. Peut-être, en même temps que ses toiles, emporterait-il dans son pays la fumée de ses idées. Quant au roi, je lui ferai part de mes impressions lors d'un prochain conseil, oralement, en quelques mots. Ses responsabilités à la tête de la nation ne lui laissent pas souvent l'occasion de se distraire.

J'étais dans le salon, au centre d'un cercle de livres. Quand j'en terminais un, je le remettais là où je l'avais pris, en ouvrais un autre. L'après-midi touchait à sa fin ; par couples, des pigeons descendaient de la terrasse, se désaltéraient dans la vasque du patio, roucoulaient, remontaient vers l'azur à tire-d'aile. De là-haut, avec la grâce de Dieu, ils pouvaient sans doute voir cette France où l'on s'était battu naguère dans un théâtre pour le principe de la liberté dans l'art et qui, à présent, envoyait sur nos côtes une escadre de guerre. Je venais d'achever La Préface des Orientales et j'attaquais le premier acte d'Hernani, quand un léger bruit me fit lever les yeux : mon alguazil était en train de se déchausser, debout sur le seuil. Je fis « non » de la tête, de droite à gauche. Il reprit ses babouches et entraîna à sa suite l'artiste peintre que j'avais envoyé quérir. Il connaissait mes habitudes, mon ardent besoin de solitude lorsque j'avais un livre ouvert sur mes genoux. Je pus par conséquent lire à loisir ce drame romantique qui se concluait par trois cadavres. Je pensais à Shakespeare, à l'honneur, au respect de la parole donnée. Retentit l'appel à la prière du soir. Je la fis, oubliant toute contingence terrestre.

La nuit tombait ; çà et là, des serviteurs allumaient les lampes à huile. Je me levai et allai à la rencontre de mon hôte. Il fut surpris, agréablement, de m'entendre lui adresser la parole en français. Moi aussi, désagréablement : il n'entendait goutte à la langue arabe. Je remisai donc

dans un coin de mon cœur le Poème de l'hospitalité d'Al-Hariri que je m'apprêtais à déclamer et, tandis qu'une servante lui présentait la bouilloire et la bassine en cuivre pour ses ablutions, je m'enquis de sa famille et de ses amis – et est-ce que le grand Victor Hugo était l'un de ses amis ? C'était insensé, ces attaques dont il était l'objet de la part des beaux esprits.

— Rendez-vous compte, dis-je, même Honoré de Balzac y est allé de son fiel. Si ma mémoire est bonne, il a écrit ceci : « Victor Hugo ne rencontrera jamais un trait naturel que par hasard ; et à moins de travaux consciencieux, d'une grande docilité aux conseils d'amis sévères, la scène lui est interdite. » Qu'en pensez-vous, cher Monsieur Delacroix ?

S'il s'était montré évasif sur ses parents, sa tribu et son clan, il s'étendit longuement sur ses confrères qui n'avaient que leur plume pour exprimer leur art. Non, il n'aimait pas Victor Hugo, ni Lamartine, ni George Sand d'ailleurs. « Nous voulons inaugurer et sanctifier l'amour, disait l'auteur d'Indiana, cet amour perdu et profané dans le monde. » Le tajine de mouton aux olives concassées et au citron confit vint relever la culture, fort à propos. La « pastilla » la porta vers les plus hauts sommets d'un monologue de pensées qui, toutes ou presque toutes, convergeaient en fin de compte vers son art à lui : la peinture – la sienne d'abord. Il ne savait que faire de ses jambes. La table était ronde et basse, en bois d'arar incrusté de nacre. Il ne pouvait pas les glisser par en dessous. Et comme il ne s'était pas déchaussé, il ne pouvait pas les allonger sur le divan. Il était bien élevé. Au lieu de lui rafraîchir les idées, les sorbets qui clorent le souper eurent le don d'attiser l'inspiration de mon hôte. Il se mit à me parler du Maroc.

Pour la deuxième fois de la soirée, je fis « non » de la tête, de gauche à droite. L'alguazil qui se tenait sur le seuil dut transmettre mon message à l'orchestre que j'avais mandé dès l'aube. C'était pourtant la plus belle formation de musique andalouse.

— Oui ? demandai-je, la tête penchée de côté comme un oiseau à l'écoute du printemps.

— Oui, affirma-t-il avec passion. Quelle chance vous avez de vivre ici, en Barbarie ! Le naturel y est vrai, dépasse de très loin le pittoresque. L'ignorance des indigènes fait leur calme et leur bonheur. Ils sont plus près de la nature de mille manières... la beauté s'unit à tout ce qu'ils font. Nous autres Européens, dans nos corsets, nos souliers étroits, nos gaines ridicules, nous faisons pitié. La grâce se venge de la science...

Il disserta longtemps, emporté par un enthousiasme juvénile. J'écoutais, je méditais. Je ne lui fis pas l'injure de lui demander pour quelle raison précise la délégation française était venue nous rendre visite. Ce n'était pas dans la ligne de mes références. Et puis le roi n'avait-il pas ses conseillers politiques, de fins renards ?

— ... La supériorité, poursuivait-il, est du côté de la simplicité, de la résignation, de la majesté naturelle, du respect des traditions...

Ici, je faillis me lever et lui offrir une robe d'honneur. Je n'en fis rien : je pensais aux méandres de l'Histoire. Et si par hasard – qu'à Dieu ne plaise ! – les compatriotes de ce peintre débarquaient un jour chez nous pour consolider leur possession à l'Est et... pour nous « protéger », seraient-ils tous des artistes ? L'avenir ne me disait rien de bon. Je conclus :

— J'ai été ravi de passer ces quelques moments en votre compagnie.

Je lui donnai l'accolade et le reconduisis jusqu'à la porte d'entrée. Deux serviteurs nous précédaient avec des bougeoirs. Dans le vestibule, il y avait un tableau. L'art était-il une étude de la réalité – ou bien une recherche de la vérité ? Et, dans ce cas, quelle vérité ? L'homme qui était représenté sur cette toile, je le connaissais. Mais qui donc l'avait enturbanné à l'algérienne, à l'orientalomania, et attifé de vagues voilages de femme, rouges, ocre, jaunes et verts ? Et

pourquoi ? Pourquoi avait-il ce visage de terre morte, l'air si apeuré ? Ce brave homme était un joyeux luron dans la vie de tous les jours – cette vie « primitive » que Delacroix portait aux nues. On m'avait rapporté que des passants inoffensifs avaient bombardé à jets de pierres l'invité qui s'apprêtait à prendre congé de moi.

À toute force, pour l'amitié entre gens raffinés, pour la bonne entente entre nos deux peuples, pour l'honneur, il tenait à me faire don de son tableau. Je ne savais que répondre – répondre pour refuser sans le vexer. Ce fut Allah qui me sauva : juste à cet instant-là s'éleva l'appel à la prière de la nuit. Je tombai à genoux. La porte s'ouvrit et se referma. Gloire à Toi, Seigneur de l'univers !

CHERIF FLEUN,
CONSEILLER CULTUREL DE
S.M. MOULAY ABD AR-RAHMAN
p.c.c. Driss Chraïbi.

J'avais la tête farcie de rimes, d'iambes et de rejets, de mots désuets que je débusquais dans le Littré et surtout dans l'*Histoire de la langue française* de Brunot. Il m'est arrivé quelquefois de rédiger mes dissertations en alexandrins, ce qui faisait rosir mes professeurs de fierté et d'honneur. En dépit de la servitude et de la ruine morale de leur pays, ils n'avaient de cesse d'aller à contre-courant de l'Histoire et de nous enseigner avec de plus en plus de foi que la culture de la Métropole prenait racine dans le terroir du temps et que son souffle ne s'éteindrait jamais. Et moi, sans en avoir conscience, je leur renvoyais l'ascenseur. Mon père prenait connaissance des notes et des appréciations dans mon carnet scolaire. Il hochait la tête, ne faisait pas de commentaire.

J'écrivais des poèmes à tout va, surtout en cours de mathématiques, pendant que le prof couvrait le tableau noir de charabia à base de sinus et de cosinus. Et c'est au parc Murdoch, juste en face du lycée, que j'en donnais la primeur à mes copains, après avoir offert à chacun d'eux une cigarette Job. By, Rogard, Lucien Averseng, Tchitcho, Corraze, Tordjmann, Frioux, ils étaient presque tous des forts en thème et constituaient une sorte de cour. Ces sonnets et ces stances de mon adolescence, je ne les ai jamais relus par la suite. Averseng les recueillait au fur et à mesure et j'ai perdu Lucien de vue dans les années 40. Je ne sais si lui-même les a relus, devenu plus tard magistrat à la Cour de cassation. Ah la la ! ce que j'ai romantisé !...

— Pourrais-tu m'expliquer ce problème minime ? me demandait mon père. Comment se fait-il qu'il n'apparaît aucune note dans ton bulletin à propos des mathématiques ?

— C'est oral.

— Quoi ?

— On nous les enseigne oralement.

— Ah ?...

Je lisais aussi à tout va, jusqu'aux catalogues de Lanoma et des Manufactures de France, l'éphéméride dont je détachais quotidiennement un feuillet qui contenait un dessin humoristique (le professeur Nimbus) et une notice nécrologique (le saint ou la sainte du jour). Tchitcho était un catholique fervent. Et, au-delà de toute littérature, j'essayais d'appréhender l'âme des Français.

— Dis-moi, Tchitcho. Voici ce que j'ai lu ce matin : *Sainte-Eugénie Smet. Née à Lille en 1825, morte à Paris le 7 février 1871, fonde la congrégation des auxiliaires des âmes du purgatoire*. Je n'y comprends rien. Peux-tu m'expliquer ?

Il levait les yeux au ciel, laissait tomber :

— C'est un mystère.

La Trinité aussi était un mystère, et le Saint-Esprit, l'Assomption, la multiplication des pains, l'immaculée Conception. Cela ne m'avancait guère dans mon désir sincère de compréhension. Et pourquoi donc s'obstinait-on à nous enseigner des « sciences exactes » au lycée, dans la langue de Voltaire ? N'étaient-elles que des teintures propres à masquer la connaissance et à maintenir les jeunes indigènes comme moi à l'écart de tout débat de fond – avec ce corollaire pris à titre d'exemple : ce christianisme nourri de l'amour du prochain sous-entendait-il le colonialisme ? J'aimais beaucoup

Tchitcho. À chaque fois, il ajoutait :

— Il n’y a donc pas de mystère en Islam ?

— Non, répondais-je.

Juvénilement, nous nous lancions dans des discussions à l’emporte-pièce, avec l’aide de nos philosophes respectifs qui, avec un bel ensemble, tendaient à l’universalité de l’homme... tout en levant le lièvre qui se terrait sous les boisseaux de la foi. C’est à cette époque que j’ai commencé à pressentir – oh ! très confusément – l’existence du double langage, aussi bien dans le monde des Européens que dans le mien. Je rêvais d’écrire un roman policier, avec un détective sans foi ni loi.

Ma mère ferma le poing à moitié, porta à son œil cette espèce de lorgnette improvisée, me jaugea. Elle dit :

— L’un de tes bras ne cesse de s’allonger par rapport à l’autre. Le gauche, je crois bien, puisque tu es gaucher. Forcément ! Depuis tantôt trois ans, tu portes ton cartable à l’école, aller-retour qui plus est. Et il s’allourdit au fil des semaines et des mois. Tu as vraiment besoin de tous ces livres ? Tu ne retiens rien dans ta tête ? Elle est criblée comme un tamis ou quoi ?

J’eus droit à une bicyclette. (On ne disait pas « vélo », pas plus que l’on ne disait « voiture » pour « automobile » : c’était inconvenant. On qualifiait de « nationaliste » un patriote marocain ; le mot « résistant » n’avait de signification que de l’autre côté de la Méditerranée.) Ma bicyclette était un engin pesant, haut sur roues, pneus pleins, avec un porte-bagages, une plaque d’immatriculation, un petit miroir fixé sur le guidon, une trompe en guise de sonnette et des patins de frein en bois. Le problème était de m’y jucher, de le mettre en mouvement, puis de m’y maintenir en équilibre. Un ânier m’a aidé dans mes débuts, mes jambes pendant de tout leur long et faisant office de balanciers. Du Derb Spagnol à la ville européenne, le champ d’observation croissait et multipliait à vue d’œil, au rythme des événements.

Des réfugiés frais émoulus de France prenaient le frais à la terrasse des cafés, commandaient des consommations (Ambassadeur, Dubonnet, Noilly Prat, Bitter Campari) qui avaient le don de laisser pantois les serveurs, regard vague et bouche ouverte. « Tout de suite, m’sieur », disaient-ils, et ils leur apportaient une pleine chopine de bière La Cigogne, avec une soucoupe de sprats. Les petits cireurs ne comprenaient pas que des godasses qui avaient tant voyagé depuis l’autre continent n’aient pas besoin d’un petit coup de brosse. « Ce sera vite fait, m’sieur, elles vont briller comme la joie, et ton visage du même coup. » Ils essayaient d’engager la conversation afin de les mettre à l’aise, et surtout pour obtenir les dernières nouvelles de première main sur l’état de la guerre. « Dis, m’sieur, Moscou c’est loin de Paris ? Ils galopent vite, ces Allemands ! » Je garais ma bicyclette le long du trottoir, posais des questions polies. Le visage de ces nouveaux venus restait fermé en dépit de ma bonne mine et de mon emploi de l’imparfait du subjonctif.

Les réfugiées étaient repérables de très loin, sans commune mesure avec les Françaises installées ou nées dans notre pays. Elles portaient un petit chapeau à voilette, un renard autour du cou, des bottines à boutons, un manteau de fourrure. Le ciel était limpide, le soleil éclatant. Peut-être transportaient-elles sur elles toute leur garde-robe. Miloud, le boucher du quartier Maarif, avait une autre version, qu’il tenait de son cousin établi dans une ville appelée comme ça « Düsseldorf ». Il expliquait à qui voulait l’entendre que les Allemands avaient fait main basse sur les bonnes choses de la vie (forcément, ils étaient vainqueurs) et qu’ils n’avaient laissé aux Français que les bas morceaux pour se nourrir : les rats musqués, les loups, les renards et autres bêtes féroces des bois. La preuve, c’est que les femmes affichaient leurs dépouilles sur le dos. Se proposent-elles de les vendre au souk, je vous le demande. Nous avons des tapis et des peaux de mouton.

Vint le printemps des rumeurs, corroborées par des témoignages du nord au sud du Royaume. Fès était en émeute, Allal el-Fassi et les grands bourgeois voulaient secouer le cocotier du Protectorat. La répression était sanglante. Sous les ordres d'officiers de la coloniale, les tirailleurs algériens nettoyaient la vieille médina à la baïonnette. Musulmans, ils pouvaient se permettre d'entrer dans les sanctuaires. Ils se considéraient comme des Français de par la législation, un grade supérieur en regard des Arabes de chez nous. Leurs maîtres les surnommaient « les dogues de l'Empire ». Nous, on les appelait les *whouch* (les sauvages). Les ruelles de la cité millénaire étaient très étroites, un véritable labyrinthe. De quartier en quartier, les lourdes portes s'étaient fermées l'une après l'autre sur eux. Et, des terrasses, on lançait droit sur leurs têtes des braseros garnis de charbon incandescent. Le quartier des Attarine (les parfumeurs) flambait. Des volutes d'encens, d'aloès et de benjoin couraient jusqu'au Rif. Des émeutiers étaient acheminés vers le camp de concentration de Boudnib, celui-là même qui avait accueilli les ressortissants italiens avant l'Armistice. Mes camarades de lycée n'étaient pas au courant de ces bavures. Les journaux n'en faisaient pas mention. Ce n'était donc que des bobards. J'étais très perplexe. Que devais-je croire : l'oral ou l'écrit ?

Des collaborateurs (autant dire des délateurs), il n'en y eut pas beaucoup au Maroc à cette époque-là. Mais il y en eut. Le nom d'un certain Boniface, le nouveau contrôleur civil, était sur toutes les lèvres. Il avait un réseau d'agents, la haute main sur la police. La suprême insulte qu'on pouvait faire à quelqu'un était de lui jeter à la face : « *Revêts une djellaba blanche et monte voir Boniface pour vendre tes frères.* » Mais le téléphone arabe fonctionnait à plein rendement : les patriotes étaient souvent renseignés bien avant ceux qui se proposaient de les dénoncer. Considéré jusqu'alors comme un juriste versé dans les sciences religieuses, un imam eut la tête tranchée d'un coup de cimeterre, en pleine mosquée. On récita à l'unisson « La Prière de l'Absent ». Dans sa miséricorde infinie, Allah pardonnerait peut-être à ce traître, né au sein de l'Islam et professant l'Islam. *La Vigie* et *Le Petit Marocain* ne soufflèrent mot de cette mort d'homme, tout occupés qu'ils étaient à détailler la nomenclature des professions interdites désormais aux juifs de notre pays.

Elalej occupait la maison voisine de la nôtre. J'allais de temps en temps chez lui, fasciné par ses tours de prestidigitation. C'était un quadragénaire très serviable, au-dessus de tout soupçon.

Jusqu'à l'indépendance, il glissa entre les filets de l'organisation La Main Noire, bras armé de la Résistance.

(1957. Je faisais mes débuts de producteur à l'O.R.T.F. À la recherche d'un disque, j'ai pris un jour l'ascenseur et je me suis arrêté au dixième étage de la tour centrale. Le directeur de la discothèque arabe m'a accueilli dans son bureau avec un grand sourire. Elalej.)

Réfugiées de France, une jeune femme et une adolescente firent leur apparition au lycée à quelques jours d'intervalle. La première était notre nouvelle prof de physique. Rouge pivoine au bout de cinq minutes de cours, elle m'envoya avec un mot chez le censeur en me traitant de malotru. Je n'y comprenais rien. Qu'avais-je donc fait, sinon d'attacher mon regard à son aisselle dès qu'elle avait levé le bras pour écrire au tableau ? J'étais éberlué, pantois devant cet attribut féminin que je découvrais pour la première fois : une petite fourrure. Dès le lendemain et jusqu'à la fin de l'année scolaire, elle s'arrangea pour porter une robe ou un chemisier à manches longues, malgré la température ambiante. Ses yeux n'ont plus jamais rencontré les miens.

La gamine était de mon âge, très blonde avec une natte dans le dos. Le teint pâle, les yeux cernés. Elle portait un corsage à pois, une jupe plissée bleu marine et des chaussettes tirées jusqu'aux genoux. Elle ne me fit ni chaud ni froid. Les filles ne m'intéressaient pas. Je n'en connaissais aucune. Elle s'assit à côté

de moi et ce fut bien autre chose. Une onde courut soudain le long de mon dos, une sorte de picotement glacé et brûlant à la fois. Mon cerveau se vidait tandis que gonflaient mes lombes. Ce fut juste à cet instant-là que le professeur de géographie m'appela au tableau.

— Je n'ai pas appris ma leçon, monsieur.

La jeune fille n'était pas spécialement belle, ne me regardait pas. Rien en elle, absolument rien, ne suscitait l'excitation. Mais elle se trouvait à quelques centimètres de mon corps et mon corps répondait au-delà de l'expression.

— Chraïbi, je vous ai demandé de venir au tableau. Levez-vous !

J'en étais bien incapable. Mentalement, je récitais à la volée le chapitre coranique du « Trône », je priais Allah de me refroidir.

— Je n'ai pas appris ma leçon, répétai-je. Mettez-moi zéro.

— Je vous ai dit de vous lever.

Comment aurais-je pu le faire ? En désespoir de cause, je m'adressai au responsable de mon désarroi. En marocain, à haute voix. Quelque chose comme :

— Couché, fils de bourricot ! Plie-toi, voyou, rentre dans ta coquille ! *Fissa !*

— Plaît-il ? demanda le prof.

— Une bouffée de chaleur, monsieur. Je faisais ma prière pour l'apaiser.

— Je vais vous conduire à l'infirmerie, proposa-t-il, inquiet.

— Ce n'est pas la peine, monsieur, ça va passer.

Et cela passa, un petit quart d'heure de marchandage entre Allah et la nature durant lequel je respirai calmement, lentement, tout en énumérant à voix haute les départements français. À partir de ce jour-là, je pris l'habitude d'arriver le dernier. Je repérais la petite blonde et je m'installais loin d'elle, le plus loin possible. Longtemps je me suis demandé si elle aussi avait le dessous des bras garni. Mes poèmes de cette époque célébraient la chevelure, l'une des splendeurs de la femme.

(Le regretté François-Régis Bastide, écrivain, ambassadeur de France, avait un jour fait allusion – avec comme des pincettes dans la voix – à cet « ornement » dont était munie l'aisselle de la violoniste Ginette Neveu. Il avait assisté à l'un de ses concerts et elle était vêtue d'une robe du soir à manches courtes. J'ai connu Ginette Neveu, quelques semaines avant sa mort dans un accident d'avion. Si son violon était magique, tout en elle était musique. Tout.)

Une jeune fille de France souhaitait avoir un correspondant marocain de son âge. Le rôle m'échut, j'étais le seul Marocain de la classe. Elle habitait en Haute-Savoie. Elle avait seize ans, moi aussi. Son père était mort au début de la guerre. Elle était l'aînée d'une famille de trois enfants – trois filles. Elle aimait beaucoup sa grand-mère, elle l'appelait « nounou ». Elle ne parlait pas de sa mère. Sa lettre me parvint dans une enveloppe recollée avec une bande adhésive. Son prénom était Sabine.

Je remplis d'encre verte le réservoir de mon stylo et j'écrivis des pages et des pages. Je lui décrivis la médina de long en large, par la vue et l'odorat : le blanc des façades ; l'ocre des trottoirs en terre battue ; le roux des pelages d'ânes, les écheveaux de laine tendus dans les échoppes comme des tentures ; l'or, le safran, le carmin, l'orange soutenu, les tons et les reflets des rayons de soleil dansant sur les épices en vrac dans les corbeilles ; les senteurs de musc, de pétales de rose, de benjoin ; le fumet si enivrant des brochettes en train de grésiller sur un feu de charbon de bois sur des braseros, à l'air libre. Je gardai la description par l'ouïe pour une prochaine correspondance. De moi personnellement, je ne dis rien – excepté mon nom et mon adresse.

Sabine ne répondit pas à ma lettre. Ni aux suivantes – trois ou quatre, je crois bien. Elle avait sans doute trouvé un autre correspondant.

Ma mère se mit à me prêter de plus en plus d'attention, à m'entourer de soins comme si j'étais encore un petit gamin. Elle glissait un coussin brodé derrière mon dos, me coiffait à l'aide de son peigne en corne, me bordait au lit. Ce faisant, elle n'arrêtait pas de parler, de tout et de rien, simplement pour le plaisir des mots. Souvent, elle partait d'un éclat de rire, frais et cristallin comme une source de montagne. Je m'associais à son rire, sans comprendre ce qui avait provoqué son hilarité subite – et la mienne par voie de conséquence. D'elle, je pouvais tout accepter, je ne demandais qu'à accepter. Elle était *elle*, sans fioritures ni salamalecs.

Elle était persuadée que de tous les organes qu'Allah avait mis dans le corps de l'homme, c'était le foie qui était le plus essentiel, le siège de la bonne humeur et de l'équilibre physiologique. (Psychologique ? elle ne connaissait pas ce terme, mais elle employait des périphrases qui le cernaient de près.) Elle me gava du jour au lendemain de foie : de mouton, de coq, de lapin. Elle accommodait ce viscère de trente-six manières, au jugé, au gré de son inspiration. Sa recette préférée nécessitait trois ou quatre heures de temps : une marinade à base d'huile d'olive, de cumin et d'oignon rouge pilé au mortier ; puis une cuisson à l'étuvée dans le haut du couscoussier ; et, quand le foie était à point, elle le grillait sur le brasero. « Mange, mon grand ! ça développe l'intelligence et la quiétude, ça libère le cerveau des ombres des pensées inutiles. À ta santé ! la vie est belle. »

Elle se levait à l'aube, réduisait en poudre une herbe connue des seules femmes de sa génération, la mélangeait à la farine, pétrissait longuement la pâte. Et elle m'apportait des petits pains tout chauds au saut du lit. « Mange, mon grand, et que la paix d'Allah descende en toi ! » Je dois reconnaître que c'était délicieux, quoiqu'un peu âcre – disons : amer. Je reconnais aussi, intimement, que durant le jour je n'avais plus de bouffées de chaleur et que, la nuit, des rêves de Paradis remplaçaient de plus en plus souvent les rêves lubriques. Je ne posais aucune question à ma mère : elle était sacrée. Mais elle allait au-devant de mes questions informulées, y répondait sans répondre. Quelque chose comme : « Tu as le temps, tu as tout le temps du temps. »

Elle s'asseyait en face de moi dans mon bureau, joignait les mains sur ses genoux et me regardait faire mes devoirs, m'écoutait réviser mes leçons à mi-voix. Et c'était cela le plus dur pour elle, contre sa nature : retenir sa langue tant que je n'avais pas terminé. Parfois, elle levait le doigt, laissait échapper un « Hmmm » dubitatif, prenait son courage à deux mains pour dire : « Ça va prendre encore longtemps ? » Elle ajoutait aussitôt : « Oh ! Excuse-moi. » Je refermais enfin mes livres et mes cahiers et elle battait des mains. « Je suis bien contente pour toi » – et, sans transition aucune, elle reprenait la parole, là où elle l'avait interrompue une ou deux heures auparavant, telle une voiture en stationnement moteur tournant au ralenti.

Que me racontait-elle donc au fil des jours, chaque fois que je revenais du lycée ? Rien et tout à la fois, des bribes de phrases apparemment sans importance, enchaînées les unes aux autres dans le temps et dans l'espace, une sorte d'écheveau de laines diverses et de différentes couleurs, très compliqué, très emmêlé, mais dont elle connaissait de science certaine le fil conducteur. À ses sautes intempestives du coq à l'âne et d'un sujet à l'autre, d'une énumération d'une infinitude de détails à l'absence totale de toute conclusion, j'avoue que je ne comprenais pas grand-chose ni par mes oreilles ni par la pensée. Où voulait-elle en venir ? Et d'où était-elle donc partie, d'où ? Et comment faisait-elle pour retomber à chaque fois sur ses pattes, avec le sourire et cet éclat espiègle dans les yeux ? Connaissait-elle le lien mystérieux qui pouvait exister entre l'une et l'autre de ses paroles ? Par exemple : que venait faire ma moustache naissante dans l'épisode (en plein milieu) de son voyage de noces à dos de jument ?

— Exactement, dit-elle. Nous changions de monture à chaque étape, mais c'étaient des bêtes de selle

de chez nous. Aucune commune mesure avec une jument de France, qui ne sait hennir qu'en français.

— Quoi ? demandai-je, les yeux ronds.

— Évidemment, répondit-elle. Cela tombe sous le sens. Tu ne vois pas ?

Je ne voyais pas. Rien. Rien de rien.

Un après-midi de juillet, elle me demanda de l'aider à étendre le linge. Je montai la rejoindre sur la terrasse. Il n'y avait que trois serviettes et deux taies d'oreiller dans le baquet en bois, si je me souviens bien. (Ce n'était pas le jour de la lessive.) Nous saisissons à quatre mains la pièce essorée et nous tirions de toutes nos forces afin de faire disparaître les plis. Elle se hissait sur la pointe des pieds pour essayer de se mettre à ma hauteur, et je me baissais quelque peu en voûtant le dos. Je la dépassais d'une vingtaine de centimètres. Puis, d'un commun accord, nous suspendions la serviette ou la taie sur la corde. Le soleil était blanc, le linge se mettait presque aussitôt à fumer. Quand il n'y eut plus rien à suspendre, ma mère Regarda de tous ses yeux ce qui se passait sur la terrasse de la maison voisine, de l'autre côté de la rue. Elle dit :

— Tiens ! Elles répartissent le blé dur sur un drap pour l'ensoleiller avant de l'envoyer au moulin. Ce n'est pas une mauvaise idée, je devrais en faire autant. C'est la mère et la fille, elles s'entendent à merveille. Les Saadani, une bonne famille de Tétouan. Je suis sûre que Thouriya ne se teint pas les cheveux au henné, elle n'en a pas besoin. Je l'ai toujours connue ainsi, avec sa chevelure flamboyante. Bien sûr, elle a des taches de son sur le visage, mais cela fait joli, tu ne trouves pas ? Surtout avec ses yeux couleur écureuil... à moins qu'ils ne soient bruns tout bonnement ? Ma vue décline. Elle baissait constamment les yeux quand je suis allé prendre le thé chez sa mère, prendre le thé et parler de choses et d'autres. Qu'est-ce que je te disais ? Ah oui ! Elle s'appelle Thouriya, elle va avoir treize ans, une perle de beauté et de douceur. Mon foie s'est gorgé d'émotion rien qu'en la regardant. Je n'ai pas hésité une seconde : je la considère désormais comme ma fille. J'en ai touché un mot à ton père, mais tu connais ton père. Il a simplement dit : « Aha ? » Ce qui signifie qu'il serait tout à fait d'accord... À condition que tu termines avec honneur ces satanées études que tu suis chez les Français depuis le temps des temps. Dépêche-toi, mon grand, elle t'attend.

Je fis la connaissance de Raymond Roche au parc Murdoch, un matin d'avril 1942. Dix ans plus tard, je rapportais certains de ses propos en épigraphe à mon premier livre, *Le Passé simple* :

« *Et le pasteur noir me dit :*

— *Nous aussi, nous avons traduit la Bible. Nous y avons trouvé que Dieu avait créé les premiers hommes de race noire. Un jour le Noir Caïn tua son frère Abel. Dieu apparut à Caïn et lui dit : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » Et Caïn eut une telle frayeur qu'il en devint blanc. Et, depuis lors, tous les descendants de Caïn sont des Blancs. »*

Roche avait la soixantaine, une couronne de cheveux neigeux autour d'une tonsure rose, le visage poupin, les yeux d'un bleu très clair. Sa canne en bambou à pommeau d'argent, il ne l'utilisait pas pour marcher, ni même pour s'asseoir ou se relever. Il la plaçait derrière son dos et, penché ainsi en arrière, il contemplait les gens avec une espèce de recul. Parfois, il la pointait ici ou là, principalement vers une partie anatomique, afin d'appuyer ses propos. Le jour où nous nous rencontrâmes, je me dirigeais vers mon banc familial. Il y était assis. Je m'arrêtai, surpris, indécis. Nous étions à quelque vingt mètres l'un de l'autre. Il leva sa canne, désigna mon entrejambe. Il dit :

— Les tabous de l'islam valent bien ceux du christianisme, je présume. Le plaisir se consomme en tapinois, surtout à ton âge, jeune homme. S'il en reste des traces, elles ne peuvent être que sèches.

Je baissai la tête, ahuri. Et puis je la relevai : je venais de comprendre. Ma pudeur était si exacerbée – et depuis si longtemps – que j'éclatai d'un rire libérateur. Ce fut ainsi que nous liâmes connaissance. J'allai m'asseoir à côté de lui. Il m'ébouriffa les cheveux en m'appelant « tête de mouton » (plus tard, je fus pour lui « tête de Boche »). Nous passâmes une fin d'après-midi très agréable à deviser à bâtons rompus. Au moment de nous quitter, il me dit :

— As-tu entendu parler de Freud ?

— Vaguement, répondis-je. Il n'est pas au programme.

— Avant de l'aborder, je te conseille de lire quelques romans de science-fiction. J'en ai tout un carton chez moi, je te les prêterai volontiers. Le personnage qui incite les autres à se confesser à lui, et qui leur procure ainsi une sorte de catharsis, n'est évidemment pas limité au monde de la science-fiction. Dans la vie réelle, il peut être incarné par le psychanalyste. Ou par le curé ou l'imam dans les sociétés dites primitives, c'est-à-dire celles qui ne connaissent pas encore ce vieux Sigmund Freud. À demain !

Il venait de France. Plus exactement, il prit la résolution de rebrousser chemin au moment où le navire battant pavillon panaméen, à bord duquel il avait voyagé depuis le Tonkin, demandait l'entrée au port de Bordeaux. Il était accoudé au bastingage et ses yeux étaient gonflés de larmes. Un passager du nom de Dupontet lui avait entouré les épaules de son bras, lui avait murmuré à l'oreille : « Eh oui, cher ami ! cela doit vous faire quelque chose de revoir la patrie après une si longue absence. – Ce n'est pas cela du tout, lui avait rétorqué Raymond Roche. Je pleure parce que je vais bientôt revoir tous ces cons qui sont censés être mes compatriotes. » C'est ce qu'il me dit, avec un sourire désarmant. Un autre bateau, un céréalier marocain, partait pour Casablanca le lendemain. Roche le prit sans même récupérer ses bagages. S'il évoqua le souvenir de son compagnon M. Dupontet, qui l'avait bassiné avec ses

problèmes de foie durant tout le voyage, ce fut sans appuyer : il avait vingt ans de plus que sa femme et jouissait de la réputation de posséder une belle paire de cornes – une collection d'andouillers qui s'étaient allongés de trois à quatre centimètres au cours de la traversée. Mais, catholique fervent, il prenait son mal en patience dans l'espoir d'être canonisé un jour. En plus de son mal de foie, il souffrait d'un ulcère à l'estomac. C'est ce que me dit Roche. Rentré chez moi, j'ouvris le dictionnaire. Je connaissais la signification du mot « corne », mais « andouiller » ? La femme en question (« appétissante et cruche ») se faisait appeler Mona Lisa par les intimes.

— Elle avait une tête de sainte Marie, ajouta Raymond Roche. Le problème, c'est qu'avec son Joseph d'époux, elle n'avait pas encore trouvé de Gabriel pour fonder une nouvelle religion.

Il était juge itinérant. Il avait beaucoup vécu, beaucoup voyagé, dans toutes les colonies. Magistrat, il se faisait un devoir – et un malin plaisir – d'appliquer strictement la loi... en déterrant du Code pénal certains articles qui donnaient un éclairage inattendu à d'autres articles et les abrogeaient légalement. Il me raconta qu'un jour, dans un pays africain, il avait eu à juger un autochtone accusé d'avoir commis l'adultère avec dix-sept chèvres. Il tint à me préciser que, dans le dossier, le greffier avait pudiquement barré les mots du rapport du gendarme (« ... enculé dix-sept biques ») les avait remplacés par « ... eu des rapports contre nature avec dix-sept chèvres ». Roche avait fait comparaître l'épouse du délictueux. Elle ne voyait pas d'inconvénient à la chose. Il prononça donc en son âme et conscience la sentence suivante qui eut le don de rendre verts les Blancs bien-pensants du tribunal : « De par mon pouvoir discrétionnaire, avait-il prononcé, et suivant l'article untel, alinéa 3, paragraphe B, ce sera dix-sept acquittements. La séance est levée. »

Ses compatriotes n'avaient de cesse qu'ils n'aient obtenu sa révocation du lieu de juridiction où il sévissait. Et c'était exactement ce qu'il demandait : aller *rétablir* la loi ailleurs. Il put ainsi parcourir les belles possessions françaises et étudier à loisir le comportement zoologique des civilisateurs envers les indigènes. Ce fut l'épithète qu'il employa : zoologique. Et, sans avoir à les juger, il s'ouvrit aux autres cultures. « Une grillade de serpent, me dit-il, vaut bien une sole meunière, sinon davantage. » À son arrivée, il était vêtu d'un gilet tissé en raphia et d'un pantalon annamite bouffant. Il les troqua très vite contre une djellaba brune du Rif et se chaussa de sandales. Il tourna le dos à la ville européenne où il ne revenait que tard le soir : il logeait chez sa sœur, grande bourgeoise, mariée à un notaire qu'il me décrivit comme « jaunâtre jusque dans ses convictions ». Et il partit à la découverte de la médina. Je le voyais souvent assis en tailleur dans une échoppe, sirotant du thé au *chiba*, cette herbe des amis que l'on faisait infuser en lieu et place de la vulgaire menthe dont se délectaient à l'occasion les coloniaux blanchis sous le harnois. Son déjeuner, il le prenait dans une gargote : un pain d'orge qu'il fendait en deux dans le sens de l'épaisseur à la manière des Marocains et dont il garnissait l'intérieur de brochettes de viande hachée avec du cumin et de l'oignon piquant et qui avaient la configuration de cigares – la nourriture de fête des gens du peuple. Il mangeait avec les doigts, buvait du *leben*, au goulot d'une cruche, pour faire descendre les bonnes choses de la vie. Il disait : « *Bismillah !* » avant de commencer son repas, « *Alhamdoulillah !* » quand il le terminait. Et il riait en conversant avec les autres clients et ils riaient eux aussi. Tout le monde était de bonne humeur avec la grâce de Dieu, à l'intérieur comme à l'extérieur de la gargote. Oui, les passants avaient tendance à se transformer en badauds. Il y en avait même qui ôtaient leurs babouches, entraient, s'asseyaient près de Raymond Roche, lui serraient la main et restaient là, à se payer une pinte de bon sang. Je fus témoin de ce phénomène de convivialité un jour que j'empruntais par mégarde un autre itinéraire pour me rendre au lycée. L'hilarité était générale, s'entendait depuis le coin de la rue. Roche parlait des caleçons longs du maréchal Lyautey et des petits « *ça glisse* » dont se composait sa cour. On se tapait sur les cuisses, on hoquetait de rire. J'aurais bien voulu en savoir davantage sur ces « *ça glisse* », mais j'étais pressé. C'était le jour des examens trimestriels.

Il apprit l'arabe en quelques semaines, l'arabe de la rue aux images hautes en couleur. Je fus presque

d'accord avec lui, quoique avec une certaine réticence, l'arabe classique qu'employaient les officiels pour s'adresser à la nation passait par-dessus la tête du commun des mortels. « Cela constitue donc un double langage, me dit-il. Et le double langage est source d'hypocrisie. » Je ne sus que répondre. Il ajouta pour élargir le débat :

— Nous avons subi le latin que les scolastiques et autres gens d'Église ont utilisé pendant des siècles. Et le latin devenu langue morte, nous avons cru naïvement que la langue de Voltaire était débarrassée de l'hypocrisie. Que non ! Elle est restée hypocrite, et double, de plus en plus double au fur et à mesure que s'est étendu l'Empire français. Mais il faut remonter jusqu'au célèbre *Connais-toi toi-même* de Socrate. C'est ce précepte qui a berné tout l'Occident et qui a déterminé sa civilisation à base de nombrilisme. Le plus bel exemple littéraire en est Rudyard Kipling, né en Orient.

Il me fit lire *Le Journal d'une femme de chambre* et *Le Jardin des supplices* d'Octave Mirbeau, *Bel ami* de Maupassant, *Les Aventures du roi Pausole* de Pierre Louÿs, quantité d'ouvrages à ne pas mettre en toutes les mains comme *King Ping Mei* d'un anonyme chinois et *Le Livre de Gomorrhe*, scabreux s'il en fut, dû à un canonisé catholique du nom de saint Pierre Damien, né à Ravenne en 1007, mort à Faenza en 1072. Je lisais, je frétiliais, je me posais de plus en plus de questions. Et ces questions constituaient peut-être des réponses. D'Émile Zola qui était à l'honneur à l'époque et dont se repaissaient mes camarades (Tchitcho surtout), Roche ne retenait que la lettre ouverte intitulée *J'accuse*, qui, selon lui, devait être enseignée dans tous les établissements scolaires en lieu et place de sa tonne de prose « laborieuse et balourde ». J'étais de son avis, *L'Assommoir*, *Nana* et *La Bête humaine* me restant encore sur l'estomac, en dépit d'autres lectures ultérieures plus digestes. Les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau étaient notre lot quotidien en classe de seconde. Passe encore pour son introspection en arabesques, mais je n'arrivais pas à comprendre pourquoi on qualifiait son style de musical.

— Il faudrait poser la bonne question, me dit Raymond Roche. Où est le style ?

Mes copains ne le fréquentaient pas trop. Ils étaient comme gênés en sa présence. Lucien Averseng prétendait qu'il avait l'œil égrillard – plus exactement, une lueur ironique dans le regard. Corraze, l'humoriste de la bande, aimait bien nous mettre en boîte. Comme tous les humoristes, il fut le premier à lâcher prise le jour où il dut rire à ses propres dépens. Il ne revint plus au parc Murdoch, ni le lendemain ni plus tard. Un à un, les autres suivirent son exemple. La période des examens approchait. Frioux dissertait sur l'issue de la guerre qui ne faisait aucun doute, un exposé détaillé et quelque peu fluctuant au gré des événements. Il partit à son tour. Roche n'avait fait que l'écouter en souriant, sans prononcer un mot. Nous ne restâmes que deux privilégiés : Patrimonio et moi. Lorsque avec ma langue pointue je le pressais de questions sur ses pronostics de l'après-guerre, Roche se contentait de passer au crible les discours politiques des belligérants et de leurs affidés, de Hitler à Staline en passant par Churchill et Roosevelt. Il avait le talent rare de remettre les mots ronflants à leur place et, ce faisant, de les dégonfler et de les rendre suspects. Sa jubilation s'exerçait surtout à l'encontre du général de Gaulle. « Il doit disposer d'un dictionnaire spécial, dit-il. À chacune de ses harangues, il a le chic d'employer un nouveau vocable qui appelle l'exégèse. Son combat est littéraire. » Patrimonio partit le dernier en me donnant rendez-vous quelque part dans la ville. J'en fus affecté.

L'espace d'une semaine, je restai tout seul à deviser et à rire avec Raymond Roche. Puis trois Marocains de mon âge vinrent se joindre à nous : Lamrani, Mohammed Berrada et un étudiant en théologie qu'on surnommait le Fqih. L'un d'eux eut par la suite une haute destinée. S'il tombe par hasard sur ces lignes, qu'il sourie comme il le faisait autrefois, heureux de vivre et libre. Je sais bien qu'on récrit l'Histoire après coup, surtout celle des nations. Roche déambulait le long des allées du parc, précédé de sa canne. Nous marchions à ses côtés. Il nous écoutait tour à tour ou tous ensemble. Paisiblement, il mettait en parallèle nos idées conscientes et nos rêves fous pour nous amener à penser par nous-mêmes, par ce que nous voyions et ce que nous entendions, et non par ce qu'on nous enseignait

depuis l'enfance – ni même par ce qu'il disait, lui. Nous étions comme les disciples d'un nouveau Platon, jubilant. À quelque temps de là, le Fqih rasa sa barbe. J'eus peine à le reconnaître. Il entreprit plus tard des études de droit. Quant à moi, je m'aperçus que je n'écrivais plus de poèmes. Rien que de la prose. Je relus un soir des vers que j'avais commis :

*Quatre doigts dans la fourche ternaire à l'unique
Ignition du moi mal tu par des baisers...*

Je n'allai pas plus loin. Qu'est-ce que ça voulait dire, nom de Dieu ? Je déchirai tout. Un sonnet survécut à cette table rase. Même réduit en cendres dans le brasero de ma mère, il était encore là, dans ma mémoire. Pour m'en débarrasser, je le glissai un jour de l'an 1953 dans mon premier roman, *Le Passé simple*, tel quel, sans passage à la ligne. Aucun des nombreux chercheurs qui ont consacré des thèses à cet ouvrage n'a découvert l'objet du délit. Il faut croire que je l'ai bien caché, sans le cacher, comme la « lettre volée » d'Edgar Poe.

Roche avait refusé successivement sa nomination comme magistrat à Casablanca, assesseur à Marrakech, président au tribunal de grande instance à Meknès. Ce qu'il souhaitait était modeste, mais relevait de la coquecigrue selon sa hiérarchie : juge au bled dans le pays des Berbères, selon le droit coutumier. Un matin, il s'embarqua à bord d'un cargo espagnol en partance pour les Antilles. Il ne laissa pas beaucoup de regrets parmi ses compatriotes. Mes copains français revinrent au parc Murdoch. Mais je n'étais plus poète. Nous étions en novembre 1942.

Les Américains débarquèrent chez nous le 8 novembre 1942. La date s'imprima dans notre mémoire collective en lettres de feu – un feu d'artifice. La sirène retentit à l'aube, couvrant la voix des muezzins qui lançaient l'appel à la première prière de la journée. D'un seul coup, les mosquées se vidèrent de leurs fidèles, les maisons de leurs occupants. Tout le monde était dans la rue pour assister au spectacle. Les commentaires allaient bon train : les cow-boys de Hollywood n'allaient pas tarder à déloger nos protecteurs et à prendre leur place par la même occasion. Ils apportaient avec eux l'indépendance et une notion qu'ils avaient fini par dénicher dans les grimoires de la Grèce antique : la démocratie. C'est ce que proclamait le rabbin du quartier Ait Yafelman à qui voulait l'entendre. Il était muni d'un porte-voix, juché sur une charrette. Précédé de son tambour qu'il battait à mesure, le crieur public qui possédait ses lettres hurlait à tous vents que, dans la ville européenne, « l'espoir changeait de camp, le combat changeait d'âme ». On prenait les paris, les pièces de monnaie changeaient de mains à toute vitesse. Quelques drapeaux chérifiens faisaient leur apparition aux carrefours, on en confectionnait d'autres à la hâte et à la diable dans les échoppes : n'importe quel tissu tirant sur le rouge faisait l'affaire, il suffisait ensuite de tracer en son centre une étoile de couleur plus ou moins verte. Mon encrier vert fut accueilli comme une offrande par la foule, on appela la baraka d'Allah sur ma tête. Sporadiques, des tirs de mitrailleuses éclataient entre ciel et terre. « C'est des colts, criait le voisin, des 9 coups. » Là-bas, le canon d'El-Hank se mit à tonner. « Ils se sont enfin réveillés, les Frankaouis. Ils commencent à se défendre avec leur pétoire. »

Ma mère refusait obstinément de se joindre à la liesse populaire. Elle avait bien essayé de téléphoner pour avoir des nouvelles de première main (l'une de ses amies habitait dans le quartier du port), mais la ligne était coupée. Chaque fois que je lui adressais la parole, elle agitait la main pour m'imposer silence : elle était rivée au poste de T.S.F., l'oreille collée au diaphragme d'où ne sortaient que des crachotements et une espèce de miaulement de moulinette. Pourtant, elle tournait tous les boutons de l'appareil, enfonçait les touches, vérifiait que la prise de terre et celle de l'antenne se trouvaient là où il le fallait. À un certain moment, elle les inversa – pour obtenir les mêmes bruitages. J'essayai de plaisanter. Je lui dis :

— Le speaker n'est plus là. Il s'est sauvé. Il est à Vichy à l'heure qu'il est.

Elle enleva de son poignet l'un de ses bracelets et me le lança à la tête. Puis, vive, elle s'élança vers l'escalier, criant par-dessus l'épaule :

— Ça doit être la grande antenne... je vais voir sur la terrasse.

Je l'y rejoignis. Par moments, le ciel étincelait d'étoiles diurnes. C'était beau, mais ça ne durait guère. Une douille en cuivre tomba à nos pieds, de la dimension de mon index. Ma mère la ramassa, la considéra. Elle dit :

— Je cherchais depuis longtemps un étui pour mon kohol. Et le voici. Et dire que cette manne, Allah l'a confiée à des messagers qu'il est allé chercher jusqu'en Amérique !

Dans les heures qui suivirent, d'autres mannes tombèrent du ciel au passage d'un avion vrombissant : des tracts qui firent le bonheur des épiciers, de quoi emballer pépites et cacahuètes pour des semaines et des mois. J'en lus un, rédigé en anglais et en français, *recto verso*. Pas un mot en arabe. Il est vrai que

nous n'étions pas des belligérants, que nous ne possédions pas d'armes et que nous n'avions pas à les déposer par conséquent. Au milieu de l'après-midi, les tirs s'espacèrent, s'estompèrent puis se turent. L'homme à la voix de stentor parcourait le quartier en faisant résonner son tambour : « Le combat a cessé, braves gens... Le combat a cessé faute de combattants. » Je descendis, prêtai l'oreille à la rumeur de la rue. Les avis étaient unanimes : les Frankaouis venaient de livrer un baroud d'honneur, pour la forme et rien de plus ; les Américains étaient leurs cousins ; ils s'étaient reconnus, avaient pactisé ; ils étaient en train de fêter leur victoire commune et de mettre la dernière main au communiqué commun que lirait ce soir le speaker de service à la radio d'État et qui figurerait en première page dans les journaux demain matin... Les Allemands, dis-tu ? ce sont aussi des cousins, aux uns et aux autres... Dans un an, dans dix ans, l'Allemagne va être la plus grande alliée de l'Amérique, et de la France par-dessus le marché... Pourquoi ils se battent entre eux depuis des années ? ben, j'en sais rien, moi... va leur demander...

Mon père n'avait pas ouvert la bouche de la journée. Ce fut à peine s'il prit part à notre repas de midi. Il annotait des documents, alignait des chiffres sur un calepin. Avant le dîner, il déplia un petit tapis, fit ses cinq prières quotidiennes, plus une surrogatoire. Il salua l'humanité à sa droite, l'humanité à sa gauche. Puis il me dit :

— Je t'accompagne demain matin au lycée. À table !

— Mais j'ai mon vélo.

— Je t'accompagne.

De la médina au lycée Lyautey, nous fûmes arrêtés à trois barrages successifs. Au premier, il y avait des policiers marocains, avec jambières kaki et gourdins. Ils portèrent l'index à leur képi, « Bonjour, Si el Haj Fatmi ! », levèrent la barrière et nous laissèrent passer. À l'entrée du quartier Mers Sultan, nous eûmes à discuter et discutailler avec les gardiens du second barrage, des soldats français en tenue léopard de la brousse, leggings et fusil en bandoulière, très « service-service camarades après ». Rien à faire, ils avaient des ordres. J'eus soudain l'idée d'ouvrir mon cartable et de leur montrer mon carnet de correspondance avec ma photo oblitérée par le tampon on ne peut plus officiel du lycée Lyautey. « Qu'est-ce qu'on fait ? » demanda l'un des militaires. « Bah ! ça m'a l'air régulier », répondit un gradé. Nous franchîmes l'obstacle. Les Américains étaient au nombre de quatre, manches retroussées, casques avec un treillis pardessus et deux lettres blanches en majuscules : MP. Je n'hésitai pas une seconde : je m'adressai à eux dans un anglais des plus choisis. Il faut dire qu'à cette époque je parlais couramment la langue de Shakespeare. Ce qu'elle est devenue dans mon crâne par la suite... mais ceci est une autre histoire, comme disait Rudyard Kipling. Les Américains étaient éberlués, l'un d'eux en particulier, un capitaine du nom d'Alan McGregor que pas un insigne ne distinguait de ses compagnons. Quand je pus enfin libérer ma main de sa main, j'avais les poches bourrées de paquets de cigarettes et de tablettes de chewing-gum. Dans les jours qui suivirent, il tint à m'offrir du tabac pour la pipe marque Half & Half, une pipe à la Sherlock Holmes, des comics Mickey Mouse, un pantalon et une chemise de l'armée... mais ceci aussi est une autre histoire. Il était imberbe, avec des yeux très doux.

Un char campait sur la pelouse centrale du parc Murdoch. Et, derrière le parc, le terrain vague où les gamins désœuvrés avaient coutume de s'adonner à leur passion du foot était en plein terrassement à coups de pelleteuses mécaniques. Des militaires U.S. montaient une tente genre marabout, kaki, aussi grande qu'une tente caïdale. D'autres militaires, des Noirs, déroulaient tout autour du fil de fer barbelé, plantaient des pieux. Ils étaient les seuls à chanter – à l'unisson. M. Soulié, le surveillant général, me remit un laissez-passer libellé en français et en anglais. Le revers de son veston s'ornait ce matin-là d'une petite croix à deux branches transversales. Il souriait.

Chaque fois que je revenais du lycée ou que j'y allais, je devais montrer mon laissez-passer pour franchir deux lignes de démarcation. Casablanca était divisé en trois zones : la médina, la ville européenne et les territoires échus aux ressortissants d'outre-Atlantique. Dans ces deux cas de figure, il

s'agissait plus ou moins de vases communicants. Je l'ai vérifié de tous mes yeux, juché sur mon immense bicyclette. Bien au-delà des quartiers arabes, des panneaux signalaient l'inconnu aux troupes U.S. « OFF LIMITS ». Je ne vis pas d'Américains s'aventurer dans nos ruelles exotiques. Ils étaient bien disciplinés, filtraient et faisaient bouillir l'eau dans leurs campements. Ils étaient logés à belle enseigne : dans des cliniques privées vidées *manu militari* comme celle du Dr Cohen boulevard de la Liberté, dans les belles villas d'Anfa. Le port était leur chasse gardée, pullulait de navires. Entre eux et la population arabe, là où ni les uns ni les autres ne pouvaient matériellement s'éviter, il y eut quelques accrochages plaisants. Témoin l'épisode de ce Yankee qui, monté par mégarde dans le tramway rouge (le tramway traversait Casablanca dans toute sa longueur), avait demandé des renseignements pour rejoindre sa base. C'était très simple : il suffisait de lancer au chauffeur le mot-sésame « *Stop Ladinbabek* ». C'est ce que lui avaient dit des passagers jeunes et très serviables – et c'est ce que le malheureux dit en toute innocence au conducteur. Celui-ci freina à bloc, jaillit debout et retroussa ses manches. Si l'Américain fut éjecté du véhicule, il le fut avec une tête modifiée à coups de poing.

Longtemps plus tard, lorsqu'ils partirent vers d'autres cieux, ils laissèrent derrière eux des tonnes de surplus et de déchets, ainsi que la base aérienne de Nouasseur qu'ils avaient fait construire et sur laquelle ils gardèrent la haute main... d'anciens terrains vagues que mon père leur avait vendus par des voies détournées. Je compris alors pourquoi il n'avait jamais eu besoin de laissez-passer pour déambuler tranquillement d'une zone à l'autre et se rendre à ses magasins rue de Strasbourg.

Il y eut entre-temps la sécheresse, une sécheresse de Géhenne. Il y eut la désertification des campagnes ou gens et bétail mouraient de soif et de faim, la ruée vers les villes, le surgissement des bidonvilles à la périphérie de Casablanca comme au Derb Ghalef et à Ben Msik, et la résurgence des marabouts et des confréries religieuses. Il y eut l'épidémie de typhus. Ce que l'on entoura en premier lieu d'un cordon sanitaire, ce fut la médina. Il fallut attendre que les cadavres s'entassent en vrac et à l'air libre pour nous vacciner. Et, lorsqu'on le fit, ce fut de force. En blouse blanche et calot blanc estampillé de la Croix-Rouge, le bas du visage masqué, les infirmiers (tous des mâles) pénétraient dans les maisons, la seringue brandie. Les femmes se voilaient la face en toute hâte, dénudaient leurs bras en lançant des imprécations. Ma mère ne fit pas de détail : elle appela la malédiction d'Allah sur les Frankaouis, les Américains, les Grecs et autres suppôts de Satan qui violaient l'intimité et poussaient l'athéisme jusqu'à piquer les avant-bras féminins après avoir tué les paysans de chez nous... J'eus droit à un certificat de vaccination, un sauf-conduit que je brandissais avec mon laissez-passer pour gagner le lycée. Chemin faisant, je détournais la tête pour ne pas voir les éboueurs qui ramassaient les cadavres. Je pensais aux nantis comme mon père, au privilégié que j'étais. Je demandais à tous mes auteurs préférés de se retourner dans leurs tombes. Je priais Allah de descendre de son Coran. Ma fureur était-elle extrême ? J'étais furieux, moi ?

Chaque fois que j'en avais le loisir, je me promenais de par la ville, l'oreille dressée, le regard acéré. Les devantures changeaient d'enseigne, surtout dans la ville européenne. Tel coiffeur devenait Hair Dresser ou Barber du jour au lendemain, le magasin d'antiquités du quartier Bourgogne avait une nouvelle appellation, Tourist Farces & Attraps (*sic*), les pharmacies étaient à présent des officines tenues par des Chemists et des Apothekes, certaine librairie que je connaissais bien répondait au nom de Books Shop. J'y entrai, promenai sur les rayons un coup d'œil en biais : c'étaient les mêmes livres ou peu s'en fallait.

Dans les quartiers arabes, c'était l'imagination à l'état brut. Vu parmi les nouveautés qui fleurissaient de jour en jour et qui appelaient une traduction simultanée en trois langues :

— FREE STOCKS – SURPLUS AMÉRICAINS – et en caractères arabes CHAYET LAMIRIK (les restes de l'Amérique... mais CHAYET a une autre signification)

— Station-service SHELL – CHELLE – CHILE POMPA, ESSENCE GARANTIE – Garantie – Numéro Wahed (numéro 1)

— CLINING (*sic*) – Labage (resic) sec – et (je traduis) vieux vêtements devenant comme neufs vite-fait

— MODERN'S BAR (on n'y buvait que du thé), SPLENDID COFFE (c'était toujours du thé... et c'étaient les mêmes clients)

— BAINS-BATHROOM-HAMMAM – Lundi, mercredi, vendredi : les hommes

mardi, jeudi, samedi : les femmes

dimanche : les autres

— EPICES orientales Bensoussan SARL-MEDICINE OF ATLAS DETAIL GROSSIST PAS DE CREDIT

— SVP PNEUS (c'étaient les beignets en forme de pneu...)

ENGLISH SPOKEN

— FONDOUK-DINNERS SELECT-RESTAURANT

RETENEZ VOTRE TABLE (il n'y avait pas de tables, N.D.A.)

On rebâtissait la vie avec n'importe quoi, à chaud et à mots réchappés. Un nouveau langage naissait, un langage à trois langues différentes qui la plupart du temps demeuraient étrangères les unes aux autres. Pourtant, ceux qui l'utilisaient et ceux qui l'entendaient le trouvaient fort logique.

Entendu : un passant s'arrête devant une boutique.

— Labès ?

— Labès, old fellow. Et toi ?

— Ça va, Allah akbar ! Et ta family, O.K. ?

— Couci-couça. Et ces oranges, how much ?

— How quoi ? les lemons, tu veux dire ?

— Oui, oukha. Combien price d'ami ?

— Goûte d'abord, c'est fabor, wallah for toi.

— Bananes too ? Hmmm !

— Pas two, même pas one, mange pas all two.

— Quoi ? (Il a la bouche pleine.) Qu'est-ce que tu dis ?

— Sir ! Va-t'en de là, son of a putana !

— Je comprends nothing à ce que tu baragouines, nib oualou.

Pour avoir employé quelques idiotismes américains dans mon devoir d'anglais, j'eus droit à un beau zéro. Le prof avait obtenu sa licence à Strasbourg et, juste avant le déclenchement des hostilités, il avait participé à un voyage organisé à Cambridge. Il nous bassinaient proprement en nous parlant de l'accent B.B.C. à tout bout de champ. Selon lui, mon accent à moi avait tendance à traîner dans les westerns d'outre-Atlantique. J'étais censé me familiariser avec les classiques prévictoriens, isn't it ? Les cinémas de quartier affichaient la crise économique – et l'incompréhension la plus salmigondesque. Les films qui y étaient projetés à présent étaient presque tous en V.O. Il y avait bien les sous-titres, mais ils étaient hors du sujet, disons à contre-emploi, VU et ENTENDU au Colisée :

Le cow-boy blanc (frais et pimpant en plein soleil dans le désert du Colorado) : Moi y en a grand chef Cheyenne, hugh ! Moi y en a écouter toi.

L'Indien (torse nu, suant à grosses gouttes) : Je présume que vous feriez la paix pour une bouteille d'alcool ? Tenez !

Le cow-boy (attrapant la bouteille au vol) : Argh ! Hugh ! Y en a bon liqueur de feu... etc.

La scène interchangeable du héros avec l'héroïne valait à elle seule le prix du ticket d'entrée. Non pas tant pour son romantisme face au soleil couchant que pour le caractère ésotérique de la loufoquerie.

Le jeune premier : J'ai tant attendu ce moment. (Traduction en sous-titre : « La nuit va bientôt tomber. »)

La jeune première : Il commence à faire frais. (Traduction : « Oui. »)

Le jeune premier : Consentez-vous à devenir ma femme ? (Traduction : « Je vais demander votre main à vos parents. »)

La jeune première : Je crois... je crois que oui. (Traduction : « C'est mon père qui en décidera. »)... etc., etc. Certaines images étaient carrément tronquées avec des ciseaux. Les films égyptiens inondèrent par conséquent les salles obscures. Ils étaient peut-être sirupeux, mais ils étaient en arabe. Pas besoin de les sucrer davantage avec des sous-titres. C'est ainsi que des acteurs-chanteurs munis de leur luth – même dans un autobus du Caire – crevèrent l'écran et nous firent crever de rire. Oui, le spectacle était surtout dans la salle. C'est ainsi que des Farid al-Atrache, des Nour al-Houda et autres Omar Sharif déversèrent une certaine image de « l'Orient éternel » à travers tout le Maroc. Simultanément, les firmes françaises se débarrassaient de leurs chefs-d'œuvre genre *Pépé le Moko*. Il y avait concurrence et entente à la fois dans le commerce des cartes postales. En littérature, François Bonjean et les frères Tharaud se portaient bien. *La Bataille* de Claude Farrère passa inaperçu. Henry Bordeaux était au programme de première, ainsi que Mauriac François et une certaine Colette. Je dévorais en cachette les œuvres de Roger Martin du Gard et de Romain Rolland.

Je n'ai pas lu les *Mémoires* du général de Gaulle. Y a-t-il fait mention de son passage parmi nous ? et en quels termes ? Tous mes condisciples du lycée Lyautey étaient là, de la sixième à la terminale, et des filles et des garçons venus de Rabat et d'ailleurs. Nous étions en rangs d'oignons, debout, bien habillés, bien peignés, encadrés par les professeurs et les pions. Au milieu de la place publique, il y avait une statue en bronze qui représentait l'amitié franco-arabe : un soldat de la coloniale et un Maghrébin en burnous qui se serraient la main. Ils souriaient tous deux, d'un sourire éternel. Et tout à coup de Gaulle fut là, devant la statue, plus hiératique qu'elle, les bras levés au ciel. Il y eut des vivats et des cris de joie. Puis le silence reprit son empire. Et, du milieu de ce silence, monta la voix du général de Gaulle. Il

improvisa un discours. Son képi arrivait à hauteur des mains réunies des deux soldats statufiés. Leur sourire avait valeur d'auréole au-dessus de sa tête. Lui ne souriait pas : il nous délivrait son message, le regard droit, planant à une brasse de nos yeux. De ce qu'il dit ce jour-là, je ne me rappelle rien. Je vais lire ses *Mémoires*, si Dieu me prête vie.

Il y eut une réunion entre lui, Churchill, Eisenhower et un autre général à qui il battait froid. Mon copain Lucien Averseng me dit en confidence que la conférence avait lieu chez lui, dans sa villa d'Anfa. Pourquoi ne l'aurais-je pas cru ? La villa était isolée, vaste, splendide. Le père de mon copain faisait le négoce de l'alfa. Je ne dis pas à Lucien que des patriotes recherchés par les services de la Résidence venaient parfois déjeuner à la maison, des hommes comme Hassan Ouazzani ou Ahmed Balafrej. Ils s'enfermaient avec mon père dans le salon, parlaient à voix basse. Ma mère avait entendu leurs noms, bien malgré elle. Elle m'avait fait jurer de garder le secret. J'avais juré sur sa tête.

Je suis assis au fond de la salle d'examen. Devant moi, il y a un pupitre. Sur le pupitre, une double copie blanche, vierge. Sur le côté droit du pupitre, en haut, un trou dans lequel est encastré un encrier. Un porte-plume trempe dans l'encrier. Mon menton repose sur mes paumes réunies. Je désire ardemment ne pas réussir. Ne me demandez pas pourquoi. Un disciple de Freud vous l'expliquerait sans doute. Moi, je ne peux pas. Ce matin, pour l'épreuve de langue étrangère, j'ai choisi l'arabe à la place de l'anglais ou de l'allemand, à la dernière minute. Le texte proposé était classique, dense. Je l'ai lu, relu. Il présentait une faute d'impression : deux points sous une consonne, au lieu d'un seul. Ce petit détail changeait le sens de la phrase et, partant, de l'ensemble. Sans l'ombre d'une hésitation, j'ai traduit le texte en deux versions différentes. Aux examinateurs de choisir la bonne.

« *Liberté, Égalité, Fraternité* », telle est la devise de la République française. Commentez. Commentez quoi ? et comment ? Je prends connaissance de l'énoncé, d'abord de gauche à droite, puis de droite à gauche. Cette gymnastique visuelle n'éclaircit en rien le mystère des mots. C'est comme si je venais de lire leurs reflets dans une glace. Je prends un certain recul et la solution s'impose soudain à moi. Et si je les traduisais dans ma langue maternelle ? Voyons ce que cela va donner... Au début, tout paraît simple, ensuite cela se complique sans que j'y prenne garde. Le terme « liberté » par exemple a bien un équivalent en arabe : *huriyya*. Mais *huriyya* a une autre signification, selon le contexte : « la pureté ». Et *Houriyya* est également un prénom féminin évoquant une « perle ». Et, dans tous les cas, *huriyya* interpelle le lecteur sur la notion d'« innocence ». Lorsque j'aborde les vocables « égalité » et « fraternité », le registre des variantes prend de l'ampleur, tant et si bien qu'elles s'abrogent l'une l'autre dès que j'essaie de leur donner une certaine réalité. Égalité entre qui et qui ? quant à la fraternité, s'agirait-il de fratrie, d'amour pour ceux qui nous ressemblent et sont de notre culture ou bien de ceux qui nous sont étrangers ? La question de la civilisation se pose par voie de conséquence. Encore faut-il la définir par des mots concrets. C'est un cercle vicieux. Pour m'en sortir, je traduis en arabe la devise française. Et puis j'entreprends de traduire en français cette traduction. Le résultat est fort curieux. J'ai ainsi la vision claire et nette du double langage, au niveau même des mots, dans mon monde d'origine et dans le monde vers lequel je me dirige. Je relève le menton, saisis le porte-plume et me mets à les commenter tous deux, sans frontière aucune. Je suis sûr d'avance que je vais avoir un beau zéro.

J'ai été reçu au baccalauréat avec mention, en dépit de ma note lamentable en mathématiques. Le proviseur m'a caressé la tête. Mes copains m'ont fêté. « La quille ! la quille ! » criaient-ils. M. Counillon, le professeur d'arabe facultatif (une douzaine d'élèves, et un lexique à son actif), m'a complimenté pour mon retour aux sources. « Ils ont si fière allure en burnous juchés sur leurs chameaux », m'a-t-il dit en me serrant longuement la main. De qui parlait-il ? Une diffa m'attendait à la maison ; je n'ai donc pas pu me rendre à la collation à laquelle me conviait un certain Joseph Kessel que j'ne connaissais ni oralement ni par écrit et qui, de passage au Maroc, avait eu l'idée de réunir de vieux Marocains, métropolitains et indigènes.

On entendait l'orchestre de très loin. Ils n'étaient que cinq, cinq *Gnaoua* tout noirs et de blanc vêtus. L'un d'eux avait un tambour pendu sur le ventre, les autres des claquettes en fonte. À l'unisson, c'étaient la danse, le chant, la musique, la même cadence, le même rythme. C'était la danse des éléments, c'était le chant du ciel, la musique de la mère nourricière, la terre. Emmitouflée, ma mère dansait avec eux, éperdument. Son voile est tombé de son visage, elle ne s'en est pas aperçue, vivante dans la joie vivante. Je suis entré dans le patio et aussitôt les *Gnaoua* ont fait cercle autour de moi, m'ont entraîné hors du temps. Ils n'étaient pas essoufflés, ils souriaient, ils me souriaient, m'accueillaient dans l'âme du monde. Mon cœur battait la mesure. Dents serrées, je voltigeais parmi eux, et en moi montait l'émotion, une émotion douce et tendre et bonne, gigantesque.

J'étais couché sur le dos, je cherchais le sommeil. Ma mère est entrée furtive dans ma chambre.

— Je ne fais que passer. Tu dors ?

Sa voix était un murmure. Elle s'est penchée, a déposé un baiser sur mon front.

— Nuit de bonheur, mon grand ! Fais de beaux rêves. Je te laisse.

Elle s'est assise au chevet de mon lit.

— Tu dois être fatigué, très fatigué après tant d'années passées dans ce lycée que je connais même pas. Ton crâne doit être bien plein à l'heure qu'il est. Vide-le, c'est fini maintenant. Bon, je te laisse dormir.

Elle n'a pas bougé. Il y a eu un petit silence, un tout petit silence. Je l'entendais reprendre sa respiration, je l'entendais sourire, littéralement.

— J'ai fait des paquets et des paquets de tes livres. L'épicier du coin m'en donnera un bon prix. Ils ne servent plus à rien, tu les as lus, et donc vidés. Ton cartable non plus, il n'y a plus rien dedans. Il est en cuir. Le cordonnier va le transformer en une paire de mules. Il est très habile.

Elle a éclaté de rire. Son rire avait la fraîcheur d'une source de montagne. Il faisait chaud dans la chambre. On était au mois de juillet.

— Il va les broder avec des fils d'or ou d'argent, mais je lui dirai d'employer de la soie violette, c'est la couleur que je préfère, ça va faire très joli sur mes pieds, je les vois d'ici, surtout avec mon caftan d'apparat, violet lui aussi... Pourquoi je te raconte tout cela, alors que je tombe de sommeil ? Tu

peux dormir tant que tu voudras, plus besoin de sauter du lit, de me demander l'heure qu'il est après avoir consulté cette montre qui t'enserme le poignet même la nuit, plus besoin d'avaler ton petit déjeuner debout, plus besoin de courir. C'est fini tout cela, fini ! Je vais te laisser... Tu as tant appris au cours de ces années interminables que ta tête doit être en bois à présent, le français, l'anglais d'Angleterre, l'allemand de Hitler, le calcul de tous les épiciers et même le grec et le latin morts depuis longtemps. Je comprends fort bien que tout ce tintamarre t'a exténué à la longue. Moi, j'en aurais été incapable. Oui, je vais te laisser...

Elle a soudain battu des mains.

— Et tu sais ? Je vais mettre ma ceinture cousue de gemmes, je ne l'ai plus portée depuis le jour de mes noces. Tu vas être fier de moi le jour de tes noces à toi. La pauvre Thouriya t'a attendu patiemment, elle a déjà quinze ans...

Elle s'est levée. Elle s'est dirigée vers la fenêtre. Elle l'a ouverte. Les mains en porte-voix, elle a lancé en direction de la maison d'en face :

— Thouriya ! Thouriya ma colombe ! Tu peux dormir sur tes deux oreilles à présent. C'est fini. Driss n'a plus rien à étudier, il a tout appris, *Allah akbar* ! Nuit de bonheur et de lumière !

Je passai presque tout l'été à la ferme. Je m'endormais sur une meule de foin en essayant de compter les étoiles. La symphonie de l'océan tout proche me réveillait bien avant l'aube. « Sultan ! viens ici, Sultan ! » C'était M. Louis, le propriétaire du domaine voisin, qui appelait son chien. Nous aussi, nous avions un chien, une sorte de sloughi teigneux et hargneux. Il répondait au nom de Louis. Lorsqu'il aboyait, on eût juré qu'il riait. La nuit, il allait chaparder une poule sur les terres de M. Louis. Celui-ci demandait régulièrement des comptes à mon père. La réponse était dubitative, accompagnée d'un sourire très doux. « Ce ne serait pas plutôt votre klebs à vous, le dénommé Sultan ? Avec un nom pareil, il se croit tout permis. » Parfois, mon père hélait son sloughi à voix forte, sans penser à mal : « Louis ! » Là-bas, M. Louis se retournait d'un bloc : « Oui ? – Non, pas vous », répondait Pa.

Pieds nus, les ouvriers agricoles sarclaient la terre rouge, binaient, creusaient des sillons entre les plants, pinçaient le haut des tiges. Au soir tombant, c'était le déversement des eaux bouillonnantes le long des canaux d'irrigation. Gorgées de soleil, les tomates mûrissaient plus vite qu'on ne pouvait les cueillir. Des cageots pleins s'entassaient dans les allées, on les chargeait à plusieurs mains sur un camion Fargo. Et, continuellement, le moteur Diesel ronflait à quelque trente mètres de profondeur, puisait et refoulait l'eau des entrailles de la terre. Accroupis sur nos talons, mon père et moi mangions des galettes cuites sur une pierre brûlante. Je me souviens du jour de paye, le vendredi : un billet de banque vert que mon père extrayait d'une liasse et qu'il tendait au premier de ses employés en file indienne. « Tenez, monsieur, disait-il. À ta santé et à ta quiétude ! » L'homme lui embrassait la main, prenait l'argent. « Que Dieu prolonge ta vie, Si el Haj Fatmi ! » répondait-il. Et c'était le tour du suivant... Je me souviens d'un jeudi où j'avais accompagné mon père en ville, au siège de la Société Générale où il avait un compte. Le directeur avait jailli de son bureau, faisait courbette sur courbette devant ce client intègre qui, au nom de l'Islam, refusait catégoriquement les intérêts auxquels il avait droit.

De l'autre côté du chemin carrossable qui partageait la propriété en deux moitiés presque égales, les champs de blé acquéraient au fil des jours tous les tons de tous les miels du pays.

Et ce fut la fête de la moisson. J'aimerais vous la décrire en musique, comme le fit autrefois le compositeur égyptien Mohammed Abdel Wahab dans *La Chanson du blé*. Mais je ne dispose que de mots. Trois musiciens précédaient les moissonneurs, marchaient à reculons. L'un d'eux faisait résonner les cordes de son luth, l'autre jouait d'une flûte-roseau, le troisième battait du tambour. Les faucilles fauchaient le blé en larges arcs de cercle. À pleines brassées, les femmes recueillaient les épis, les

liaient en gerbes. Ce faisant, elles modulaient des youyous d'allégresse, rendaient grâces au Créateur. Le tambour avait la voix de la montagne descendue en cataracte dans la plaine ; le luth détachait du ciel des notes de lumière ; la flûte reliait le présent au passé sans commencement sans durée sans fin. Au soir tombant, hommes et femmes se sont mis à danser. J'étais au milieu d'eux. Un demi-siècle plus tard, je suis encore au milieu d'eux.

À la fin de l'été, mon père m'a dit :

— La guerre s'achève. On peut espérer que les Alliés vont la continuer par la seule guerre qui soit : celle de l'esprit. Mais il ne faut pas trop leur demander. Ils se contenteront sans doute de récrire l'Histoire, en y ajoutant un chapitre nouveau. C'est ce qu'on appelle l'évolution. Nous, voici longtemps que nous sommes sortis de l'Histoire. Il nous manque la guerre des idées.

C'est tout ce qu'il m'a dit ce soir-là. Il a attendu huit jours pour évoquer l'avenir. Et, lorsqu'il l'a fait, il m'a parlé d'un certain Ibn Toumart, dont j'entendais le nom pour la première fois. Il était comme ça, Pa. On n'en fait plus comme lui.

— Ibn Toumart est né au début du XIII^e siècle à Igilliz, un tout petit village de l'Anti-Atlas, à la lisière du monde arabo-musulman. C'était l'apogée de l'Empire Almoravide, c'était également sa déliquescence interne. En plein pays berbère, Ibn Toumart élabore une doctrine dont l'originalité s'exprime à la fois sur le plan théologique et sur le plan juridique. En quelque sorte, il s'agit d'une prise de conscience *individuelle*, en opposition totale avec l'ensemble des normes collectives qui régissaient la société. Même la connaissance de l'unicité de Dieu, Ibn Toumart affirmait qu'elle devait être fondée sur une nécessité purement *rationnelle*. En fait, il revivifiait la pensée et demandait à tout un chacun de réfléchir par lui-même et, partant, de faire table rase des traditionalistes qui constituaient le pivot du régime. Au-delà de la lettre, c'était l'esprit qui était mis en avant et faisait circuler les idées. Ibn Toumart et ses partisans se faisaient appeler « les Almohades », c'est-à-dire « les unionistes » purs et durs. À la mort d'Ibn Toumart, c'est son premier disciple, Abdel Moumin, qui mena les Almohades à la conquête du pouvoir, du Sud marocain à l'Andalousie, en moins d'une décennie. Ce fut l'une des rares fois où l'Islam redevint vivant, comme à l'origine, comme à sa naissance dans le désert, débarrassé de la gangue et de la souillure du temps. Ce fut l'entreprise d'un homme qui avait tourné le dos au troupeau sclérosé dans le confort intellectuel. De par sa seule pensée, il y eut la floraison des Averroes, des Maïmonide, des Avicenne, des Ibn Khaldoun, des Ibn Battouta, des Ibn Arabi. Tu vas sans doute me demander pourquoi la réforme juridique et doctrinale d'Ibn Toumart n'a pas été appliquée dans toute son ampleur ? Oh ! ce n'est pas faute de volonté, mais parce que, même à l'époque des Almohades, cette réforme qui avait constitué la base de leur essor a rencontré l'extraordinaire résistance opposée par les formes plus anciennes de la religiosité et de la loi. Pourquoi je te parle d'Ibn Toumart et de l'âge d'or qui n'a duré qu'un siècle ? C'est simple : notre monde a besoin de renouveau, d'un sang neuf. Je t'envoie à Paris la semaine prochaine afin d'y poursuivre tes études supérieures. « *Mehr Licht !* » s'écriait Goethe, ce classique que tu as étudié au programme d'allemand. Va en France chercher « plus de lumière ».

Geneviève.

Ce fut la première, sentimentalement et peut-être bibliquement. Elle avait vingt-six ans, moi dix-huit. Son prénom était Geneviève, je l'appelais Ginou. Si, en cet instant où j'évoque sa mémoire, il m'était donné le pouvoir de la revoir telle qu'elle était en 1945, je dirais qu'elle n'était pas belle. Je la trouvais réellement belle avec mes yeux d'autrefois. Mais je m'aperçois que j'anticipe.

Un Junker 52 avait été transformé à la hâte en avion de ligne. Sept sièges, cinq passagers, deux moteurs à hélice, un seul pilote. Nous avons fait escale à Perpignan pour la nuit, dans un hôtel dont je ne garde que des souvenirs mobiliers : le lit était un mastodonte style Régence, l'édredon laissait échapper par un trou quelques duvets d'oiseau. Le matin, on nous avait servi au comptoir un petit déjeuner : pain noir et spongieux avec une coquille de beurre pour chacun, du café à volonté. J'avais pris une gorgée de café et je l'avais recrachée aussitôt (Bien plus tard, je sus qu'il s'agissait d'orge torréfiée à la décoction de laquelle on avait ajouté une rasade de gnole du pays.) À l'aéroport du Bourget, j'avais exhibé fièrement mon passeport tout neuf : couverture brune – disons basanée –, avec les mentions suivantes : « Nationalité : Protégé Français », « Profession : étudiant », « Taille : 1 m 80 », « Yeux : pers », « Signe particulier : néant. » En page 3 du document, un visa d'entrée en France, valable neuf mois.

L'essence était rare en France, contrairement à chez nous. Un taxi à gazogène sinua dans Paris, me déposa avenue Victor-Hugo chez l'oncle de mon copain Tchitcho. Une chambre avait été retenue à mon nom dans un hôtel bourgeois, rue de la Pompe. Tchitcho avait fait pour le mieux : l'hôtel comportait un restaurant où, moyennant finances, je pouvais prendre tous mes repas sans tickets de ravitaillement. Pour y avoir droit, je devais me faire inscrire à la mairie du XVI^e arrondissement. Vu ma tranche d'âge, j'obtiendrais des tickets supplémentaires pour le chocolat et le vin, en tant que J3. Je ne comprenais pas grand-chose à ces explications administratives. Ce soir-là, je fis un dîner moyen : du potage, un bifteck que je mâchai en trois bouchées et quelque chose qui s'appelait un flan – avec pour accompagnement la quantité maximum de pain, cinquante grammes. Pour siroter une tasse de vrai café, j'allumai une cigarette américaine, une Raleigh. J'en tirai deux ou trois bouffées comme à l'accoutumée, puis je l'écrasai dans le cendrier. Le maître d'hôtel surgit, escamota le cendrier et m'en apporta un autre, tout propre. Du coin de l'œil, je le vis glisser le mégot dans une poche de son gilet.

(Encore maintenant, à l'aube du troisième millénaire, dans tous les restaurants où je me suis attablé, principalement dans les pays du « politiquement correct », il s'est toujours trouvé un serveur stylé pour changer subrepticement mon cendrier. Ont-ils encore besoin d'aller à la pêche aux mégots ?...)

Au soir du troisième jour, je comptai la liasse de billets de banque dans mon portefeuille. Elle avait beaucoup maigri. J'avais payé mes nuitées et mes repas au fur et à mesure. Je bouclai ma valise et quittai l'hôtel à pied. Si sélect qu'il fût, il était sinistre. Les autres clients que j'y avais côtoyés m'avaient

montré leurs dents dans un sourire sans sourire en réponse à mes « bonjour » ensoleillés. Je télégraphiai à mon père de m'envoyer un mandat urgent poste restante. Puis je descendis dans la bouche du métro.

Ce matin-là et cet après-midi-là, je ne fis rien d'autre que visiter la capitale, à ma manière, sans plan, au gré de la découverte. Je montais dans une rame, descendais au prochain arrêt et remontais à l'air libre. Le nez au vent, je me dirigeais vers la station suivante, m'engouffrais dans le métro, remontais et ainsi de suite. Sur les murs du tunnel, des mots en gros caractères me sautaient à la gorge : ESPÈRE – ESPÉRONS – ESPÉREZ. On était en septembre 1945. Dehors, c'était la queue à presque tous les magasins d'alimentation. À presque tous les carrefours, il y avait des panneaux indicateurs cloués sur un poteau. Place de l'Opéra, à Saint-Germain-des-Prés et à la Bastille, certains d'entre eux étaient rédigés en allemand. Les façades étaient grises, les rares passants étaient gris, comme s'ils avaient séjourné longtemps dans les ténèbres et en émergeaient lentement vers la lumière humaine. J'en ressentis une impression de désarroi, habitué que j'étais à l'exubérance de la médina et à la santé éclatante des Français de chez nous.

L'après-midi touchait à sa fin. J'étais arrivé à la station de métro Pelleport, dans le XX^e arrondissement. Je m'engageai dans une petite rue bordée de pavillons, la rue Taclet. Fixée à une grille, une pancarte proposait une chambre à louer. La dame qui me reçut était entre deux âges. Je fis affaire avec elle en quelques minutes, lui réglai un mois de loyer. Elle me présenta sa fille, Geneviève. Geneviève me montra ma chambre : un grand lit surmontant un sommier, une armoire à glace, une sorte de coiffeuse avec une cuvette et un broc d'eau – les toilettes étaient en bas, dans le jardin, derrière le poulailler. Elle avait les cheveux coupés presque à ras, elle parlait la tête baissée. Et puis, à un certain moment, nos regards se rencontrèrent.

Une semaine plus tard, elle me fit visiter la Ville Lumière, de nuit. Place de l'Étoile, j'eus comme une vision – la réminiscence d'une image précise que j'avais vue aux Actualités Pathé dans un cinéma de Casablanca, en 1940 : devant ce même Arc de Triomphe, un cavalier allemand, botté, casqué, soudé sur sa monture, souriant d'un demi-sourire qui, à lui seul, valait toutes les gloires du monde. Excepté lui et deux autres soldats, il n'y avait personne sur l'immense esplanade, par ce lointain après-midi ensoleillé de juin. Ce soir-là, devant la flamme du Soldat Inconnu, nous n'étions que nous deux, Geneviève et moi, perdus dans nos pensées. Je sentis soudain sa petite main se glisser au creux de mon bras. Jusqu'alors, nous avions marché côte à côte, à environ un mètre l'un de l'autre. Et c'est enlacés que nous nous arrê tâmes devant un banc au Champ-de-Mars. Nous ne nous y assîmes jamais. Debout, nous ne faisons que nous regarder. Son visage était doux dans la lumière douce du lampadaire. Et puis elle se hissa sur la pointe des pieds, posa ses lèvres sur les miennes. C'était mon premier baiser. Ce fut comme si mon cerveau s'était mis à *bégayer*. Et lorsqu'elle jeta les bras autour de mon cou et que je me retrouvai avec toute sa langue frétilante dans la bouche, ardente et frétilante, je me raccrochai à elle, à ses épaules, tant mes genoux tremblaient ; j'essayais de m'écarter de son corps de femme et dans le même temps je ne désirais rien d'autre que faire partie intégrante de son corps de femme, me fondre en elle jusqu'à perdre mon identité pour accéder à la vie immédiate, totale et immédiate. Et quelque chose ne cessait de remuer entre nous, ne cessait de grandir et de durcir, ne cessait d'éjaculer, à flots drus. J'en avais tout le long de ma jambe gauche, jusqu'à la cheville. Et, vaguement, comme à travers un brouillard, je me demandais si elle s'en était aperçue. Vous êtes en train de sourire ? Moi non. Que ce temps-là revienne ! Oh ! oui...

Elle se détacha de moi. Elle me dit dans un souffle :

— Qu'allons-nous devenir ?

Je souris en guise de réponse. Je n'avais plus de mots. Main dans la main, nous fîmes le chemin du retour à pied. Parfois, pris simultanément de désir et de vertige, nous nous arrêtions, nous étreignions – et c'était à chaque fois le même phénomène qui s'emparait de moi : mon cerveau se vidait de plus en plus, mes lombes aussi, tant et si bien que j'avais l'apparence d'un zombi et que mon pantalon était trempé, littéralement. Et nous reprenions notre marche dans la nuit à travers Paris la Ville Lumière dont je ne

voyais plus rien, elle d'un pas de danseuse, moi comme une souche creuse. C'est en titubant que je montai l'escalier qui menait à ma chambre. Je me couchai tout habillé, sans défaire ni couvertures ni draps. Je fis un magma de rêves cette nuit-là, mais je ne me souvenais d'aucun à mon réveil. Pas la moindre bribe.

Une lettre m'attendait sur la coiffeuse, quatre pages d'une écriture serrée. Au petit matin, Geneviève s'était glissée tout contre moi. Je dormais. Elle m'avait laissé dormir. Elle m'aimait, c'était fou. Mes chaussures étaient sur le pas de la porte, elle les avait cirées. Elle emportait avec elle mon pantalon, « il avait besoin d'un coup de fer », je le retrouverais en fin d'après-midi chez le teinturier du coin. Elle penserait à moi toute la journée, dans la fabrique de clous où elle était employée comme aide-magasinière. Dors bien, mon chéri. Ginou. J'avais honte. J'étais heureux.

Je ne fus pas long à m'apercevoir qu'elle sautait un repas sur deux, sinon qu'elle mourait de faim ; plus exactement, que la faim était devenue une condition physiologique pour le commun des Français. Je dus insister, user de diplomatie et surtout de passion pour qu'elle accepte une invitation à dîner en ma compagnie. Et, lorsqu'elle fut là, assise en face de moi, dans ce restaurant de la rive droite où l'on me traitait comme un prince (le maître d'hôtel en était persuadé et me traitait en conséquence eu égard à mes pourboires royaux), elle regarda la bougie allumée entre nous sur la table, me regarda et me dit, les yeux pleins de larmes :

— Je n'ai pas faim, chéri. Je ne peux pas manger.

Elle mangea quatre tournedos.

Je buvais de l'eau. Elle sirotait un bordeaux d'avant-guerre. La bouteille était à moitié vide quand les vanes s'ouvrirent tout à coup. Ce qu'elle me raconta sur les années d'Occupation anéantissait tout ce qu'on m'avait appris durant mes études secondaires, prosaisait ce qui constituait à mes yeux la noblesse d'une nation : sa culture. Ainsi donc mon père s'était trompé en me projetant vers le monde occidental ? Je faillis me lever, sortir en coup de vent, prendre un taxi en maraude, m'embarquer dans le premier avion en partance pour le Maroc. Mais Geneviève avait pris ma main, l'avait posée sur sa tête. Ses yeux couleur écureuil étaient suppliants.

Elle rentrait d'Allemagne, elle avait travaillé dans une ferme en Bavière, son père était mort au front dès le début des hostilités, sa mère ne pouvait même plus faire des ménages. À Strasbourg, au pont de Kehl, des compatriotes ivres de vin et de haine l'avaient tondu, l'avaient déshabillée, avaient couvert son corps de crachats... « et, mon chéri... Oh ! chéri, j'ai honte de te le dire... mais tu devines, n'est-ce pas ? » je sortis pour de bon, au pas de course. Derrière moi, sa prière tournait dans mon cœur tel un couteau : « Pardonne-moi... pardonne-moi... »

Je déménageai au lever du jour.

Je déposai ma valise à l'hôtel A.B.C. sur les Grands Boulevards, métro Bonne-Nouvelle. C'était un hôtel très accueillant, très animé. J'en parlerai un peu plus tard. Mon père souhaitait grandement que j'entreprenne des études de médecine. Je m'inscrivis à l'École supérieure de chimie. Les cours ne commençaient qu'en novembre. J'avais donc le temps de voyager. Je me rendis à Bordeaux. Pourquoi Bordeaux ? Je n'en sais rien. Dans un cinéma de la capitale girondine, je fis la connaissance de Paulette, assistante dans un cabinet dentaire. Elle était en congé. Elle était brune, avec des yeux bleus. Elle avait vingt-trois ans. Elle m'apprit les premières chansons d'Yves Montand qu'elle fredonnait n'importe où, n'importe quand. Elle m'apprit également à vaincre ma timidité et ma pudeur. Je sus ainsi que j'étais puceau. Elle avait des gestes doux, une patience béate. Vive et belle, elle riait d'un rire perlé même en amour. Elle aimait particulièrement me mordiller le lobe de l'oreille, me faire des suçons dans le cou. Elle fleurait bon l'ambre et le sous-bois. J'étais délivré. J'avais retrouvé la poésie. Une flamme moqueuse dans le regard, elle m'appelait son « puritain ».

Elle m'amena un samedi chez elle, dans un petit village sur l'Adour – le temps de m'amuser avec son gosse et le faire sauter sur mes genoux, un adorable bambin qui commençait à marcher. « Non, je ne porte pas d'alliance, dit-elle. Je la remettrai la semaine prochaine, quand mon mari sera de retour.

— Qu'est-ce que j'ai été pour toi ?

— Mais tout, chéri, tout ! Ce que tu peux être vieux jeu !

Je pensais à ma mère, à la fiancée qu'elle m'avait choisie, à la pureté. Des nuits entières, les vêtements de Paulette me hantèrent. Je les lui ôtais l'un après l'autre, comme les feuilles d'un artichaut : le corsage, le sous-corsage, la jupe plissée qui lui arrivait à mi-mollet, puis un jupon en pilou, un second jupon en batiste ajouré et bordé de dentelle, un porte-jarretelles, des bas, puis... La découverte était très lente, suave, une sorte d'attente de la fin de l'attente. (Rien de commun avec le *jeans*, ce dénominateur commun qui révèle tout d'emblée sans rien révéler et précipite le désir sans plus de mystère.)

J'avais besoin d'air, de faire une sorte de bilan, « d'écouter mes os » comme on disait dans la langue de mon pays. J'allai passer quelques jours en Bretagne. À Rosporden, je descendis dans un petit hôtel, *L'Écu de France*. À Melgven, j'échangeai quelques mots avec des prisonniers de guerre allemands qui travaillaient aux champs. L'un d'eux avait environ mon âge, dix-neuf ans. Ils étaient contents de leur sort. Le port de Concarneau me rappela ma ville natale, El-Jadida. L'air vif de la mer chassait les miasmes des semaines écoulées, chassait mes pensées mort-nées. Les gens semblaient être dans l'expectative, leurs gestes étaient mous, leurs paroles comme hachurées par des points de suspension. Et on eût dit qu'ils n'arrivaient pas à réaliser que la guerre était terminée, avaient peine à imaginer que leur pays pouvait être dans le camp des vainqueurs. Je vis beaucoup de ruines à Nantes, moins de passants que d'ombres.

Je bifurquai vers l'Est. Tout comme Fès, Belfort avait sa trouée. Mais la comparaison s'arrêtait là. Ce n'était pas une ville impériale. Il n'y avait pas de touristes. Seulement des militaires. Convois, camions bâchés, files de prisonniers rentrant au bercail, de prisonniers d'outre-Rhin avec le bleu des Vosges dans les yeux, gradés aboyant des ordres, sous-galonnés répercutant des contrordres, hommes de

troupe ne sachant plus où était la frontière entre un pays et un autre, entre la guerre et la paix. Je pensais à Montesquieu, aux *Lettres persanes*. Et tous avaient l'air défait et triomphant à la fois. Pas de femmes dans la rue, aucun enfant. À bord de leur jeep, des G.I.'s perplexes essayaient de filmer ce phénomène mécanique propre à susciter la berlue : un tramway sur rails faisait le trajet centre-ville-Valdoie ; un autre s'en venait en sens inverse, sur la même paire de rails ; par quel génie antitechnique allaient-ils se croiser sans se télescoper ?

Je rentrai à Paris, bien décidé à ne m'occuper que de mes études. L'échelle des valeurs s'était inversée à un certain moment entre mes acquisitions livresques et la réalité que je découvrais à contrecœur. La chimie, science exacte ou censée l'être, allait sûrement m'aider à retrouver mon identité.

La patronne de l'hôtel A.B.C. ressemblait à une mamma de chez nous. Bijoutée jusqu'aux yeux, parfumée sous toutes les coutures, vêtue d'une robe longue à ramages et chaussée de mules rouges à semelle de bois, c'était une petite femme boulotte, avec des biceps de lutteuse de foire. Ses lèvres étaient en forme de cœur, rose bonbon. Les clients, le livreur de charbon, les garçons du café d'en face, le facteur, les agents de police qui circulaient à vélo et en pèlerine, les marchands des quatre-saisons qui poussaient leurs charrettes à bras, tout le monde l'appelait par son petit nom, Marie-Lou. Je lui donnais du « Madame » et elle se fâchait tout rouge. « Je suis pas une madame, me disait-elle de sa voix rauque. La peste soit des salamalecs ! » L'instant d'après, sa poitrine généreuse était secouée de rire. « Madame Marie-Lou », hasardais-je. « Non, Marie-Lou tout court. J'ai jamais été mariée et c'est pas demain la veille. »

Elle se réveillait aux alentours de midi. Et la première chose qu'elle faisait, c'était de retrousser ses jupes et de laver le trottoir avec un balai-brosse et à grands seaux d'eau, éclaboussant les passants. Ce faisant, elle ne cessait de pester à voix haute : « Regardez-moi ça ! D'où qu'ils sortent, tous ces clebs ? Y en a qui font le trottoir et moi je le "lavage" ! ça te fait rire, toi l'avocat ? » L'avocat, c'était moi. Elle m'a toujours surnommé ainsi, probablement en raison de mon complet-veston sombre et de ma serviette en cuir qui pendait au bout de mon bras. Ceux qui entraient ou sortaient de l'hôtel au soir tombant étaient pour la plupart en bleu de chauffe et pull à col roulé. Ils étaient de tous âges. Leurs femmes les précédaient dans l'escalier d'un pas guilleret, court vêtues, avec un grand sac à main en bandoulière. Toutes me souriaient au passage, agitaient la main, m'envoyaient un baiser du bout des doigts. Je les aimais beaucoup. Elles étaient très polies. Leurs maris ne restaient pas longtemps là-haut. Et lorsqu'ils redescendaient, c'était furtivement, comme fourbus.

— À peine dix minutes, un quart d'heure, m'expliquait Marie-Lou en touillant un ragoût sur le coin de la cuisinière, dans la pièce du fond. Et les voilà repartis au boulot, ils sont de service de nuit. Je ne les connais pas tous. Il en vient d'un peu partout. Les femmes, si. Ce sont de gentilles petites. Elles prennent pension chez moi, elles se sentent en sécurité. Va pas croire que ceux qui viennent les voir sont leurs maris, oh ! non. Des frères, des cousins, des relations plutôt. Ils bavardent avec elles et repartent la queue entre les jambes. Il n'y a plus d'hommes dans le monde d'aujourd'hui. C'est dit, l'avocat : tu soupes avec nous ce soir.

— Je veux bien, madame.

— Marie-Lou !

— Marie-Lou.

— Et pense à descendre ton trousse-couillon pour que je le "lavage". (Elle faisait allusion à mon slip et autre linge de corps.) Sinon c'est moi qui vais le ramasser avec un balai sous ton lit.

Gaby, Christine, Christiane, Lucie, Mireille, Francette, Françoise, Annie, les pensionnaires s'attablaient avec nous. Les chaises étaient paillées, à haut dossier droit comme des prie-Dieu. Marie-

Lou présidait au bout de la table oblongue en chêne massif. J'étais à l'autre bout. De la pointe d'un couteau de cuisine, elle faisait un signe de croix sur la miché de pain, récitait un bénédicité de sa composition :

— Nous avons gagné notre nourriture que voici à la sueur de ce que vous savez, mon Dieu. Alors fermez les yeux dans votre mansuétude, amen ! Et vous, les filles, je ne vais pas m'égosiller à vous le répéter soir après soir : je ne veux pas entendre un seul gros mot. Des oreilles vierges, ça existe, eh oui !

— On a compris, lançaient plusieurs voix en guise de réponse. On a fait notre catéchisme. (Rires.)

— Pas de commentaires ! Et servez notre hôte... Non, pas de mortadelle pour lui. Je nous ai gratiné un gratin dauphinois, tu vas te régaler, l'avocat.

Elles étaient toutes sagement vêtues, une robe boutonnée jusqu'au cou. Leurs yeux étaient baissés sur leur assiette, elles mangeaient la bouche fermée. Sur leurs genoux, il y avait une serviette de table marquée de leur nom respectif. Certaines d'entre elles n'avaient pas vingt ans, vingt-cinq tout au plus. C'était à qui me couperait ma viande, me passerait avec le sourire la salière ou le poivrier. Et puis... et puis l'une d'elles se levait le repas à peine entamé, une autre la suivait, une autre encore. « Travail. »

— Elles travaillent le soir, m'expliquait Marie-Lou. Elles n'arrêtent pas de travailler. Tu connais pas ça, toi qui es un homme, hein ?

— Je fais mes études.

— Bien sûr, mon grand, bien sûr ! Mais c'est pas ça que je voulais dire.

Quelqu'un s'esclaffait soudain. Mireille, je crois.

— Tu t'es étranglée avec le potage ? lançaient Marie-Lou.

Du coin de l'œil, je voyais les jeunes femmes redescendre de leurs chambres, traverser le hall et sortir dans la rue à pas dansants. Elles étaient court vêtues, balançant leur sac à main à bout de bras. Peut-être le travail qu'elles faisaient de nuit exigeait-il une telle tenue ? J'étais heureux, fier d'être leur ami. Mais je ne les voyais pas souvent, même à table. Et lorsqu'elles se réveillaient au milieu de l'après-midi, j'étais au laboratoire de chimie.

— Elles ont quatre ou cinq jours de congé par mois, disait Marie-Lou. Des fois, six. (Ses yeux étaient très sérieux.) Qui c'est qui a congé aujourd'hui ?

— Moi, répondait Françoise, le doigt levé comme en classe.

— Et moi, ajoutait Mireille.

— C'est de nature, commentait Marie-Lou. Je vous défends de vous étendre sur le sujet. Compris ?

— On est bouche cousue, Marie-Lou. Ça va durer longtemps ?

— Tant que je dirigerai cette respectable pension de famille. Et pas de messe basse dans la chambre de qui vous savez, pendant que je suis dans les bras de Morphée. Je dors juste au-dessus et je sais distinguer un pas d'homme et un trottement de souris.

J'occupais la chambre sur cour, au rez-de-chaussée. Marie-Lou en avait fait déménager la moitié des meubles, mais il en restait tout un lot dont elle ne savait que faire : une demi-douzaine de chaises couvertes de velours rouge et une banquette assortie qui lui venaient de sa défunte mère et qu'elle ne s'était jamais résignée à descendre à la cave ni même à caser dans sa chambre (« Y a pas de place, si tu voyais ! Je peux à peine gagner mon lit à travers ce foutras, j'ai plein de bleus sur les jambes à force de me heurter contre ces bon Dieu de... ouais, j'ai rien dit ») ; il y avait surtout une armoire qui occupait tout un mur et qui, à en juger par les dimensions de la porte et de la fenêtre, avait manifestement été construite sur place par un ébéniste adroit, tenace et ludique. Impossible de la déloger de là, à moins de la scier par petits bouts et c'était de la ronce de noyer. Impossible aussi d'ouvrir l'une ou l'autre de ses quatre portes. « J'ai essayé, me dit Marie-Lou, avec une pince-monseigneur. Je n'y suis pas arrivée. Je ne sais même plus ce qu'il y a dedans. Ça te gêne qu'elle soit là, hein, l'avocat ? Bon, écoute, voilà ce qu'on va faire. Je vais la couvrir d'une vieille tenture qui vient de ton pays. Comme ça, tu pourras plus voir sa sale

gueule de bois. » Et c'est ce qu'elle fit. La tenture était de Ouarzazate. Elle donnait un certain tonus aux poutres apparentes du plafond, à la courtepointe rouge sang de mon lit et même au jour blafard qui avait peine à se faufiler à travers les barreaux de la fenêtre. Je me plaisais bien dans cette pièce tranquille, à l'abri du va-et-vient de l'hôtel et des pétarades de la circulation. Dans la cour, il y avait un arbre dont je n'ai jamais vu la cime. Des oiseaux devaient y nicher. C'était leur concert qui me réveillait.

Françoise, Mireille, Gaby, Christiane, Francette, Christine, Annie, Lucie, c'était d'un sentiment plus fort que l'amour que je les aimais, moins possessif, plus durable : l'amitié. Et elles me le rendaient bien. Neuf sœurs selon le rêve, sans jalousie entre elles, sans rivalité ni pose à mon endroit. Elles venaient de Barr, de Pau, des Sables-d'Olonne, de Bergerac, de Thonon-les-Bains. Chacune d'elles me racontait sa ville natale et je lui décrivais la mienne, El-Jadida. C'étaient comme leurs tenants et leurs aboutissants, comme si la vie qui s'était écoulée depuis leur enfance n'avait pas existé. Je me gardais bien de les interroger sur leur vie sentimentale ou leurs occupations présentes. C'était leur jardin secret. Elles savaient d'instinct meubler ma solitude, tempérer ma nostalgie du pays. Franches, très simples, elles avaient l'art de me donner une image très simple et franche de la jeune fille française et, partant, de la France.

— Tu es mal tombé. Tu n'étais qu'un jeune homme.
Je leur avais confié mon aventure avec Paulette.

J'achetai un gros cahier chez Gibert, au Quartier latin. J'avais vaguement l'idée d'écrire une sorte de journal, depuis le début de ma vie.

À l'École de chimie, je poursuivais vaillamment mes études. Ma passion était le contrôle des réactifs, à la décimale près, avant les expériences de laboratoire. J'en rapportais des tubes à essai remplis de cristaux multicolores. Ah ! ce $MnO^4 K$!... je n'avais aucun copain véritable, comme naguère au lycée Lyautey. Deux de mes condisciples étaient juifs de Palestine (on ne disait pas encore Israéliens). Ils soutenaient que j'étais turc, et non arabe. Je les laissais à leurs convictions. Ils abhorraient les Arabes. « C'est un avantage d'être loin des imbéciles », affirmait un mystique de mon monde, Ghazali. Majid al-Farra était syrien. Il me fit d'emblée des salamalecs et des mamours. Est-ce que je pouvais lui présenter une fille ? Ce serait une bonne idée d'en draguer deux, pour faire une « partie carrée ». J'ignorais ce que cela voulait dire. Je l'ignore encore, même si j'en imagine un certain aperçu. Dans les années 50, j'appris que M. Al-Farra était devenu ministre de la Recherche scientifique. Solange n'adressait la parole à aucun garçon : son fiancé le lui interdisait. Les deux israélites s'appelaient Misrahi et Kahana. Je les vis un jour au quartier du Sentier. C'était en 1947. Israël venait de flanquer une belle dérouillée à la coalition des armées arabes. Le poing levé, Kahana et Misrahi hurlaient à tue-tête : « Tsalal, la plus grande armée du monde ! » Un certain André Scémama, grand reporter, attisait le feu sur les ondes radiophoniques. Je fis l'acquisition d'une Underwood solide, noire, pesante. Cette machine à écrire devait me tenir compagnie pendant des années. Je ne m'en suis séparé que lorsqu'elle n'eut plus de caractères.

C'était un après-midi d'un soleil pâle et d'arbres bourgeonnants. Je me suis installé sur un banc au jardin du Luxembourg. Sur ce même banc, assise près de moi à la toucher, Mireille remettait de l'argent à un homme entre deux âges, vêtu d'un complet rayé, avec des chaussures bicolores, un chapeau à bord étroit et une grosse chevalière au petit doigt. Il comptait et recomptait les billets de banque. Il n'était pas content. « C'est tout ce que t'as, bordel ? Essaie pas de me doubler... » À un certain moment, Mireille a détourné la tête. Son visage était tendu. Et puis elle m'a reconnu, a papilloté des paupières. Très vite, elle

a ouvert son sac à main, en a extrait deux ou trois autres billets de banque et les a fourrés dans la poche de son compagnon. « File ! » L'homme s'est levé et s'est éloigné sans un mot de remerciement. Le bas de sa veste moulait ses fesses basses.

— Donne-moi une cigarette, m'a dit Mireille.

J'en ai allumé deux. L'autre était pour moi. Nous avons fumé en silence.

— Qu'est-ce que tu penses de moi ?

— Tu es une amie, ai-je répondu.

Elle a pris ma main, l'a embrassée dans le creux de la paume. Sa figure s'était illuminée. C'était merveilleux.

— Il faut toujours aider ces gens... je n'en verrai jamais le bout. Viens, on rentre.

Je lui ai donné le bras et nous nous sommes mis à marcher, traînant le pas, nous attardant devant les vitrines. Le soleil avait fini par percer les nuages, ses rayons étaient tièdes, dansants. La main de Mireille était chaude au creux de mon bras, frémissante parfois.

— Ce que je suis contente que tu sois là ! C'est mon jour de congé. On prend un verre ?

— Je ne bois pas d'alcool.

— C'est vrai, j'oubliais. Je peux t'embrasser ?

Elle m'a embrassé sur les joues, quatre fois.

J'étais aux anges. Elle aussi. En cours de chemin, elle a commencé à me raconter un pan de sa vie, par lambeaux. À dix-huit ans, elle avait été élue reine de beauté, miss Languedoc. Un producteur de cinéma lui avait proposé de la prendre sous contrat. Elle avait rêvé jour et nuit.

— Ça a marché ? lui ai-je demandé.

— Non. Ou plutôt si : dans l'autre sens. Ce que je suis contente de te connaître ! Tu ne peux pas savoir. Vrai de vrai, qu'est-ce que tu penses de moi ?

— Tu es une amie. Une amie très chère.

Elle s'est coulée dans mes bras. Elle a sangloté longtemps, là, dans une encoignure de porte cochère. Pour un peu, je pleurais avec elle. Je serrais les dents. Je ne comprenais pas pourquoi elle n'était pas au firmament du septième art.

Le lendemain matin, je trouvais une grande enveloppe glissée sous ma porte. C'était une série de clichés de Mireille en noir et blanc. Elle était en maillot de bain. Les yeux étaient plus jeunes, plus confiants. Elle n'avait pas cette petite ride dure à la commissure des lèvres. Le maillot ne cachait pas grand-chose. Au contraire il suggérait, surtout au centre des portraits. Mon imagination fit le reste. Je ne suis pas Georges Simenon, loin de moi cette idée saugrenue. Il affirmait – il l'a même écrit – qu'il avait connu, charnellement connu, deux mille femmes. C'est beaucoup trop pour un homme modeste comme moi, une trop grande vantardise qui, dans le meilleur des cas, ne serait que l'expression d'une affirmation issue du doute. Disons que j'en ai connu quelques-unes – et que je les *ai aimées*. Disons aussi que je n'ai jamais vu en soixante et onze ans d'existence mouvementée, vu de mes yeux que voilà et vu avec mon âme, un sexe aussi beau que celui de Mireille voilé par le maillot de bain, digne de tout l'amour du monde. Non, je ne tombai pas amoureux d'elle, ni sur l'instant ni plus tard. J'ignore encore pourquoi.

C'est par un échange d'invectives que je découvris le monde littéraire pour la première fois, des prémices de ma future vie d'écrivain en quelque sorte. C'était à la terrasse d'un café, à Montmartre. Assis de part et d'autre d'un guéridon, il y avait deux hommes en colère. L'un d'eux traitait l'autre de « journaliste », de « gougnafier », de « tas de merde » qui croyait se faire un nom dans la profession en éreintant l'œuvre d'un écrivain – mais il ignorait sans doute ce qu'était un écrivain. J'ai toujours eu l'ouïe fine et mes oreilles étaient dressées ce jour-là. J'étais assis à deux tables d'eux. L'homme que l'on

traitait de noms d'oiseaux tentait de se défendre, protestait de sa bonne foi – « Écoutez-moi, monsieur Vian » –, tournait son chapeau entre ses doigts tel un volant d'automobile. M. Vian lui jetait à la face un chapelet d'injures. Tout rouge, il lui intimait l'ordre de manger son chapeau. « Allez, bouffe-le, face de rat ! » Et puis, d'un seul coup, il se leva, cracha et partit à grandes enjambées. Resté seul, l'homme au chapeau se coiffa, s'épongea le front. Et il me vit. Il me sourit. Ce fut ainsi que nous liâmes connaissance. Il s'appelait Jean Cathelin, critique littéraire. L'écrivain dont il n'avait pas aimé le livre était un certain Boris Vian. Dans les semaines et les mois qui suivirent, Cathelin me présenta à certaines de ses relations : Maurice Joyeux, du *Monde libertaire* ; Bazin – « Tu as entendu parler de Bazin ? – Non. » Plus tard, au début des années 50, je devais me retrouver avec Hervé Bazin dans une affaire de vente de ferraille. Quant à Boris Vian...

« *C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...* », disait Jean Racine. Il était en pleine tragédie. Moi, j'étais là, devant ma machine à écrire dont je faisais cliqueter les touches avec mes index. Je dactylographiais les premières pages de mon cahier. Parfois je me relisais. Ce n'était pas de la tragédie, mais une sorte d'humour corrosif. La pendulette sous cloche indiquait deux heures du matin. On frappa à la porte à coups de poing.

— Ouvrez ! Police.

Deux messieurs en gabardine me firent entr'apercevoir leur insigne et une carte tricolore. Ils me demandèrent mes papiers d'identité. Minutieusement ils étudièrent mon passeport et ma carte d'étudiant, se les passèrent de main en main. L'un d'eux me regarda. Il me fixa longtemps. Puis il dit :

— Qu'est-ce que vous foutez ici ?

— Ce que je fais ?

— Oui.

— J'habite ici.

— Ici ?

— Oui, monsieur. C'est ma chambre.

— Dans cet hôtel ?

— Oui, monsieur. C'est un bon hôtel.

L'autre monsieur prit la parole. Il avait l'œil égrillard, la voix grasse. Il dit :

— Si je comprends bien, vous êtes comme un coq en pâte. (Il rit.)

— Oui, monsieur. La pension est excellente. La patronne est très gentille avec moi, les jeunes filles aussi.

— Gentilles ? Comment ça, gentilles ?

— Ce sont des amies.

— Des amies, voyez-vous ça. Vous vous les tapez ? Toutes ?

— Pardon ?

— Vous êtes bouché ou quoi ?

— Je ne comprends pas, monsieur. Je suis étudiant à l'École de chimie. Je suis...

— Vous êtes mineur, me coupa le premier policier. *Mineur*. (Il aboya ce mot tout en majuscules.)

— Oui, monsieur.

— Et vous logez ici ?

— Oui, monsieur.

— Dans ce « claque » ?

— Claque ? Je ne comprends pas.

— Dans ce « boxon » ?

— Ce terme n'entre pas dans la ligne de mes références.

— Vous vous fichez de moi ?

— Oh ! non, monsieur. Qu'à Dieu ne plaise !

— Je vous apprendrai, moi, à vous payer ma tête.

J'eus une inspiration. Très poliment, je leur posai une petite question.

— Que se passe-t-il, messieurs ? Je vous saurais gré de bien vouloir éclairer ma lanterne. Je ne suis qu'un hôte de votre pays.

Ils me dévisagèrent avec stupeur. Ils s'esclaffèrent. J'émis un petit rire, étouffé dans le creux de ma main. Il y eut un conciliabule entre eux où il était question des « Arabes bien montés » et de la « reine des pommes ». Ils me rendirent mes papiers, me remirent une convocation au commissariat et s'en furent en se tapant sur les cuisses. J'étais bien content de me retrouver seul entre mes quatre murs. Je ne comprenais rien.

Le commissaire se chargea de me faire comprendre. Il avait servi jadis au Maroc, ce pays de contrastes. Il connaissait quelques mots d'arabe dialectal et il les utilisa pour mettre les points sur les « i ». Il ne doutait pas un instant de mes bonnes mœurs. Mais que dirait monsieur votre père s'il apprenait que son fils s'était fourvoyé, inconsciemment bien sûr, mais fourvoyé bel et bien ? Si j'étais un fils de bonne famille comme tout le laissait supposer, le bon sens ne me commandait-il pas de faire mes bagages sans plus tarder et d'aller m'installer dans une pension seyante, ne trouvez-vous pas, jeune homme ? Non, je n'allais pas figurer sur ses listes. Pas cette fois. Il admettait fort bien que, pour moi, la leçon était cuisante – mais n'était-elle pas salutaire ? Non, non hélas, il ne pouvait pas fermer cet hôtel attendu que rien de délictueux ne m'y était arrivé, incitation de mineur à la débauche par exemple. Mais il viendrait bien un jour où les autorités prendraient leurs responsabilités et interdiraient ces lieux de perdition. Du moins l'espérait-il. Ils donnaient une bien piètre image de la belle France. Il avait une moustache aussi fine que du fil à repriser. Ses yeux étaient chauds. Tristes et chauds. Je ne dis pas un mot. Je n'avais plus de mots.

Marie-Lou m'apprit que les petites étaient consignées dans leurs chambres. Haletante, elle me demanda si j'allais quitter son établissement sur l'heure. Je m'enfermai à double tour. Ce n'était pas de la désillusion. C'était une lame de fond qui venait de très loin, sans commencement, sans durée, sans fin. Je n'avais plus d'identité. Lentement, posément, je relus ce que j'avais écrit au fil des semaines. Je déchirai les feuillets un à un, en deux, en quatre, en tout petits morceaux. Puis m'endormis d'un sommeil sans rêve.

Je partis le lendemain. Marie-Lou coltinait mes bagages, les chargeait à bord du taxi. Alignées sur deux rangs dans le hall, elles étaient toutes là, Mireille, Gaby, Lucie, Annie, Françoise, Christine, Francette, Christiane. Et si l'âme existe en ce monde, elles étaient chères à mon âme, oh ! oui, telles qu'elles étaient. Je passai entre elles comme le long d'une haie d'honneur. Aucune ne leva la tête et je ne regardai aucune d'elles. Oh ! oui, je les aimais, oh ! oui... Au moment où je franchissais le seuil, j'eus un soubresaut, très bref, très intense. Et si j'écrivais *ce que je n'avais pas vécu*, tout ce que je n'avais jamais pu vivre ni ici ni dans mon pays natal, sinon en rêve et en mots vides ? Et si l'échelle des valeurs était située dans l'autre sens, les idéaux en bas et les contingences terrestres tout en haut ? C'était une entreprise insensée, sans issue, propre à changer radicalement le cours de ma vie. Je le savais. Un titre s'imposa à moi : *Le Passé simple*.

Composition par CMB Graphic.

Impression CPI Bussière

à Saint-Amand (Cher), le 20 septembre 2009.

Dépôt légal : septembre 2009.

1^{er} dépôt légal dans la collection : février 2001.

Numéro d'imprimeur : 092668/1.

ISBN 978-2-07-041689-9. / Imprimé en France.

Driss Chraïbi

Vu, lu, entendu

« Je remercie la vie. » C'est par ces mots que commence *Vu, lu, entendu*. Driss Chraïbi, le père de la littérature maghrébine d'expression française, ne se met pas en avant, mais choisit d'occuper les coulisses pour donner voix à tout un peuple, ressusciter une époque (1926-1947), vécue sur l'autre rive de la Méditerranée à travers le regard d'un adolescent ouvert au monde.

Relatant ce qu'il a vu, lu et entendu, avec un humour qui n'appartient qu'à lui, Driss Chraïbi évoque, avec émotion et dans un amour gigantesque pour le pays natal, divers personnages : la figure hérauldique du père, les amis français de jeunesse et surtout les grandes personnalités du Maroc, comme Allal el-Fassi, Ahmed Balafrej. « Je remercie la vie. Elle m'a comblé. En regard d'elle, tout le reste est littérature. »

Photo © Harry Gruyaert/Magnum (détail).



9 782070 416899

folio

ISBN 978-2-07-041689-9 A 41689  catégorie **F6**